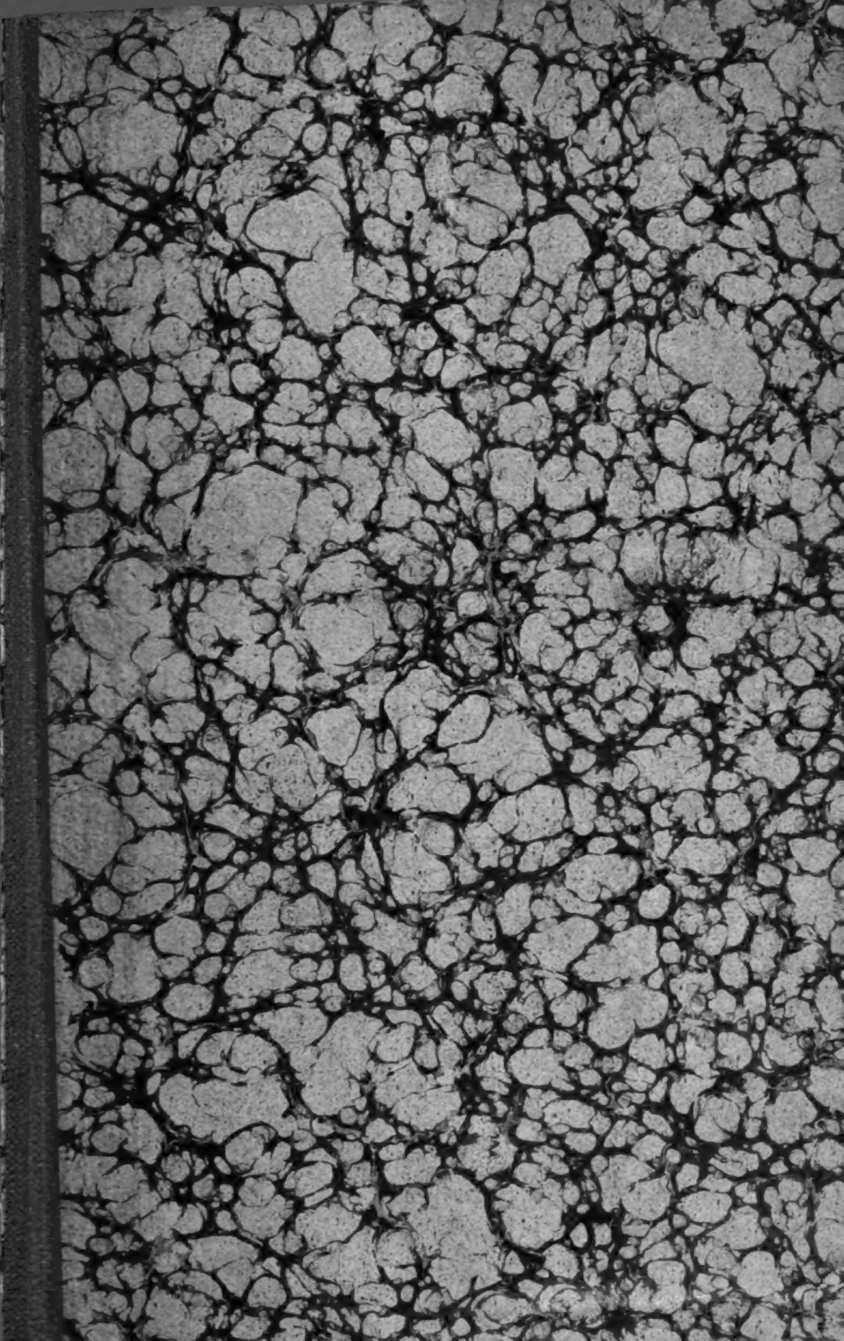



LUCCHESI-PALLI
.a SALA
38
1.
10
28
VII
18
BLIOTECA·
HESI·PALLI·
Grande Sala
36 VI 3
Digitized by Google



LES

MYSTÈRES DES BOIS

Paris. — Typographie POUGIN, quai Voltaire, 13

PONSON DU TERRAIL

LES

MYSTÈRES DES BOIS

DEUXIÈME ÉPISODE

LES ARDENTES

TOME TROISIÈME





PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
Palais-Royal, 17 et 19, Galerie d'Orléans
1870

LES

MYSTÈRES DES BOIS

DEUXIÈME ÉPISODE

LES ARDENTES

XII

Jusqu'à présent, tout ce que Pierre Lucas avait raconté à M. de Clisson ne l'intéressait que médiocrement, et peut-être eût-il voulu que le fermier lui parlât de cet enfant que, selon toute probabilité, Cardouan et sa nièce avaient gardé.

Mais il ne pouvait questionner le fermier de

III.

Misère et il pensa que le plus simple était de le laisser jaser.

Pierre Lucas poursuivit donc :

— M. Chatelain était donc à la chasse tout seul, voici quinze jours, avec ses bassets, vous savez, ces deux petits chiens qui vous courent un chevreuil six heures d'horloge.

— Oui, oui, je les connais. Après? fit le marquis.

— Les chiens n'avaient pas lancé encore. Tout d'un coup il y en a un qui se met à hurler.

M. Chatelain connaît ça rien qu'à la voix : il devine que la pauvre bête s'est prise dans un collet; il y va et il sauve son chien à demi étranglé.

La mauvaise humeur, comme bien vous pensez, s'empare de lui.

Un peu plus loin, voilà l'autre chien pris à son tour.

Mais c'est malin, ces bêtes-là; quand c'est pris dans un collet, ça ne tire pas dessus, ah! mais non... ça se met à crier.

Vous pensez si M. Chatelain, qui est violent comme la poudre, était furieux!

Enfin les chiens attrapèrent une horde de chevreuils.

M. Chatelain était sous bois.

Il y avait le broquart, la chèvre et un chevrillard.

Le chevrillard se dérobe, le broquart prend un parti, la chèvre le suit.

M. Chatelain court à un passage et se tient le fusil à l'épaule.

Tout d'un coup, pan! pan! voilà deux coups de fusil qui partent et le broquart et la chèvre qui tombent, sans que M. Chatelain ait serré le doigt.

C'était le père Thomassin qui avait fait coup double de derrière un buisson.

S'il s'était sauvé, il n'y aurait pas de mal; mais c'est effronté comme des brigands, ces gens-là. Le vieux a voulu ramasser les chevreuils.

C'est alors que M. Chatelain serait tombé dessus à coups de crosse de fusil.

Le vieux n'avait plus rien dans le sien; mais il s'est mis à appeler au secours; alors le fils, qui était à un autre passage, est arrivé.

Et comme M. Chatelain avait renversé le vieux sous lui, Cadet Thomassin, comme on l'appelle, a tiré dessus.

S'il avait eu du plomb dans son fusil M. Chatelain était un homme mort.

Mais il était chargé à balle, et il l'a manqué de ses deux coups de fusil.

Alors il s'est jeté sur M. Chatelain en tenant son fusil par le canon.

M. Chatelain s'est relevé et il s'est battu corps à corps avec le père et le fils.

Vous savez s'il est fort ! Il les a presque assommés.

Le père rendait du sang par la gorge, le fils avait deux côtes enfoncées.

Vous pensez, acheva Pierre Lucas, si ça a fait du bruit !

Les gendarmes sont venus ; mais M. Chatelain a dit qu'on n'avait pas tiré sur lui. Il n'a pas voulu qu'on les emmenât. Sans ça, leur affaire était claire.

— C'est bien de la générosité de sa part, dit M. de Clisson.

— Tout le monde dit qu'il a eu tort.

— Ah !

— Et qu'il lui arrivera malheur au premier jour.

— Comment cela ?

— Depuis ce temps, les Thomassin s'en vont dans les cabarets et ne se gênent pas pour dire que M. Chatelain ne mourra que de leur main.

M. de Clisson ne répondit rien.

Il y eut entre son fermier et lui un moment de silence.

La carriole était arrivée à l'endroit où, sur la route impériale, s'embranche la route départementale de Vierzon.

C'est un chemin assez mal entretenu qui court sur un terrain sablonneux et s'engage dans les vastes sapinières qui couvrent le pays.

— Du reste, dit alors Pierre Lucas, c'est bien du hasard si nous ne rencontrons pas le père ou un des fils.

— Les Thomassin.

— Oui. Vous savez bien que le chemin passe devant leur masure.

— C'est juste.

— Et s'ils nous parlent, vous verrez comme ils sont montés contre M. Chatelain. Ce qu'il y a de sûr, c'est que depuis ce jour-là il n'a plus chassé.

— M. Chatelain?

— Non.

Il y eut un nouveau silence.

Le cheval allait au pas maintenant et avait du mal à enlever la carriole sur le sable.

— Alors voilà tout ce qu'il y a de nouveau? dit encore M. de Clisson.

— Ah! mais non, dit Pierre Lucas.

— Qu'est-ce encore?

Pierre Lucas cligna de l'œil.

— C'est cette pauvre Marinette...

— Est-ce qu'elle est morte? demanda vivement M. de Clisson.

— Ça vaudrait autant pour elle.

— Hein?

— Il lui est arrivé un malheur.

— Comment cela?

— Elle a un enfant.

— Bah! fit M. de Clisson, qui joua le plus profond étonnement.

— Son oncle et elle ont bien cherché à nous monter le coup à tous, poursuivit le fermier; Cardouan s'en est allé à Orléans, et puis il est revenu avec le mioche en disant que c'était un petit orphelin que son autre nièce avait laissé en mourant; mais ça n'a pas pris.

— Vraiment?

— Les enfants, voyez-vous, ça ne pousse pas comme ça dans le sarrasin ou sous une rave.

— C'est vrai, cela, dit M. de Clisson.

— Et même qu'on a fait des cancans rapport à vous.

— Ah! par exemple!

Et M. de Clisson se mit à rire.

— Enfin, que ce soit vous ou un autre, le mioche se porte bien, voyez-vous, et il est gros et joufflu, et Marinette en est folle, la pauvre fille!

— Je croyais qu'elle devait se marier...?

— Ah ben oui! on n'en parle plus.

— Mais Pierre...?

— Pierre n'est pas revenu, il est toujours en Angleterre. Il aura su la chose, et c'est pour ça qu'il ne vient pas.

— Pauvre Marinette! dit M. de Clisson d'un ton hypocrite.

En ce moment la carriole roulait en pleine sapinière et le marquis, aperçut devant lui une lueur rougeâtre et un filet de fumée qui montait dans le ciel déjà tout parsemé d'étoiles.

XIII

M. de Clisson aurait dû descendre à la station de Theillay, qui est à trois kilomètres plus loin, s'il avait voulu prendre le plus court pour arriver chez lui.

En descendant à Salbris et en écrivant à son fermier de venir l'y prendre, il avait eu ses raisons.

Le train arrivait à sept heures un quart, en moins d'une heure il était au Miramion, et il arrivait, par conséquent, avant que son résinier fût couché.

Or, M. de Clisson voulait, autant que possible, se renseigner sur ce qui était advenu depuis son départ, avant de se trouver face à face avec Cardouan.

C'était donc pour cela qu'il s'était arrêté à Salbris.

De là, il avait, non pas une heure de voiture, mais deux et demie.

Seulement, cette route lui était beaucoup moins familière.

Aussi, quand il vit briller une lumière au milieu des sapins, sur le côté gauche de la route, demanda-t-il à Pierre Lucas :

— Qu'est-ce donc que cela?

— On voit bien que vous ne passez pas souvent par ici, monsieur le marquis.

— Cela est vrai.

— Sans quoi vous auriez déjà reconnu la maison des Thomassin.

— Ah! c'est cela?

— Et même, dit Lucas, qui était flâneur comme tous les paysans, si vous le permettez, nous allons nous y arrêter un brin.

— Pourquoi donc?

— Mais, dame! pour faire souffler mon cheval.

— Comme tu voudras, répondit le marquis.

Après les confidences de son fermier touchant Marinette, M. de Clisson était de moins en moins pressé d'arriver chez lui.

Et puis il n'était pas fâché, peut-être, de savoir au juste ce que les Thomassin disaient de M. Chatelain.

La maison apparut bientôt au milieu des arbres, se détachant en blanc sur le fond noir des sapins.

Il paraît qu'il ne passait pas grand monde sur cette route, car la carriole était loin encore que déjà la porte s'ouvrait et une vieille femme se montrait sur le seuil.

Les Thomassin faisaient un peu tous les métiers et vivaient en grande partie de vol et de braconnage.

Cependant ils avaient une profession avérée: ils tenaient auberge.

Mais les voyageurs qui s'arrêtaient chez eux étaient rares depuis une dizaine d'années, le

soir surtout. En plein jour, quand deux rouliers passaient, ils entraient boire un verre de vin.

Mais le soir, une fois la nuit close, les gens des environs faisaient volontiers un détour pour ne point passer devant l'auberge.

Pourquoi?

C'est que, dix années auparavant, le pays environnant avait été ému par une sinistre aventure dont le souvenir vivait encore dans toutes les mémoires.

Un marchand de bestiaux de Vierzon, fort riche, s'en allait à une foire à Romorantin.

Il était parti la veille et passa par Saint-Firmin, où il déjeuna.

Il était seul, accompagné par un de ces chiens de vacher dont le courage, l'énergie et l'intelligence sont réputés.

C'était un dimanche.

Cet homme, qui se nommait Jean-Louis, se fit servir un copieux déjeuner, but gaillardement, invita à boire quatre ou cinq personnes qui se trouvaient là, et s'attarda si bien qu'il était presque nuit quand il monta dans son cabriolet.

L'aubergiste de Saint-Firmin lui donna une commission pour un cultivateur qui se trou-

vait de l'autre côté des sapinières, à peu de distance de la route impériale.

Le marchand de bestiaux s'en chargea et partit.

Le lendemain, on ne le vit pas à la foire de Romorantin. Il avait donné rendez-vous à deux bouchers deVierzon, qui l'attendirent en vain.

Le soir, les gendarmes rencontrèrent un cabriolet dont le cheval avait quitté la route et errait à l'aventure dans les champs.

Ils s'approchèrent et trouvèrent le malheureux Jean-Louis gisant au fond de la carriole, la poitrine traversée de deux balles.

Comme on le pense bien, la justice fit une enquête.

Le cultivateur pour qui le marchand de bestiaux s'était chargé d'une commission ne l'avait point vu.

Un berger qui rentrait son troupeau l'avait rencontré à l'entrée des sapinières.

Son chien galopait devant la voiture.

Le pauvre diable avait donc été assassiné en plein bois.

Quand on avait retrouvé le maître mort et le cheval errant, le chien avait disparu.

La rumeur publique accusa les Thomassin.

Le père, la mère, les deux fils furent arrêtés.

On fouilla leur maison, car on supposait que le vol avait été le mobile du crime et que le marchand de bestiaux avait dû être porteur d'une forte somme.

Ce ne fut que plus tard qu'on apprit qu'il avait laissé ses fonds chez un banquier de Romorantin et qu'il n'avait guère plus d'une trentaine de francs sur lui quand il fut assassiné.

Les Thomassin nièrent énergiquement, passèrent en cour d'assises et furent acquittés faute de preuves; mais l'opinion publique ne persista pas moins à les accuser.

Quant au chien, on retrouva son squelette dans un fourré; le collier à plaque de cuivre ne laissait aucun doute sur son identité, et la colonne vertébrale avait dû être brisée par une balle.

Les Thomassin étaient donc revenus chez eux; mais ils avaient une réputation déplorable, et on faisait volontiers, la nuit, une lieue de plus pour ne point passer devant leur porte.

Donc, au bruit d'une voiture, une vieille femme se montra sur le seuil.

On eût dit une sorcière de Macbeth.

Yeux caves et brillant d'un feu sombre, nez recourbé, menton pointu, lèvres minces, une forêt de cheveux blancs s'échappant en boucles emmêlées d'un bonnet sale, cette hideuse créature était couverte de haillons.

Le fermier arrêta son cheval.

— Bonjour, la mère, dit-il.

— Qui donc que tu es, toi? dit la vieille, qui tutoyait tout le monde.

— Je suis le fermier de Misère.

— Ah! oui, je te connais. Est-ce que c'est ton bourgeois que tu voitures?

— Oui, ma bonne, dit M. de Clisson, qui sauta lestement à terre.

— Monsieur, je vous salue, dit la vieille. Entrez donc vous chauffer, monsieur. Le temps est encore dur, malgré la saison.

— Et on avale du sable tout le long du chemin, dit Pierre Lucas.

— On y a la main ici, c'est le pays du sable, mon garçon. Vas-tu boire une chopine?

— Avec la permission de M. le marquis, oui, la mère.

— Entrez donc, monsieur le marquis, reprit la vieille. Le vieux et les enfants ne sont pas encore rentrés, mais ils ne tarderont pas à arriver. Vous voyez, la soupe est sur le feu.

Et, disant cela, la vieille s'effaça pour laisser entrer le marquis, tandis que Pierre Lucas attachait son cheval à un anneau de fer fixé dans le mur, auprès de la porte.

XIV

Le bouge dans lequel M. de Clisson venait d'entrer ressemblait bien plus à un coupe-gorge qu'à une auberge.

Une table graisseuse, une demi-douzaine de chaises défoncées, quelques pots de faïence commune, une casserole de fer battu, et sur le feu une marmite en fer, — tel était le mobilier.

La fumée, les mouches et le temps réunis avaient couvert les murs d'une couche noirâtre.

Une seule croisée donnant sur la route avait des carreaux de papier huilé en guise de vitres.

Dans le fond de la pièce, on voyait une immense alcôve, à demi fermée par des rideaux d'indienne de Rouen, passés de ton, qui renfermait deux lits.

Les Thomassin couchaient un peu pêle-mêle.

La vieille avança un siége à M. de Clisson de son air le plus aimable.

— Chauffez-vous donc, monsieur, dit-elle. On ne vous voit pas souvent par ici.

— En effet, dit M. de Clisson.

— Et moi je ne sors jamais, poursuivit-elle, que pour aller ramasser un peu de bois autour de par ici. Ça fait que je ne vous aurais pas reconnu, c'est bien sûr.

M. de Clisson ne répondit pas.

— Mais j'ai bien connu votre papa, défunt M. le marquis, allez!

— Ah! fit le marquis.

— En voilà un homme rare, celui-là, et comme on n'en voit plus au jour d'aujourd'hui. Et pas fier, malgré son rang, et bon pour le pauvre monde. C'est pas comme cette canaille de monde des Ardentes.

— Ah! ah! fit M. de Clisson.

— Vous savez la chose, bien sûr, n'est-ce pas? Ce brigand de Chatelain m'a assassiné mon homme et mon garçon gentiment; et c'est fortune que mon aîné ne se soit pas trouvé là, voyez-vous!

— Il l'eût assassiné aussi? demanda M. de Clisson.

— Non, c'est lui qui aurait tiré dessus comme sur un lièvre. Mais, patience, ça n'est pas fini !

— Ce n'est pas que je me croie un homme de loi, tant s'en faut ! dit alors Pierre Lucas, qui vidait tranquillement sa chopine de vin ; mais si j'avais un conseil à vous donner, la mère...

— Dis toujours, mon garçon, riposta la vieille. Et ensuite, vois-tu, c'est comme les potins que font les femmes au sortir de la messe, on en prend et on en laisse. Si le tien est bon, on le suivra.

— Eh bien, moi je me figure, reprit Pierre Lucas, qu'à la place de votre homme et de vos enfants, je fumerais une pipe par là-dessus, histoire de n'y plus penser, et je me tiendrais tranquille.

— Tranquille!

— Dame! continua le fermier, une supposition que votre homme ou vos enfants rencontrent M. Chatelain en forêt...

— Mais oui, qu'ils le rencontreront... un jour ou l'autre.

— Un coup de promptitude est bientôt arrivé.

— Ça, c'est vrai.

— On serre le doigt, et voilà un homme mort.

— Comme tu le dis, mon garçon.

— Et on envoie l'assassin à la guillotine.

La vieille haussa les épaules.

— On ne guillotine plus à présent.

— Qui vous a dit ça?

— Suffit. Je sais mon affaire.

— Mais on envoie les gens au bagne.

— Il n'y en a plus de bagne...

— Alors, dit Pierre Lucas en riant, vous croyez qu'on fait des rentes aux assassins?

— Non, mais on les envoie à Cayenne, un pays chaud, paraît-il. Mon cadet, qui est faible de poitrine, ne se déplairait pas là-bas.

— Aussi c'est moi qui lui ferai son affaire à ce brigand! dit une voix sur le seuil de la porte.

M. de Clisson se retourna.

Cadet Thomassin entrait en ce moment.

Il avait son fusil sur l'épaule et un lièvre dans sa carnassière.

Il salua M. de Clisson de son titre de marquis, car il l'avait vu fort souvent.

— Tu es seul? dit la vieille.

— Non, le père est là, qui vient.

— Et ton frère?

— Il est à ses collets.

La vieille se mit à rire en regardant M. de Clisson :

— Il faut bien vivre, dit-elle.

Le père Thomassin entra à son tour.

Il avait pareillement son fusil, mais sa carnassière était vide.

— Tonnerre de sort ! dit-il, je ne sais pas où se fourre le gibier, mais il n'y a rien de rien en ce moment.

— C'est la faute des braconniers, dit en souriant M. de Clisson.

Le bonhomme salua.

Un type encore que ce père Thomassin.

Un petit homme maigre, chétif, au sourire hypocrite, aux yeux méchants, à la parole doucereuse, et formant un contraste frappant avec son fils, qui était grand et fort.

— Hé ! dis donc, le vieux, fit la mère, sais-tu ce qu'il dit, Pierre Lucas?

— Tiens ! fit le bonhomme, c'est le fermier de Misère !

— Justement, répondit Pierre Lucas.

— Que dit-il donc? demanda le vieillard.

— Il dit que nous ferons bien de nous tenir tranquilles.

— Dame ! fit naïvement le fermier.

— A propos de qui?

— De ce bandit de Chatelain.

— Mais certainement, dit le vieux.

— Qu'est-ce que tu chantes donc, père?

— Le jour de son enterrement je serai vengé, dit le père Thomassin.

M. de Clisson frissonna.

— J'ai septante et un ans, poursuivit le vieillard, et je n'ai plus peur de la guillotine. Aussi c'est moi qui ferai le coup.

— Ah çà! mes enfants, dit M. de Clisson, vous parlez de cela comme du prix de l'avoine!

— Vous trouvez? ricana la vieille.

— Et vous dites cela devant moi...

— Oh! dit Thomassin en clignant de l'œil, ce n'est pas vous qui nous vendrez.

— Je ne suis pas gendarme, c'est vrai.

— Et puis, vous avez vos raisons pour cela.

M. de Clisson tressaillit et regarda le vieillard d'un air effaré.

— Suffit! dit le père Thomassin, chacun a son idée.

— Mais, malheureux!

— Bah! bah! dit froidement le vieillard, on sait ce qu'on sait.

M. de Clisson était fort pâle.

—La soupe est-elle prête ? demanda le vieillard.

— Elle est réduite à rien depuis qu'elle bout, dit la vieille.

— Eh bien ! sers-la.

M. de Clisson se tourna vers Pierre Lucas et lui dit d'une voix étranglée :

— Si nous nous en allions, hein ?...

XV

Pierre Lucas n'était pas un homme assez perspicace pour avoir remarqué le trouble du marquis.

Il trouva donc tout naturel qu'ayant bu sa chopine, laissé souffler son cheval et le marquis ayant pris un air de feu, ils se remissent en route.

Le marquis jeta vingt sous sur la table, souhaita le bonsoir et sortit le premier.

— Au revoir, monsieur le marquis, dit le père Thomassin.

— Au revoir, dit le marquis, de plus en plus troublé.

Et il remonta en voiture.

Quelques minutes après, le cabriolet s'éloignait.

Alors les Thomassin se trouvèrent seuls.

La vieille ferma la porte, revint s'asseoir auprès du feu, remit son assiette de soupe sur ses genoux, et, tout en mangeant :

— Nous avons tout de même la langue un peu légère, dit-elle.

— Pourquoi donc ça? fit Cadet.

— Que vous *fassiez son affaire* au bourgeois des Ardentes, ça vous regarde.

— Un peu, la vieille, dit le père Thomassin.

— Mais faut pas le dire d'avance.

— Pourquoi pas ?

— Le marquis et le Chatelain sont comme les deux doigts de la main.

— Je le sais bien.

— Et il jasera un jour ou l'autre.

— Non, dit sèchement le vieillard.

Et il accompagna cette négation d'un sourire ironique.

— Tu crois donc, père, qu'il a peur de nous, le marquis ?

— Non.

— Alors, pourquoi se tairait-il ?

— Parce qu'il a peut-être de bonnes raisons pour cela.

Et le vieux Thomassin se prit à rire de nouveau.

— Le père en sait plus long qu'il ne veut dire, fit Cadet.

La vieille haussa les épaules.

— Ton père fait souvent le malin pour peu de chose, dit-elle.

— Ah! tu crois! ricana le vieux.

— Dame! si tu as un moyen de faire taire le marquis, faut t'en servir.

— Moi? ça ne me regarde pas; seulement, je puis bien vous dire une chose : il ne parlera pas.

— Il te l'a donc promis?

— Il ne m'a rien promis du tout.

— Allons, dit Cadet, faut pas t'obstiner, la mère; le vieux ne veut rien dire, il ne dira rien, c'est sûr.

— La mère comme le fils, vous êtes deux bêtes, répliqua le père Thomassin.

— Merci bien! dit Cadet.

— Et je vas vous dire la chose en deux mots, puisque vous ne la devinez pas.

Cadet se mit à rire.

Il avait pris le bon moyen pour faire jaser le vieux.

— Il n'y a pas si longtemps déjà qu'on a bâti les Ardentes.

—Quarante ans, peut-être, observa la vieille.

— Au temps d'autrefois, toutes les terres, toutes les sapinières des Ardentes dépendaient du Miramion.

— Ça, c'est encore vrai, dit la vieille.

— Et si défunt le marquis n'avait pas tout mangé, jamais les Châtelain ne seraient venus dans le pays.

— Eh bien? fit Cadet, qui ne comprenait rien à ce préambule.

— Si un matin le marquis se réveillait et que les Ardentes et les terres qui les entourent lui revinssent, il n'aurait pas fait une mauvaise nuit, hein?

— Et comment donc ça pourrait-il lui revenir?

— Une supposition que Chatelain, en se mariant, ait tout donné à sa femme.

— Bon! fit Cadet.

— Et que Chatelain meure... Nous avons décidé la chose, et il faudra bien que ça arrive.

— Ah! mais oui, fit le fils Thomassin.

— Et que le marquis épouse la veuve.

— Il a du vice, le vieux, murmura la mère Thomassin. Seulement, j'en suis bien sûre, le marquis n'y pense seulement pas.

— C'est ce qui vous trompe, madame Thomassin, répondit le vieux braconnier.

— Elle est sévère, celle-là!

— Je ne dis pas que le marquis ait déjà pensé à épouser Mme Chatelain, puisque son mari se porte bien; mais il y pense maintenant, depuis un quart d'heure qu'il est sorti d'ici.

— Alors il ne perd pas de temps, murmura Cadet Thomassin.

— Je sais ce que je sais, continua le vieux avec flegme.

— Mais, père, dit Cadet Thomassin, puisque vous y êtes, dites donc tout; cela vaudra mieux.

— Non, car vous êtes des bavards.

— Si on peut dire! exclama la vieille, scandalisée.

— Ça n'est pas pour moi que vous dites ça au moins, grogna le fils.

— Bast! fit le père Thomassin, autant que vous sachiez tout. On ne sait pas ce qui peut arriver.

— Ah ! ah ! dit Cadet en riant.

— Eh bien ! reprit le père Thomassin, il y a beaux jours que je sais la chose, moi.

— Ah ! et que savez-vous ?

— Le marquis est l'amant de Mme Chatelain.

— C'est-y donc possible ! fit la vieille.

— Comment savez-vous donc ça, le père ?

— Je vas vous le dire. Une nuit, voici deux ans tout à l'heure, j'étais allé poser des collets dans le parc des Ardentes...

— Bon !

— Tout d'un coup j'entends marcher ; je me couche à plat ventre dans une cépée et je fais le mort.

Un homme passe près de moi ; je croyais que c'était Gauthier, le garde de Chatelain. Mais non, je l'ai bien reconnu : c'était M. de Clisson.

— Qu'est-ce que ça prouve ?

— Attendez donc ! Quand le marquis a été tout près de moi, il s'est arrêté, même que j'ai cru qu'il m'avait vu. Ah bien oui ! il avait autre chose à faire... Il s'est assis sur un banc. Un quart d'heure après, j'ai vu venir une femme, c'était la dame des Ardentes. Et

comme ils ne se sont gênés ni de se tutoyer, ni de s'embrasser, j'ai été fixé.

— Ah çà ! dit la vieille, mais ce brigand de Chatelain était donc déjà parti ?

— Non, il était encore aux Ardentes.

— Eh bien, ils avaient un fier toupet, les autres !

— Mais non, il n'y avait pas de danger à cette heure-là.

— Pourquoi donc ?

— Parce que c'était le moment de la *coulée* à l'usine, et que M. Chatelain était avec ses ouvriers.

Cadet Thomassin avait sans doute une nuance de mythologie, car il dit en riant :

— Après ça, on n'est pas forgeron pour rien.

Il faisait sans doute allusion au bonhomme Vulcain, qui battait son fer tandis que Mars en contait à sa femme Vénus.

Et comme le père et la mère riaient, le fils aîné des Thomassin arriva.

XVI

Cependant M. de Clisson continuait sa route vers le Miramion.

Pendant près d'une heure il fut en proie à un véritable effarement.

Qu'avait donc voulu lui dire le père Thomassin ?

Et comment cet homme, qu'il ne rencontrait pas une fois par an, lisait-il ainsi tout au fond de son cœur ?

Car, vraiment, il n'y avait pas à s'y tromper, et les paroles du père Thomassin, énigmatiques en apparence, pouvaient se traduire clairement par celles-ci :

— Vous ne direz rien, car si, d'aventure, M. Chatelain mourait, vous ne seriez peut-être pas fâché d'épouser sa veuve.

Qui donnait donc le droit au père Thomassin de parler ainsi ?

Avait-il donc pénétré le secret de Mme Chatelain ?

Et l'épouvante s'empara de M. de Clisson, car il fit cette réflexion :

— Si Thomassin sait cela, d'autres encore doivent le savoir; et si d'autres le savent, qui sait si M. Chatelain n'en est pas instruit comme les autres?.. Et alors... alors...

M. de Clisson ne voulait pas aller plus loin dans ses suppositions; mais il sentait ses cheveux se hérisser. En fermant les yeux, il revoyait M. Chatelain tel que le forgeron lui était souvent apparu au milieu de ses ouvriers, avec sa chevelure épaisse et crépue, son cou de taureau mis à nu, ses bras herculéens retroussés.

Aux mains de cet homme qui ne connaissait rien aux belles manières, que deviendrait-il donc, lui, marquis de Clisson, gentilhomme e bretteur au besoin?

Si Chatelain avait son honneur à venger, il n'irait pas demander assistance aux galantes finesses de l'épée. Il prendrait son marteau de forgeron et briserait la tête à celui qui l'avait outragé.

Ces réflexions, que faisait M. de Clisson tout en continuant son chemin, étaient si peu rassurantes, que, pour un peu, il eût donné l'ordre à Pierre Lucas de tourner bride et de

le ramener à la gare de Salbris, où il eût repris le train de Paris.

Pierre Lucas avait demandé à son maître, en remontant en voiture, la permission de fumer sa pipe, et depuis lors il gardait le silence.

La route était déserte, la nuit assez noire, et rien ne venait distraire M. de Clisson de ses sombres préoccupations.

Il songeait à Chatelain et se disait :

— Cette canaille de Thomassin a peut-être raison ; s'il tuait ce forgeron ignare, il m'assurerait le repos.

Et, la peur aidant, M. de Clisson se fit à cette idée que M. Chatelain pourrait fort bien être assassiné.

Et, chose honteuse à dire, cette perspective le rassura un peu.

Puis à l'obscurité noire succéda soudain la clarté.

La lune se montra à l'horizon :

Une pleine lune toute jaune qui versa tout à coup ses rayons sur le mélancolique paysage de Sologne, coupé de sapinières, de plaines de sarrasin, de petits cours d'eau et d'étangs.

Le paysan a retourné à sa manière le vieux proverbe : *La nuit tous les chats sont gris.*

Il dit :

— La nuit toutes les terres sont bonnes.

Et, en effet, au clair de lune, on eût pu croire que le marquis traversait une plaine fertile. En même temps, Pierre Lucas secoua la cendre de sa pipe et se délia la langue.

— Quand on pense, monsieur le marquis, dit-il, qu'il y a cinquante ans, nous eussions été sur vos terres depuis plus d'une heure !

Le marquis tressaillit.

En effet, le pays qu'il traversait avait appartenu tout entier à la famille.

Son grand-père avait vendu, son père aussi : le premier, des milliers d'arpents ; le second, des centaines.

Par contre, depuis vingt ans, les Chatelain, ces gens de rien, avaient acheté.

Et depuis plus d'une heure, terres, sapinières, landes, tout ce que M. de Clisson traversait était à Léon Chatelain.

Le marquis soupira.

Et alors les paroles mystérieuses du père Thomassin lui revinrent en memoire.

Chose bizarre !

Le marquis ne trembla plus ; le marquis eut comme un vague et indéfinissable espoir.

Et il osa se poser cette question :

— Si Chatelain mourait, qui donc m'empêcherait d'épouser sa veuve ?

Et il se revit un moment le possesseur de cette fortune gaspillée par ses pères et miraculeusement reconstituée par lui.

M. de Clisson appartenait à cette école nobiliaire qu'une mésalliance n'a jamais effrayée.

Cela n'était-il pas arrivé de tous les temps qu'un gentilhomme de bonne roche épousât la fille ou la veuve d'un croquant pour redorer son blason?

Cependant un point noir surgit tout à coup dans ce nouvel horizon qui semblait s'ouvrir pour le marquis.

Mme Chatelain, qu'il avait lâchement abandonnée à l'heure du péril, lui pardonnerait-elle ?

Alors le marquis songea à cet enfant dont la pauvre Marinette s'était faite la mère adoptive au prix de sa réputation, et il se dit encore :

— Mais cet enfant est à moi comme à elle ; c'est un lien entre nous, et ce lien nous rapprochera.

Comme on le voit, la conscience du marquis avait une certaine élasticité et s'arrangeait facilement de certaines transactions.

Cependant la carriole de Pierre Lucas roulait

toujours, et elle sortit tout à fait de la région des sapinières pour entrer dans la plaine de Saint-Firmin.

Alors, dans le lointain, apparut flamboyante sous ses deux cheminées la forge des Ardentes.

Et le marquis se dit encore :

— La forge marche comme de coutume. Bon signe ! Chatelain ne sait rien.

La carriole était entrée dans un chemin creux bordé de haies.

Tout à coup M. de Clisson vit deux points noirs qui se mouvaient devant lui, à une certaine distance.

C'étaient deux hommes qui suivaient le même chemin et dans le même sens que lui.

La carriole les eut bientôt gagnés de vitesse.

Alors le marquis vit luire aux rayons de la lune les canons de deux fusils.

Les deux hommes étaient des chasseurs.

La carriole avança encore.

Tout à coup M. de Clisson tressaillit.

L'un de ces deux hommes était d'une stature presque colossale.

Et M. de Clisson se sentit mal à l'aise, car il reconnut M. Léon Chatelain.

C'était en effet le maître de forges qui rentrait fort tranquillement chez lui, à pied, son fusil sur l'épaule, en compagnie d'un de ses gardes.

Et comme la carriole arrivait tout à fait sur lui, il se retourna et se planta tout debout au milieu du chemin.

Alors le marquis eut un battement de cœur, et il sentit quelques gouttes de sueur perler à son front.

Mais son émoi fut de courte durée.

La voix un peu rude, mais franche et pleine de bonhomie de M. Chatelain, se fit entendre.

— Hé ! bonsoir, marquis ! disait-elle.

En même temps, le maître de forges posa une de ses larges mains sur le garde-crotte de la carriole, et tendit l'autre à M. de Clisson.

XVII

M. Chatelain était un homme de trente ans.

Certaines femmes l'eussent trouvé beau, d'une âpre et mâle beauté.

Ses lèvres un peu épaisses, son œil bleu, son large rire, son front intelligent et vaste que couronnait une abondante chevelure un peu emmêlée, eussent séduit une femme romanesque.

Ce n'était pas un homme élégant selon les traditions du monde; mais, à première vue, c'était une physionomie essentiellement originale, ce qui valait mieux.

M. de Clisson et lui s'étaient vus enfants; ils s'étaient liés étroitement ensemble et avaient fini par être sur un pied de parfaite égalité.

Ceci expliquait le *bonjour marquis* familier dont le maître de forges avait salué son voisin.

Et quand sa main eut serré la main de M. de Clisson, M. Chatelain se tint un moment sur le marchepied de la carriole.

Pierre Lucas avait arrêté son cheval.

— Enfin, vous voilà donc de retour? disait Léon Chatelain.

— Oui, mon cher voisin, répondit le marquis.

— D'où venez-vous? de Paris?

— J'ai passé une partie de l'hiver à voyager.

— Ah! vraiment? Heureux mortel, va!

— Et vous, mon cher, dit le marquis complétement rassuré, d'où venez-vous donc, à pareille heure?

— Mon cher marquis, répondit M. Chatelain, Fabien et moi nous venons de faire le pied d'un sanglier que nous chasserons demain. Voulez-vous être de la partie, si toutefois vous n'êtes pas trop fatigué du voyage?

— Volontiers, répondit M. de Clisson. Et madame, comment va-t-elle?

— Bien, maintenant, je vous remercie. Elle a été souffrante cet hiver, mais il n'y paraît plus.

— Notre pays est si malsain! dit le marquis.

— Je crois qu'elle a eu les fièvres. Mais c'est fini. Au revoir, marquis, et à demain!

— Partirez-vous de bonne heure?

— Au point du jour. Nous vous prendrons en passant.

— Fort bien. Au revoir!

M. Chatelain lâcha le marchepied, et Pierre Lucas donna un coup de fouet à son cheval.

Le marquis continua donc sa route vers le Miramion en se disant :

— Il ne sait absolument rien, et je suis toujours son cher voisin. Pauvre homme, va!

Il était plus de neuf heures quand les tou-

relles du petit manoir se reflétèrent nettement à ses yeux dans les eaux dormantes de l'étang, sur lequel la lune resplendissait comme sur un miroir.

Le château avait deux entrées.

L'une, la principale, était celle de l'avenue, au midi ; l'autre, une simple petite porte qui séparait le jardin potager de la ferme de Misère.

Pierre Lucas voulut entrer dans l'avenue.

Mais M. de Clisson l'arrêta.

— Non, dit-il, ce n'est pas la peine, j'entrerai par le potager; de cette façon, je ne réveillerai personne.

— Oh! monsieur, répondit Pierre Lucas, vous pensez bien que vos servantes ne sont pas encore couchées.

M. de Clisson ne répondit pas; et son fermier, qui, après tout, n'avait pas à discuter ses ordres, lui obéit et entra tout droit dans la cour de la ferme, au lieu d'en tourner les bâtiments pour aller s'engager dans l'avenue.

M. de Clisson avait une raison pour ne pas entrer chez lui par la grande porte.

Pour ce faire, il lui eût fallu passer sous les fenêtres de Marinette, la nièce de son résinier.

Il avait vu de loin cette fenêtre éclairée, et

à la seule pensée de se retrouver face à face avec Marinette, M. de Clisson s'était subitement trouvé mal à l'aise.

La carriole arrivée, M. de Clisson sauta subitement à terre.

— Tu m'apporteras ma malle demain, dit-il. Bonsoir, Pierre.

— Bonsoir, monsieur le marquis.

La porte qui séparait la cour de la ferme du potager était une simple claire-voie fermée par un loquet.

M. de Clisson ouvrit cette porte et traversa le potager d'un pas rapide.

Puis il tira une clef de sa poche et pénétra dans le château.

Pierre Lucas s'était trompé en disant que les deux servantes attendaient leur jeune maître.

Les bonnes femmes, entendant sonner neuf heures, s'étaient dit :

— M. le marquis n'aura pas voulu traverser le bois en pleine nuit, et il aura couché à Salbris.

Puis elles étaient montées elles-mêmes dans leur chambre, et, comme elles étaient aussi sourdes l'une que l'autre, elles n'avaient point

entendu la grelottière du cheval de Pierre Lucas trottant lourdement sur la route.

M. de Clisson gagna sa chambre sans bruit, se déshabilla et se mit au lit.

Mais à peine eut-il éteint sa bougie qu'une lumière le frappa en plein visage.

C'était la clarté qui s'échappait de la chambre de Marinette.

La fenêtre de la chambre à coucher du marquis était juste en face de la maison du résinier.

Cette lumière le fascina si bien, lui tira si bien le regard, que M. de Clisson fit de vains efforts pour s'endormir.

Les heures passèrent, la lumière brillait toujours, et M. de Clisson avait toujours les yeux ouverts.

Il quitta même son lit, cédant à on ne sait quelle mystérieuse attraction, et il vint coller son visage à la vitre.

Pourquoi cette lumière dans la chambre de Marinette à une heure aussi indue?

Il ne pouvait pas se l'expliquer.

De temps en temps il lui semblait que derrière les rideaux transparents de la jeune fille passaient et repassaient des ombres chinoises.

Il y avait donc quelque chose d'extraordinaire dans la maison de son résinier.

Et M. de Clisson eut beau regagner son lit, fermer les yeux et essayer de dormir,

Le sommeil ne vint point, et ses yeux, se rouvrant à chaque instant, étaient toujours fascinés par cette lumière qui ne s'éteignait pas.

Aux premières clartés de l'aube, M. de Clisson n'avait pas encore fermé l'œil, et la lumière brillait toujours.

— Et Chatelain qui va venir me chercher! pensa-t-il.

Le marquis se releva et chercha dans un cabinet de toilette ses habits de chasse.

La fenêtre de ce cabinet de toilette, ménagé sous l'une des tourelles, donnait précisément sur le chemin qui contournait le château pour arriver à l'avenue.

Et comme M. de Clisson ouvrait cette fenêtre, des voix montèrent jusqu'à lui.

Alors le marquis prêta l'oreille et écouta, tout en se rejetant un peu en arrière.

XVIII

M. de Clisson avait reconnu une des deux voix qui montaient vers lui.

C'était celle de Cardouan, le résinier.

Et, invisible, dissimulé derrière un rideau, M. de Clisson écouta, tout en risquant au dehors un coup d'œil furtif.

Cardouan était assis sur un tronc d'arbre récemment coupé, au pied même de la tourelle.

Un homme était avec lui.

C'était Nicolas, le garçon de charrue de Pierre Lucas.

Nicolas disait :

— Il est donc bien mal, le petit?

— Nous avons cru cette nuit qu'il allait *passer*, répondit Cardouan d'une voix émue et qui trahissait des sanglots comprimés.

M. de Clisson tressaillit.

Il avait enfin l'explication de cette lumière qui avait brûlé toute la nuit dans la chambre de Marinette.

L'enfant était malade.

— Mais comment ça lui a-t-il pris? demanda le garçon de charrue.

— Est-ce qu'on sait comment le mal vient? répondit Cardouan. Hier matin, le pauvre petit nous faisait risette; à midi, il ne voulut pas du biberon; le soir, il tournait les yeux comme s'il allait mourir.

— Le médecin est-il venu, au moins?

— Il est arrivé qu'il était près de minuit.

— Et qu'est-ce qu'il a dit?

— Rien de bon. Il reviendra ce soir. « Je ne puis rien vous dire, » qu'il a fait.

Et Cardouan, parlant ainsi, essuya une larme.

Il y eut un silence de quelques secondes entre ces deux hommes.

Puis Nicolas reprit :

— Ce serait un grand malheur tout de même si ce pauvre petit mourait.

— Tais-toi! dit Cardouan.

— Mais... d'un autre côté...

Le résinier le regarda d'un air farouche.

— Eh bien! quoi donc? fit-il.

— Je sais bien, moi, poursuivit le valet de charrue un peu décontenancé, que c'est un enfant qui vous est venu de votre pays, Cardouan.

— Après?

Et la voix du résinier devint sourde.

— Mais le monde est si méchant....

— Je me fiche du monde! dit Cardouan de plus en plus sombre.

— Et il y a d'aucuns, poursuivit Nicolas, qui disent que...

— Tais-toi!

Cardouan avait alors une attitude si menaçante que Nicolas fut pris d'une vague épouvante.

Aussi essaya-t-il de détourner la conversation.

— Et Pierre, dit-il, quand revient-il?

— Bientôt, dit Cardouan.

Et il y eut dans ce mot comme une vague espérance.

— Tant mieux! fit le valet de charrue. Et il épousera Marinette?

— Et pourquoi donc, fit Cardouan toujours farouche, ne l'épouserait-il pas, puisque c'est convenu?

Nicolas ne répondit pas.

Cardouan reprit, après un nouveau silence :

— Certainement qu'il l'épousera. Tu dis que le monde est méchant? Eh bien, ce jour-là, vois-tu, mon garçon, le monde ne jasera plus.

— Ah! fit naïvement Nicolas.

— Mon fils Pierre est un honnête homme comme son père, dit Cardouan, dont la voix eut alors un accent d'orgueil. Son père n'aurait pas épousé une fille qui aurait *fauté*.

— Oh! ça! bien sûr.

— Et Pierre est comme son père.

— Alors...

— Alors, dit Cardouan avec un subit emportement, il épousera Marinette, et le monde ne parlera plus!.

M. de Clisson ne perdit pas un mot de la conversation.

Son cœur battait à outrance, et peut-être qu'à cette heure un remords s'éveillait au fond de son cœur.

— Paraît que notre maître est arrivé cette nuit, dit alors Nicolas.

— Ah! dit Cardouan.

— Vous ne le saviez pas?

— Je l'avais oublié.

Et Cardouan prononça ces paroles avec un accent de mépris.

— C'est vrai que, quand on est tourmenté comme vous l'êtes..., hasarda le garçon de ferme.

— On ne pense plus à rien, acheva Cardouan.

Et il y eut un nouveau silence, que Nicolas rompit encore le premier.

— Alors vous ne l'avez pas encore vu?

— Non.

— C'est comme moi, nous étions rentrés quand Pierre Lucas est arrivé.

Cardouan se leva.

— Vous retournez voir le petit?

— Oui; je suis bien monté et descendu cent fois cette nuit.

— Pauvre petit! dit encore le valet de charrue; faut espérer que ça ne sera rien.

Cardouan passa le revers de sa main sur son visage pour essuyer une larme.

Puis il se dirigea vers la maison d'un pas inégal et brusque.

Nicolas demeura assis sur le tronc d'arbre.

Et, le regardant s'éloigner, il murmura :

— Tu as beau faire, mon pauvre bonhomme, tu ne nous feras pas croire que le petit

n'est pas le fils de Marinette et de M. le marquis.

Ces paroles, quoique dites entre les dents, montèrent jusqu'à M. de Clisson.

— Diable ! murmura-t-il à son tour, il paraît que la chronique scandaleuse du pays s'est occupée de moi pendant mon absence...

Et, tout rêveur, il se prit à songer que si cet enfant mourait, le lien sur lequel il avait compté pour se rapprocher de Mme Chatelain, au cas où les Thomassin mettraient à exécution leur sinistre projet, lui ferait défaut.

Et il se prit à espérer que l'indisposition de l'enfant n'aurait rien de grave.

Jusqu'à présent, M. de Clisson n'avait nullement ressenti en lui la vibration de ce qu'on nomme les entrailles paternelles.

Nicolas, le garçon de charrue, après être demeuré quelques minutes encore sur le banc improvisé où tout à l'heure il causait avec Cardouan, se leva à son tour.

M. de Clisson le vit s'éloigner.

Alors il respira.

Puis, obéissant à sa nature égoïste, il se dit :

— C'est égal, j'aurais mieux fait de passer

huit jours de plus à Paris. J'arrive dans un mauvais moment.

Et comme il faisait cette réflexion, la petite porte qui se trouvait au bout du parc des Ardentes et par laquelle, une nuit, nous avons vu sortir furtivement Mme Chatelain, s'ouvrit et livra passage à deux hommes qui tenaient en laisse deux de ces incomparables mâtins qui, nés chiens de vaches, deviennent, par l'éducation, les meilleurs chiens de sanglier qu'il soit au monde.

C'étaient M. Chatelain et Fabien, son garde-chasse, qui venaient prendre M. de Clisson.

— Bon ! murmura celui-ci en les voyant se diriger vers le château, voilà une belle occasion pour moi de différer de quelques heures encore ma rencontre avec maître Cardouan, mon résinier.

Et il prit son fusil et sa cartouchière et descendit pour ouvrir la porte à M. Chatelain.

XIX

M. Chatelain avait laissé son garde et les deux chiens à l'entrée de l'avenue, puis il s'était avancé seul vers le château.

Comme il montait les trois marches du perron, la porte s'ouvrit et M. de Clisson parut.

— Peste ! dit le maître de forges de sa bonne grosse voix sympathique, vous êtes exact, mon cher, et vous n'avez point perdu à Paris vos bonnes habitudes.

— Je suis levé depuis plus d'une heure, répondit le marquis.

— Ah ! vraiment ?

— Et je vous ai vu venir de ma fenêtre, ce qui fait que je suis descendu pour ne pas vous faire attendre.

— Eh bien ! partons ?

— Est-ce que l'enceinte où le sanglier s'est *relaissé* est loin d'ici ?

— Une petite heure de chemin.

— De quel côté ?

— Dans les boulassières.

On appelle *boulassières*, en Sologne, les enclaves de bois de bouleau qui se trouvent au milieu des sapins.

— Bon ! fit M. de Clisson d'un ton léger, je connais l'endroit. *Il y fait bon.*

Pour les chasseurs, cette expression, *il y fait bon*, veut dire :

— L'endroit est giboyeux, et on est sûr d'y faire un beau coup de fusil.

Le marquis et M. Chatelain descendirent l'avenue et se mirent à marcher à côté l'un de l'autre.

Le garde-chasse avait pris les devants avec les chiens, ce qui fit que le maître de forges et M. de Clisson se trouvèrent en arrière d'au moins cent pas.

Alors M. Chatelain, tout en cheminant, passa familièrement son bras sous celui du marquis.

— Savez-vous, mon cher voisin, dit-il, que vous nous manquiez joliment, à ma femme et à moi?

M. de Clisson tressaillit.

— Ah! vraiment? fit-il.

Et il pensa :

— Elle m'aime donc encore?

M. Chatelain reprit :

— Aussi ai-je saisi hier soir avec empressement l'occasion de chasser avec vous aujourd'hui.

— Vous êtes bien aimable.

— Je voulais vous voir, et causer...

— Eh bien, causons.

— J'ai un tas de choses à vous dire.

— En vérité!

M. Chatelain regarda son hôte du coin de l'œil et poursuivit en souriant :

— Vous vous en doutez bien, du reste...

— Moi?

— Et il est probable que votre fermier, en revenant du chemin de fer, n'aura pas mis sa langue dans sa poche.

— Que voulez-vous dire ?

Et M. de Clisson prit un air naïf.

— Farceur, va ! dit M. Chatelain.

— Parole d'honneur ! dit le marquis, je ne comprends pas.

— Alors je vais vous mettre au courant.

— Voyons ?

— Je commence par vous dire que je vous ai rendu un petit service.

— A moi !

— Mais, oui ! à vous.

Et M. Chatelain riait toujours.

— Quel est donc ce service, mon cher voisin?

— Figurez-vous, du reste, que le hasard s'en est mêlé.

— Comment cela?

— Vous savez que j'avais emmené Pierre Cardouan en Angleterre?

— Oui, certes.

— Au moment de partir pour revenir en France, le pauvre garçon tomba malade. Je le laisse à l'hospice de Folkestone et je m'embarque seul.

— Mais... mon cher voisin...

— Attendez donc! Sa maladie n'avait rien de bien grave, du reste, et j'espérais bien qu'avant huit jours il pourrait prendre la mer à son tour.

J'arrive donc seul et, quand je suis ici, j'apprends tout.

— Mais quoi?

— Le malheur de Marinette, donc!

— Ah! c'est juste...

Et M. de Clisson demeura impassible.

— Entre nous, mon cher ami, poursuivit M. Chatelain, vous savez bien qui est la cause de ce malheur, hein?

Et vous devez vous souvenir...

— Chut!

— Ce mot me suffit. C'est un aveu. Donc, vous allez voir le service que je vous ai rendu.

— Voyons.

— Vous ne connaissez pas Pierre Cardouan comme je le connais, poursuivit M. Chatelain; c'est un garçon violent et capable de faire un malheur. Il est amoureux fou de Marinette...

— Je le sais.

— Et il aurait été capable de la tuer et peut-être ensuite de se ruer sur vous comme une bête fauve...

Un sourire de mépris vint aux lèvres de M. de Clisson.

Mais M. Chatelain n'y prit garde et continua :

— Il fallait donc parer au danger le plus promptement possible. J'ai écrit à Pierre pour lui dire que M. Wood, le maître de forges de Liverpool, chez lequel nous avions passé plusieurs mois, me demandait comme un service de lui envoyer mon contre-maître pendant quelques semaines.

En même temps j'ai écrit confidentiellement à M. Wood.

— Et M. Wood le garde?

— Il le gardera jusqu'à mon retour.

— Quoi! fit M. de Clisson, vous allez retourner en Angleterre?

— Le mois prochain.

— Et... alors?

— Alors, dame! je préparerai petit à petit le pauvre Pierre à ne plus penser à Marinette, et j'espère être assez diplomate pour vous sauver tous les deux.

M. de Clisson prit la main de cet honnête et naïf garçon qui s'appelait Léon Chatelain.

— Vous êtes un excellent ami, dit-il.

— J'ai fait pour vous ce que vous auriez fait pour moi, répondit le maître de forges avec sa simplicité ordinaire.

Ils étaient arrivés, tout en causant, jusqu'à la lisière des sapinières.

Là le garde s'était arrêté.

M. Chatelain et M. de Clisson le rejoignirent et leur entretien en resta là.

Il ne fut plus question que de la chasse et de la façon dont on allait s'y prendre pour attaquer le sanglier.

— Voilà le pied, dit le garde en montrant sur le sable une large empreinte. C'est une bête de première force.

— Un solitaire, dit M. de Clisson.

Et il entra sous bois en murmurant ce mot de Gavarni : « Ces maris me font toujours rire !... »

XX

Une demi-heure après, les mâtins qu'on venait de découpler entraient sous bois, allaient droit à la bauge et aboyaient le sanglier.

C'était un vieux solitaire, qui ne fit d'abord aucune attention à ses deux ennemis et ne voulut pas se lever.

Il avait, du reste, établi son fort dans un fourré d'épines où il paraissait difficile de l'aller chercher.

Entendant les chiens aboyer *au ferme*, M. de Clisson et Léon Chatelain entrèrent sous bois, mais ils ne purent arriver jusqu'à la bauge.

Ils entendaient les chiens, ils entendaient l'animal qui grognait ; mais ils ne pouvaient rien voir.

— On ne peut pourtant pas tirer au juger, dit M. Châtelain, on tuerait les chiens.

— Laissez faire, monsieur, dit le garde.

— Mais il ne veut pas se lever.

— Il se lèvera, *Fidèle* ne va pas le lâcher comme ça. Il faut rebrousser chemin, monsieur.

— Soit ! dit M. Chatelain.

Et il sortit du fourré et vint s'arrêter contre un tronc d'arbre dans une éclaircie.

Les chiens aboyaient toujours avec fureur.

De temps en temps le sanglier grognait, se levait à demi, lançait un coup de boutoir que les chiens esquivaient, et se recouchait.

— Troup là, Fidèle! cria enfin le garde.

Ce fut le signal.

Fidèle était un chien intrépide. Il se rua sur le sanglier et le mordit.

Alors l'animal se leva et chargea le chien.

Le chien rompit, son compagnon mordit à son tour et exécuta la même manœuvre.

Un boulet de canon du plus fort calibre n'aurait pas troué plus vite le hallier que ne le fit le sanglier en ce moment.

Fidèle s'était réfugié dans les jambes de son maître.

L'autre chien, qu'on appelait Noirot, s'était replié vers M. de Clisson.

Hors du fourré, le sanglier s'arrêta une seconde.

Il vit les chasseurs, grogna, puis fondit sur eux.

M. Chatelain épaula. Le coup partit.

Mais le sanglier ne s'arrêta pas et vint droit au maître de forges.

Celui-ci fit feu une seconde fois.

Le sanglier avait deux balles dans le corps et s'arrêta encore.

Mais il s'arrêta pour repartir, et M. Chatelain le vit arriver sur lui.

Alors M. Chatelain recula et, en reculant, il fit un faux pas, s'embarrassa dans une ronce et tomba.

Le sanglier n'était plus qu'à deux mètres de distance.

Le garde fit feu deux fois de suite.

Le sanglier avança encore.

M. de Clisson était à dix pas de lui.

S'il eût hésité une seconde, c'en était fait de M. Chatelain.

Mais le marquis n'hésita point.

Sa balle frappa le monstre au-dessous de l'oreille, juste au moment où ses terribles crocs allaient labourer le flanc de M. Chatelain sans défense.

Cette fois le coup était mortel.

Le sanglier s'affaissa comme une masse inerte sur le chasseur gisant à terre.

— Tonnerre! s'écria alors le garde Fabien, mes sangs n'ont fait qu'un tour.

— Marquis, dit M. Chatelain en se relevant, je crois bien que vous venez de me sauver la vie!

Il était un peu pâle, mais il souriait néanmoins, et il tendit la main à M. de Clisson.

— Bah! lui dit celui-ci, on ne meurt pas d'un coup de boutoir; mais enfin il vaut mieux que vous ne l'ayez pas reçu.

Et il serra la main que lui tendait M. Chatelain.

Alors celui-ci regarda l'animal.

Il était énorme.

— Je n'en ai pas encore vu de cette taille, dit-il.

— Ni moi, dit le marquis.

— Ce n'est pas une bête de chez nous, dit le garde; nos sangliers de Sologne ne sont pas de cette force. Celui-ci doit avoir passé la Loire et venir de la forêt d'Orléans; je crois bien qu'il pèse dans les trois cent cinquante.

— En attendant, dit M. Chatelain remis de son émotion, il faut l'emporter.

— Je vais courir à la ferme, dit Fabien, et je ramènerai une charrette.

Et, en effet, le garde s'en alla, laissant le sanglier mort à la garde de M. Chatelain et de M. de Clisson.

Ceux-ci s'assirent à quelques pas au pied d'un arbre, et se mirent à causer.

— Savez-vous, dit M. Chatelain, que voici le second danger de mort auquel j'échappe depuis quinze jours ?

— Comment cela? fit M. de Clisson.

Et pas un muscle de son visage ne tressaillit.

— J'ai failli être assassiné par les braconniers.

— Quand cela?

— Il y a une quinzaine de jours.

— Allons donc!

— C'est comme je vous le dis. Si je n'avais pas eu le poignet solide, les bandits m'assassinaient.

Et M. Chatelain raconta son aventure avec les Thomassin.

— Ces gens-là sont des misérables, dit froidement M. de Clisson; mais ils font plus de bruit que de besogne.

— Oh! répondit M. Chatelain en souriant, ils ne me font pas grand'peur. Cependant ils

se sont vantés de régler leur compte avec moi la première fois qu'ils me trouveront seul en forêt.

M. de Clisson haussa les épaules.

— Mes ouvriers, continua le maître de forges, voulaient aller cerner leur maison une nuit et les assommer à coups de marteau. Je m'y suis opposé.

— Mais enfin, dit M. de Clisson, ils ont tiré sur vous?

— Oui, le fils.

— Et vous n'avez pas porté plainte?

— Non.

— Vous avez été bien bon, ce me semble!

— C'est qu'ils ont eu une mauvaise affaire, vous savez, il y a dix ou quinze ans.

— Ah! oui, le marchand de bestiaux de Vierzon?

— Justement. Alors je me suis dit que si je portais plainte, je les envoyais au bagne, et, dame! je ne suis pas si méchant que cela.

M. Chatelain fut interrompu par le retour du garde, lequel avait couru à une petite ferme qui se trouvait à la lisière du bois et en revenait avec un chariot traîné par des bœufs.

M. Chatelain prit l'animal à bras le corps et le chargea sur le chariot.

— Pour un peu, dit le garde en riant, monsieur l'aurait emporté sur ses épaules.

Et comme le chariot se remettait en route :

— Ah çà ! mon voisin, dit M. Chatelain, vous dînez aux Ardentes ce soir ?

— Bah ! fit le marquis.

— Ma femme ne me pardonnerait pas de ne vous avoir point invité.

Et ils cheminèrent derrière le chariot.

— Décidément, pensait M. de Clisson, *elle* m'aime toujours, et j'aurais bien fait de manquer le sanglier !...

XXI

M. de Clisson rentra chez lui, comme on le pense bien, avant que de se rendre aux Ardentes.

Il fut reçu par les deux vieilles servantes d'abord, puis il eut la visite de Pierre Lucas, qui venait régler ses comptes.

Le fermier lui dit :

— La Marinette est menacée d'un nouveau malheur, monsieur.

— Que veux-tu dire?

— Son enfant est bien malade.

— Ah! fit M. de Clisson.

Et il ne sourcilla même pas.

— Elle est comme une folle et Cardouan perd la tête.

— Mais qu'a-t-il donc, cet enfant?

— On croit bien que c'est *la croupe.*

— Tu veux dire le croup?

— Oui, monsieur.

— Pauvres gens! dit froidement M. de Clisson.

Le fermier, on s'en est aperçu, était bavard.

— Vous avez fait une rude chasse ce matin, il paraît? reprit-il.

— Qui t'a dit cela?

— Fabien, le garde des Ardentes. J'ai vu l'animal; une belle bête!

M. de Clisson s'était approché de la fenêtre et regardait au travers des arbres la maison du jardinier.

En ce moment un homme lui apparut en bas.

Cet homme était Cardouan, qui sortait de sa maison et se dirigeait vers le château.

M. de Clisson se sentit mal à l'aise.

— Tiens! fit Pierre Lucas qui l'aperçut, faut croire qu'il y a du mieux, puisque Cardouan sort.

— Il vient me dire bonjour, dit M. de Clisson, qui parut trouver la visite de son résinier toute naturelle.

Cardouan monta et entra dans le cabinet de M. de Clisson.

Le pauvre homme était pâle et il avait encore des larmes dans les yeux.

Néanmoins il fit bonne contenance et adressa à son maître un banal compliment sur son heureux retour.

Puis il parla de la résine, des sapins, des travaux qu'il avait exécutés en l'absence du marquis.

De l'enfant, pas un mot.

Alors M. de Clisson prit un air de condoléance et lui dit :

— Tu as bien de la peine chez toi, il paraît, mon pauvre Cardouan?

— Le bon Dieu est bon, répondit le résinier, faut croire qu'il nous viendra en aide.

Puis, se tournant vers Pierre Lucas :

— Est-ce que tu as fini avec M. le marquis? dit-il.

— Oui.

— Eh bien, laisse-nous. J'ai des comptes à régler, moi aussi.

Pierre Lucas était un homme simple qui ne voyait jamais malice en rien.

Il s'en alla donc, laissant Cardouan avec M. de Clisson.

Le marquis se fût fort bien passé de ce tête-à-tête.

Quand le fermier fut parti, la physionomie du résinier changea du tout au tout, et elle se couvrit d'un masque dédaigneux et pour ainsi dire provocateur.

— Est-ce que tu as à me parler? demanda M. de Clisson, qui s'apprêta à faire face à l'orage qu'il croyait voir poindre à l'horizon.

— Oui, dit Cardouan.

— Va, je t'écoute.

— Monsieur, dit Cardouan, je viens vous demander mon compte.

— Hein? fit le marquis.

— Marinette et moi, poursuivit froidement Cardouan, nous nous en retournons dans notre pays.

— Comment! tu me quittes?

— Oui, monsieur.

— Mais pourquoi?

Un sourire de mépris vint aux lèvres de Cardouan :

— Vous autres, les maîtres, dit-il, quand vous avez un domestique infidèle, vous le congédiez, n'est-ce pas ?

— Mais...

— Nous autres, les domestiques, quand nous avons un maître que nous n'estimons plus, nous le quittons.

M. de Clisson pâlit.

— Cardouan, dit-il, prends garde ! il me semble que tu m'insultes !

Cardouan haussa les épaules.

— Je ne vous insulte pas, dit-il ; je vous dis simplement la vérité. Vous avez déshonoré ma nièce, et, en nous en allant, nous rendons le bien pour le mal.

— Cardouan !

— Car mon fils va revenir, et certainement il vous tuerait s'il revenait ici.

— Oh !

— Dame ! fit Cardouan, on ne peut pourtant pas lui dire que cet enfant est l'enfant de la dame des Ardentes ! Quand il nous rejoindra loin d'ici, dans notre pays, nous le lui dirons.

— Ah ! fit le marquis. Ainsi tu veux me quitter ?

Cardouan fit un signe de tête affirmatif.

— Je suis pourtant plus malheureux que coupable dans toute cette affaire, balbutia le marquis.

— Cela vous regarde, monsieur.

Et Cardouan fit un pas de retraite.

Puis il revint et dit encore :

— Votre enfant va mourir. Le médecin ne nous a laissé aucun espoir. Mais il peut se faire que vous valiez mieux que je ne pense et que vous ayez envie de le venir voir.

— Certainement, je vais y aller.

— Je vous le défends bien, par exemple !

— Pourquoi ?

— Mais parce qu'on a déjà trop dit que vous aviez été l'amant de Marinette.

— Tu sais bien...

— Je sais ce qu'il en est, moi ; mais si je parlais, je tuerais M. Chatelain qui est un honnête homme, et M. Chatelain m'a fait du bien. Il a élevé mon fils, et sa femme m'a soigné quand j'étais malade.

Adieu, monsieur.

Et, cette fois, Cardouan sortit sans même détourner la tête.

M. de Clisson demeura quelques minutes

comme accablé sous le mépris de cet homme qui avait été dévoué à son père.

Mais il avait l'âme cuirassée, le marquis, et il ne tarda pas à relever la tête.

— Ma foi! se dit-il, s'ils s'en vont, tant mieux!

En attendant, songeons à aller dîner aux Ardentes et à faire notre paix avec Héva.

Héva, on s'en souvient, était le petit nom de Mme Chatelain.

Et le marquis procéda à une toilette minutieuse.

XXII

Mme Chatelain était seule à l'heure même où le marquis de Clisson faisait sa toilette pour aller dîner chez elle.

Elle était enfermée dans sa chambre et s'était mise à genoux devant un crucifix placé dans le fond de son lit.

Elle priait...

Pâle, les yeux pleins de larmes, elle deman-

dait sans doute à Dieu la force qu'il accorde à ceux qui ont déjà le repentir.

Elle resta longtemps ainsi dans cette attitude suppliante, implorant du Ciel la vie de cet enfant qui était sorti de ses entrailles et qu'elle ne pouvait avouer; implorant pareillement le courage nécessaire pour dissimuler sa douleur.

« Mon Dieu, murmura-t-elle, j'ai été coupable, châtiez-moi, mais épargnez cette créature innocente. Mon Dieu! ayez pitié de cet homme si bon, si honnête, que j'ai indignement trahi et qui mourrait en apprenant ma trahison. »

Et la pauvre femme priait et pleurait silencieusement.

Pendant ce temps M. Chatelain était à la forge, et sa vieille mère veillait aux apprêts du dîner.

Enfin Mme Chatelain se leva et regarda la pendule.

Il n'était que cinq heures et demie.

Elle avait encore une demi-heure devant elle avant l'arrivée du marquis.

Car M. Chatelain, en revenant de la chasse, lui avait annoncé qu'il avait invité le marquis

à dîner, et elle avait reçu cette nouvelle avec une impassibilité complète.

Mme Chatelain essuya ses yeux et s'habilla.

Elle fit même sa toilette avec une certaine coquetterie.

Le rôle de la femme qui souffre n'est-il pas un perpétuel mensonge ?

Et quand elle fut prête, elle descendit au salon et y rejoignit sa belle-mère.

M. Chatelain rentra peu après.

— Il paraît que l'enfant de Marinette est très-malade, dit-il.

Mme Chatelain ne répondit pas.

Mais la vieille dame, la mère de Léon Chatelain, répliqua :

— Si le bon Dieu le lui reprend, ce sera un grand bonheur pour elle.

— Ne parlez donc pas ainsi, mère, dit le maître de forges.

— C'est donc beau, cela, fit la vieille paysanne, de voir un enfant qui n'a pas de père !

— Soyez indulgente, madame, murmura Mme Chatelain d'une voix émue.

— Pauvre Marinette ! dit le maître de forges. Pourvu que Pierre Cardouan n'ait pas l'idée de revenir avant mon prochain départ !

Mme Chatelain frissonna.

Heureusement on n'eut pas le temps de causer davantage de Marinette et de Pierre, car un domestique ouvrit la porte et annonça M. de Clisson.

Le marquis entra.

Il était vêtu d'un habit bleu à boutons d'or, d'un pantalon gris, et portait des gants lilas.

Jamais, peut-être, il n'avait été aussi élégant, et on voyait que le séjour de Paris lui avait profité.

Il fut parfait de désinvolture en entrant, et ce fut avec une grâce achevée qu'il vint baiser la main de Mme Chatelain, tandis que le maître de forges lui frappait joyeusement sur l'épaule en disant :

— Voilà pourtant l'homme qui m'a sauvé la vie !

La situation n'était pas nouvelle pour les quatre personnages.

Bien avant le départ du maître de forges pour l'Angleterre, Mme Chatelain avait écouté les galants propos du marquis.

Tous deux avaient su s'habituer dès longtemps à une réserve dont Mme Chatelain la mère, bien que les femmes soient plus clairvoyantes que les hommes, avait toujours été dupe.

Une conversation banale occupa le quart d'heure qui précéda le dîner.

Puis on se mit à table.

Comme à l'ordinaire, Mme Chatelain avait mis M. de Clisson à sa droite.

Comme toujours, elle eut pour lui ces petites attentions qu'une maîtresse de maison prodigue à ses hôtes.

Et le marquis, la voyant calme, se disait :

— Elle ne sait pas que l'enfant est malade.

Puis, comme elle lui avait souri deux ou trois fois, il se dit encore :

— J'obtiendrai mon pardon quand je voudrai.

Le marquis, comme on le voit, ne doutait de rien.

Vers le milieu du repas, un domestique entra.

Ce n'était ni un valet de chambre ni un maître d'hôtel, c'était le groom qui conduisait le panier de Mme Chatelain.

Mais on l'attendait sans doute avec impatience, car Mme Chatelain pâlit en le voyant entrer.

— Eh bien! dit M. Chatelain, a-t-on ramené le docteur ?

— Oui, monsieur.

— Que dit-il?

— Que ce n'est pas le croup, mais de simples convulsions et qu'il n'y a pas de danger.

De pâle qu'elle était, Mme Chatelain devint toute rouge et un cri de joie faillit lui échapper.

M. Chatelain disait en même temps à M. de Clisson :

— C'est l'enfant de cette pauvre Marinette qui est malade; j'ai envoyé chercher le docteur Tissin à Vierzon, en qui j'ai plus de confiance que dans le *frater* de Saint-Firmin.

— Et vous avez raison, dit M. de Clisson, qui ne sourcilla pas.

— Enfin, reprit M. Chatelain en s'adressant au groom, tu crois qu'il n'y a pas de danger?

— C'est le médecin qui le dit.

— Héva, dit encore M. Chatelain, vous ferez bien d'y aller après diner.

— J'irai, mon ami.

— Si ce n'était l'heure de la coulée, je vous aurais accompagnée; mais notre cher voisin vous offrira bien son bras. N'est-ce pas, marquis?

— Volontiers, répondit M. de Clisson, toujours maître de lui.

Le groom sortit et on ne parla plus de Marinette.

Après le dîner, M. Chatelain dit au marquis :

— Venez donc fumer un cigare dans mon cabinet:

— Pourquoi ne fumeriez-vous pas ici ? dit Mme Chatelain en souriant: je suis faite au cigare.

— Et même à la pipe, dit en riant le maître de forges.

La vieille mère quittait toujours la salle à manger aussitôt qu'elle avait plié sa serviette.

Le maître de forges et M. de Clisson demeurèrent donc tête à tête avec Mme Chatelain.

Alors M. Chatelain dit en souriant :

— Voilà un joli prétexte que je viens de trouver pour que vous puissiez voir Marinette.

M. de Clisson eut un geste de dénégation.

— Bah ! bah ! fit le maître de forges, ma femme en sait aussi long que moi.

Et il se reprit à rire.

M. de Clisson pensait :

— Cet homme est le plus idiot des maris.

Mme Chatelain se leva :

— Puisque M. le marquis veut bien m'ac-

compagner, dit-elle, je vais aller mettre mon manteau.

Et elle sortit à son tour.

XXIII

Quelques minutes après, Mme Chatelain cheminait au bras de M. de Clisson.

Mais tous les calculs du marquis se trouvaient déjoués par une circonstance inattendue.

M. de Clisson avait compté sur un tête-à-tête avec la jeune femme:

Un tête-à-tête de quelques minutes pendant lequel il pourrait demander son pardon et l'obtenir.

Ce tête-à-tête, il ne l'eut pas.

Dans l'antichambre qui précédait la salle à manger, se tenait le petit groom.

Le petit groom avait un paquet à la main, — un paquet de linge que lui avait donné Mme Chatelain.

Ce linge était destiné à Marinette.

Et comme le marquis et la dame des Ardentes se mettaient en route, le groom se mit à marcher à côté d'eux.

— Est-ce que vous emmenez ce garçon? dit le marquis en se mordant les lèvres.

— Il apporte du linge dont Marinette a sans doute besoin, répondit tranquillement Mme Chatelain.

Le marquis ne souffla mot.

Au lieu de passer par le parc et de gagner la petite porte, Mme Chatelain fit traverser à son cavalier la grande cour des Ardentes, et ils sortirent par la grille.

Le chemin était un peu plus long, mais, comme il était nuit, on y voyait plus clair que par le parc.

Le petit groom aurait dû se tenir à distance derrière, mais il n'en fit rien.

Mme Chatelain, au lieu de parler au marquis, se mit à le questionner sur son voyage à Vierzon, d'où il avait ramené le docteur Tissier.

Et le groom répondit fort longuement, ce qui fit que M. de Clisson arriva à la porte de la maison de son résinier sans avoir pu échanger un mot avec Mme Chatelain.

Seulement, là, Mme Chatelain dit au domestique :

— Monte cela, et dis que je te suis.

Le groom franchit le seuil de la porte.

Alors Mme Chatelain regarda le marquis.

— Monsieur, lui dit-elle, je vous remercie mille fois et je vous souhaite le bonsoir.

Le marquis fit brusquement un pas en arrière, comme s'il eût été frappé d'un choc électrique.

Mme Chatelain, impassible, ajouta :

— Vous comprenez, dit-elle, qu'il est absolument inutile que vous montiez.

— Mais... madame...

— D'abord Marinette n'est nullement préparée à votre visite.

— Héva !...

Et en prononçant ce nom tout bas, le marquis espéra remuer Mme Chatelain dans les profondeurs les plus secrètes de son âme.

— Oh ! monsieur, répondit-elle avec un accent glacé, vous vous trompez d'une année en m'appelant ainsi.

Et elle le salua une seconde fois.

M. de Clisson fut pris d'un accès de rage.

— Ainsi, fit-il tout bas, vous ne m'aimez plus ?

Elle le toisa des pieds à la tête.

— Heureusement pour moi, dit-elle.

Dans son attitude, dans son geste, dans l'accent de sa voix, il y avait un tel mépris, que M. de Clisson fut comme foudroyé.

Machinalement, il porta la main à son chapeau, se découvrit et fit un pas en arrière.

Mme Chatelain passa et entra dans la maison.

Quand elle eut disparu, le marquis demeura là pendant quelques minutes, pâle, la sueur au front, les dents serrées.

Puis tout à coup il s'éloigna d'un pas brusque, saccadé, inégal.

On eût dit un fou.

Où allait-il?

D'abord, il ne le sut pas lui-même et se mit à marcher au hasard du côté de la plaine, tournant le dos à la ferme de Misère et au château.

Peut-être était-ce la première fois qu'il recevait dans sa carrière de Lovelace un pareil coup de massue.

On ne l'aimait plus.

Il fut pris alors d'une jalousie folle, d'une colère sans nom.

Cette femme osait ne plus l'aimer!

Qui donc aimait-elle ? son mari sans doute :

Cet hercule grossier, ce forgeron ignorant des belles manières, cet homme dont il s'était tant moqué en lui-même.

Et il éprouva alors un sentiment tout nouveau.

Il sentit une haine violente emplir son cœur, et pour la seconde fois il songea aux menaces de mort proférées par les Thomassin.

Peu lui importait, maintenant, que, M. Chatelain mort, sa veuve songeât à lui offrir sa main, pourvu que Chatelain mourût.

La mort du maître de forges, c'était sa vengeance !

Et comme il marchait ainsi au hasard se dirigeant vers les sapinières, en proie à une surexcitation d'autant plus terrible qu'elle puisait sa source dans son amour-propre blessé, il vit une ombre devant lui.

Cette ombre marchait quand il marchait, s'arrêtait quand il s'arrêtait, à ce point que s'il eût fait clair de lune, il eût pu croire que c'était la sienne.

L'ombre était à cent pas de lui.

— Qu'est-ce que cela ? pensa M. de Clisson, qui avait besoin de faire diversion au senti-

ment de colère et d'orgueil froissé qui l'obsédait.

Et il se mit à marcher vers cette forme noire, qui continua son chemin et parut se diriger vers le parc des Ardentes.

Le marquis pressa le pas.

Mais la forme noire allait vite aussi, et elle ne s'arrêta qu'à la lisière du parc.

Là, M. de Clisson l'atteignit.

Elle s'était accroupie dans le fossé qui bordait la haie.

Comme M. de Clisson arrivait sur elle, elle se redressa.

Alors le marquis se vit face à face avec un homme qui avait un fusil à la main.

— Qui est là ? fit-il.

— Au large ! répondit une voix.

Le marquis tressaillit, cette voix lui était connue.

— Le père Thomassin ! murmura-t-il.

— Eh ! dit le vieux braconnier, c'est M. le marquis !

— Que faites-vous donc là, père ?

— Je fais mon métier, monsieur le marquis.

— Plaît-il ?

— Je vais poser quelques collets dans le parc des Ardentes.

— Ah! ah!

— Et ce n'est pas vous, bien sûr, qui me dénoncerez, ricana le vieillard.

— Assurément non.

— Et même, dit encore le père Thomassin, puisque je vous trouve, je ne serais pas fâché de causer un brin.

— Que pouvez-vous avoir à me dire?

— Hi! hi! dit le vieillard, je vous parlerai peut-être de choses qui vous feront plaisir.

Le marquis ne répondit pas.

— Tenez, dit Thomassin, nous avons un quart d'heure à jaser avant que la lune se lève.

— Mais... balbutia le marquis...

— Asseyez-vous donc là, auprès de moi, dans le fossé. Vous verrez...

Le marquis céda à la tentation.

En ce moment il éprouvait un tel sentiment de haine jalouse contre le maître de forges, Léon Chatelain, qu'il eût fait un pacte avec le diable pour s'en débarrasser.

XXIV

Cependant Mme Chatelain était entrée dans la maison du résinier.

Il y avait quatre personnes dans la chambre de Marinette :

La jeune fille et son oncle d'abord ;

Le médecin et le groom ensuite.

Quand Mme Chatelain parut, elle vit la joie peinte sur le visage de Cardouan.

Marinette, penchée sur l'enfant, le couvrait de baisers.

La pauvre femme s'arrêta chancelante sur le seuil.

Cardouan vint à elle et lui dit tout bas :

— Il va mieux... Il n'y a plus de danger...

Et, plus bas encore :

— Soyez forte contre la joie, madame.

Une pâleur extrême était le seul signe apparent de l'émotion de Mme Chatelain.

Heureusement la chambre n'était éclairée que par une lampe fumeuse.

En outre, le médecin était occupé de l'enfant et regarda à peine Mme Chatelain.

— Je ne veux pas blâmer outre mesure mon confrère de Saint-Firmin, disait le docteur Tissier, mais je puis affirmer qu'il s'était trompé. Cet enfant n'a jamais eu les symptômes du croup. De simples convulsions, voilà tout.

— Et qui ne mettent pas sa vie en danger, n'est-ce pas, monsieur le docteur?

— Assurément non. Demain un mieux sensible se déclarera.

— Dites-vous vrai, monsieur? fit Mme Chatelain, qui n'osait pas s'approcher de l'enfant, tant elle avait peur de se trahir!

— Je vous l'affirme, madame.

— Mais... vous reviendrez...

— Demain, madame.

Et, parlant ainsi, le docteur regarda sa montre.

— Excusez-moi, madame, dit-il, mais je suis obligé de repartir et d'user une fois encore de vos bontés. J'ai un malade très sérieux à Vierzon, et si vous ne m'eussiez envoyé chercher dans votre voiture, il m'eût été impossible de venir.

— On va vous reconduire, monsieur, dit Mme Chatelain, et on ira vous chercher demain.

— Je ne refuse pas, dit le docteur, car j'ai tant couru ces jours-ci que mon unique cheval est sur les dents.

Mme Chatelain fit un signe à son groom.

— Ce garçon, ajouta le médecin, rapportera de Vierzon une potion que je vais faire faire en arrivant, et il ne faudra pas manquer d'en faire prendre au petit malade une cuillerée d'heure en heure.

Et sur cette dernière recommandation, il sortit, suivi par le groom.

Il était temps.

Mme Chatelain était à bout de force physique et d'énergie. Elle se précipita vers le lit, appuya ses lèvres frémissantes sur le front de l'enfant et se prit à fondre en larmes.

— Pauvre femme ! murmura Cardouan.

— Ah ! chère dame, dit Marinette qui pleurait aussi, comme vous avez dû souffrir depuis ce matin !

Mme Chatelain sanglotait et couvrait son fils de baisers furibonds.

Cardouan était allé fermer la porte, de peur que quelqu'un ne montât.

Puis il avait ouvert une croisée et s'était penché au dehors.

Les gens de la ferme étaient rentrés et la nuit était silencieuse.

Toutes les cheminées des Ardentes flamboyaient.

Mme Chatelain pleura longtemps.

Enfin, Cardouan lui dit :

— Madame, il faut pourtant vous remettre. Vous ne pouvez rentrer chez vous en cet état. Et justement, ce soir, la coulée a lieu une heure plus tôt.

Mais Mme Chatelain pleurait toujours.

Elle avait si longtemps retenu ses larmes ! elle avait dissimulé sa douleur et ses angoisses si longtemps sous un masque d'indifférence !...

— Madame, dit à son tour Marinette, vous ne pouvez rester ici plus longtemps. Mon père va demeurer auprès du petit, et moi je vais vous reconduire. Nous ferons le tour par la haie du parc. Vous aurez le temps de vous remettre.

— Tu as raison, dit Cardouan, le grand air fera du bien à madame.

Mme Chatelain prit Marinette dans ses bras et l'y serra.

— Ah! murmura-t-elle, vous m'avez sauvée, mais je ne serai point ingrate. Quand Pierre reviendra...

— Ne parlez pas de Pierre, madame... dit Cardouan.

— Je lui dirai tout, acheva Mme Chatelain.

— Vous savez bien, madame, que lorsque Pierre reviendra, nous ne serons plus ici!

Mme Chatelain fondit en larmes de nouveau.

Le départ de Cardouan et de Marinette, n'était-ce pas pour elle et son enfant une éternelle séparation ?

— Ah! murmura-t-elle, vous eussiez dû me laisser mourir.

— Le bon Dieu vous a pardonné, madame, répondit gravement Cardouan.

....

Et Marinette et Mme Chatelain s'en allaient côte à côte, se donnant le bras.

La forge seule troublait le silence de la nuit; mais la campagne était déserte.

Les deux femmes cheminaient lentement, causant tout bas; et, petit à petit, Mme Chatelain redevenait maîtresse d'elle-même.

Elle ne pleurait plus, elle avait essuyé ses yeux rougis, et son visage avait peu à peu repris sa tranquillité.

Elles passèrent rapidement devant la forge,

qui projetait au loin sa lueur rougeâtre, et gagnèrent le pavillon d'habitation.

— Va-t'en par le parc, mon enfant, dit Mme Chatelain en atteignant le perron. En passant par là, tu seras tout de suite chez toi, et puis c'est aujourd'hui lundi, il y a toujours par les chemins quelque ouvrier en goguette.

— Comme vous voudrez, dit Marinette.

— Tu m'enverras ton oncle demain matin ?

— A la première heure.

— Quelle nuit je vais passer ! murmura la pauvre femme.

Elle étreignit fiévreusement la main de Marinette et rentra vivement chez elle.

Marinette s'en alla.

Elle s'en alla par le parc, comme le lui avait recommandé Mme Chatelain.

La petite porte était fermée par une serrure, mais cette serrure avait un secret ; il suffisait, pour l'ouvrir, de pousser une petite plaque ronde mobile qui se trouvait au milieu.

Marinette savait cela.

Elle prit donc une des allées du parc et se dirigea vers cette porte.

Il avait plu la veille et l'avant-veille une partie de la journée.

Quand il pleut, le sable de Sologne, qui est

très-fin, devient compacte comme de la glaise et perd toute sonorité.

Marinette marchait donc dessus sans faire le moindre bruit.

Et comme elle approchait de la petite porte, elle s'arrêta tout à coup.

Un léger murmure était parvenu à son oreille.

Le murmure de deux voix, qui semblait partir de ce même fossé qui bordait la haie de clôture et dans lequel, quelques mois auparavant, Mme Chatelain l'avait trouvée pleurant à chaudes larmes.

Une de ces deux voix lui était inconnue.

Mais l'autre la fit tressaillir.

C'était celle de M. de Clisson.

Et Marinette, dont le cœur se prit à battre violemment, s'approcha sur la pointe du pied.

XXV

Le marquis disait d'une voix qui s'efforçait

de paraître tranquille, mais que Marinette jugea quelque peu émue :

— En vérité, mon ami, je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Monsieur le marquis, répondit la voix qui était inconnue à Marinette, entre gens comme nous, on peut s'entendre à demi-mot.

— Je ne vous comprends pas.

— Nous allons vous rendre un service, c'est sûr.

— Mais...

— Et un service qui nous coûtera cher, mais c'est notre affaire et non la vôtre.

— Eh bien ?

— Nous ne vous demandons qu'une chose.

— Laquelle ?

— Quand vous serez riche et que nous serons *là-bas*, vous nous ferez bien passer un peu d'argent, n'est-ce pas ?

Le marquis ne répondit rien.

— Et vous ne laisserez pas la vieille mourir de faim ?

Même silence.

— Qui ne dit mot consent, reprit la voix inconnue. Adieu, monsieur le marquis. Vous ne pouvez pas vous engager autrement, je le com-

prends, mais nous comptons sur vous. Au revoir.

Un bruit se fit entendre derrière la haie.

Marinette comprit que le marquis et son mystérieux compagnon sortaient du fossé.

— Au revoir, répéta la voix. Vous entendrez parler de nous au premier jour.

A travers la haie, Marinette vit un homme qui s'éloignait en courant.

Puis, peu après, un autre s'en alla plus lentement et comme absorbé par une méditation profonde.

La jeune fille était stupéfaite.

Qu'avait donc voulu dire cet homme qu'elle ne connaissait point, par ces parcles : Vous entendrez bientôt parler de nous ?

Qu'est-ce que le marquis pouvait bien attendre de lui?

Mystère!

Et ce ne fut que lorsque tous deux et chacun de son côté furent loin, que Marinette éprouva cette sensation de soulagement qu'on éprouve en sortant d'un rêve pénible.

Alors elle se remit en marche.

— Mon oncle comprendra peut-être, murmura-t-elle.

Elle gagna la petite porte et se trouva dans les champs.

La maison du résinier, on le sait, avait une sortie de ce côté-là.

Marinette, les yeux fixés sur la lumière qui brillait à la fenêtre de l'enfant malade, rentra donc chez elle.

Du bas de l'escalier, elle entendit l'enfant qui pleurait.

Les convulsions l'avaient repris.

Cardouan était comme un fou.

Marinette ne songea plus qu'au pauvre petit et oublia ce qu'elle venait de voir et d'entendre.

— Ah ! disait Cardouan, avant que le cocher de Mme Chatelain soit revenu de Vierzon, le pauvre petit a le temps de passer.

Marinette prit l'enfant dans ses bras.

Puis elle se mit à le balancer fortement pour le calmer.

Et, obéissant à une inspiration :

— Mon oncle, dit-elle, si vous couriez aux Ardentes. M. Chatelain, vous le savez, a une petite pharmacie pour ses ouvriers, et il vous donnera peut-être quelque chose qui calmera le pauvre petit.

Cardouan s'élança vers la porte.

Marinette ajouta :

— N'allez pas au pavillon. Il ne faut pas que madame sache rien. Allez à l'usine, M. Chatelain y est encore.

— C'est bon, dit Cardouan.

— Et, ajouta Marinette, si M. Chatelain venait avec vous, ça n'irait pas plus mal. Il est un peu médecin tout de même.

Cardouan prit en courant le chemin de l'usine.

M. Chatelain s'y trouvait encore.

C'était l'heure de la coulée.

La fonte rutilante coulait impétueusement dans le sable, et les cent ouvriers de M. Chatelain, nus jusqu'à la ceinture, maniant de longs tridents de fer, ressemblaient à une tribu de démons.

Et enfin, au milieu d'eux, M. Chatelain, en bras de chemise, le visage inondé de sueur, était bien le type du forgeron moderne qui a su plier la vapeur et les engins les plus puissants sous sa volonté.

Avec sa haute taille, ses épaules herculéennes, son cou de taureau et son épaisse chevelure crêpée, il était beau d'une beauté pre et sauvage.

En voyant entrer Cardouan, il fronça le sourcil et fit quelques pas vers lui.

— Ça ne va donc pas mieux? dit-il.

— Ça allait mieux tout à l'heure.

— Et maintenant?

— Maintenant, les convulsions ont repris le pauvre petit.

— Ah!

— Et Marinette est là qui se désole et ne sait comment le soulager. Est-ce que vous n'auriez pas quelque drogue dans votre pharmacie?

— Mon ami, répondit M. Chatelain, je ne me sens pas assez fort pour oser toucher à un enfant. Je te préparerais bien une potion calmante pour un homme, mais pour un pauvre petit être comme ça...

— Venez donc toujours le voir, monsieur, fit Cardouan d'un ton suppliant; je l'ai promis à Marinette.

— Soit, dit M. Chatelain.

Et il laissa le trident dont il était armé comme ses ouvriers, jeta sur ses épaules un gros burnous en poils de chèvre et sortit de la forge.

Et comme ils cheminaient d'un pas rapide :

— Ma femme est allée le voir, n'est-ce pas? demanda M. Chatelain.

— Oui, monsieur.

— Et M. de Clisson aussi?

— Non, dit Cardouan, M. de Clisson n'est pas monté.

— Ah! pourquoi donc?

— On a bien assez jasé comme ça déjà, dit Cardouan.

M. Chatelain crut comprendre et n'insista pas.

Ils arrivèrent à la maison du jardinier.

L'enfant ne criait plus, et le mal paraissait calmé.

— Pauvre petit! dit M. Chatelain.

Et il appuya ses bonnes grosses lèvres sur le front du bébé et se mit à lui faire risette, le pauvre cher homme!

Cardouan, placé derrière lui, leva les yeux au ciel, et il songea à ce misérable qui était le vrai père de l'enfant et qui dormait tranquillement sans doute à cette heure.

M. Chatelain examina le pauvre petit.

— En effet, dit-il, le docteur Tissier a raison, et le médecin de Saint-Firmin est un âne. Cet enfant n'a aucun des symptômes du croup.

— Ah ! monsieur, dit Marinette, si vous saviez comme il criait tout à l'heure !

— Il faut lui donner une cuillerée de fleur d'oranger.

Marinette courut à une petite bouteille qui se trouvait sur la cheminée.

— Ah ! mon Dieu ! dit-elle, mais nous n'en avons plus !

— J'en ai, moi, dit M. Chatelain. Viens en chercher, Cardouan.

Et il emmena Cardouan avec lui.

Pour la seconde fois, Marinette se trouva seule.

XXVI

Ce jour-là, comme la nuit approchait, un homme était descendu du train de Páris, à la station de Theillay.

C'était un grand et solide gaillard qui avait une vague ressemblance avec M. Chatelain, le maître de forges des Ardennes, sinon dans le visage, au moins dans la tournure et la taille.

Comme M. Chatelain, il avait une chevelure noire, épaisse et toute frisée.

Son costume était celui d'un ouvrier aisé, qui se permet le paletot et le chapeau à tuyau de poêle.

Il portait de gros gants fourrés de fabrique anglaise, et ses vêtements paraissaient avoir la même provenance. Cet homme était parti de Paris le matin, et s'était installé dans un wagon de troisième classe.

Il n'avait ouvert la bouche à personne et s'était contenté de fumer tout le long du chemin.

Quelques voyageurs avaient essayé de lier conversation avec lui, mais il ne leur avait répondu que par monosyllabes.

Aux Antrays, la station qui précède Orléans, il était descendu un moment sur la voie et avait échangé quelques mots en anglais avec le mécanicien.

On en avait conclu qu'il était Anglais.

Puis il était remonté en wagon et n'avait plus desserré les dents.

Cet homme était sombre et paraissait absorbé par quelque préoccupation terrible.

Il était donc descendu à Theillay, avait mis au bout d'un bâton son petit bagage contenu

dans un sac de cuir; puis, traversant le pays, il avait pris la route de Saint-Firmin.

La nuit l'avait surpris en route.

Mais il connaissait son chemin sans doute, car il ne l'avait demandé à personne.

Tout au contraire, il avait évité soigneusement les rares passants qu'il avait rencontrés.

Puis il s'était engagé dans les sapinières, prenant ce qu'on appelle un faux chemin, c'est-à-dire un raccourci.

Vers huit heures du soir, notre mystérieux voyageur vit poindre une lumière à travers les arbres.

Cette lumière provenait d'une maison isolée dans les bois, et cette maison était celle des Thomassin.

Ce fut vers elle qu'il se dirigea sans hésitation.

Il frappa à la porte, une voix lui cria d'entrer, et il pesa sur le loquet.

La maison était veuve de ses hôtes ordinaires, à l'exception de la vieille Thomassin.

Le père et les deux fils, après avoir soupé, étaient partis en forêt.

Le voyageur entra.

— Bonjour, la mère, dit-il.

— Bonsoir, monsieur, répondit la vieille,

qui savait être avenante pour les voyageurs.

— Tenez-vous toujours auberge?

— Oui, dit-elle. Mais je ne vous connais pas. Est-ce que vous avez déjà passé par ici?

Et la vieille se prit à l'examiner curieusement.

— Oui, dit-il d'un ton presque farouche

— Vous êtes donc du pays?

— Non, mais j'y ai travaillé.

— Vous êtes peut-être forgeron?

— Mécanicien.

— Alors vous avez travaillé aux Ardentes?

— Non, à Vierzon.

— Et vous y retournez?

— Oui.

— Alors, vous avez le temps de vous lasser, car il y a un bout de chemin d'ici à Vierzon,

— Aussi je compte coucher ici.

— Mais, mon cher garçon, dit la vieille, c'est que nous n'avons pas de lit à vous donner.

— Vous avez bien un fenil?

— Pour ça, oui.

— Eh bien, je coucherai sur la paille; je suis dur de mon corps quand il le faut.

— Et vous voulez souper?

— Un morceau de pain, un peu de lard si

vous en avez, et du vin; c'est tout ce qu'il me faut.

— J'ai fait justement la soupe au lard pour mes hommes, dit la vieille, et il en reste.

Le voyageur s'installa au coin du feu et ne souffla plus mot.

La vieille lui servit à souper.

Il mangea peu, mais il but beaucoup ; en un rien de temps il eut vidé la première bouteille et en demanda une seconde.

Et, comme il croyait voir une certaine hésitation de la part de la mère Thomassin, il lui dit :

— Ah çà ! est-ce que vous croyez que je n'ai pas d'argent ?

En même temps il tira de sa poche un petit sac de cuir qu'il secoua.

Le sac était plein d'or.

La mère Thomassin fut éblouie.

Elle alluma une chandelle et descendit à la cave.

Ce ne fut pas une bouteille, mais deux, qu'elle remonta.

Le voyageur, toujours sombre, toujours farouche, se mit à boire.

Il vida la seconde bouteille, puis la troisième.

Alors il se leva en trébuchant et dit :

— Où est le fenil ?

Mais la vieille lui répondit :

— Il faut y monter par une échelle, et vous êtes un peu ému, mon garçon. Jetez-vous sur un des lits qui sont dans l'alcôve ; mes fils iront au fenil.

Le voyageur ne se fit pas prier.

Il se jeta sur l'un des lits tout vêtu, oubliant même d'ôter ses souliers, et, étreint par l'ivresse, il s'endormit presque aussitôt d'un sommeil lourd et bruyant.

Alors la vieille se dirigea vers la porte et l'ouvrit.

Puis elle explora le chemin en murmurant :

— Ces imbéciles ne reviendront donc pas ?

Et comme elle disait cela, elle vit quelque chose de noir poindre sur la route, du côté de Saint-Firmin.

— Je crois bien que voilà mon homme, murmura-t-elle.

Et, tirant la porte après elle, elle alla à la rencontre du point noir.

C'était le père Thomassin, en effet, qui s'en revenait.

Il n'y avait pas une demi-heure qu'il avait quitté le marquis.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? fit-il en voyant sa femme venir à lui? Est-ce que la maison brûle?

— Non, mais il y a du nouveau.

— Quoi donc?

— Nous avons un voyageur.

— Ah! dit le père Thomassin.

— Et il est ivre-mort.

— S'il a payé son vin, il a le droit de le cuver.

— Je crois, dit la mère Thomassin, qu'il y a un bon coup à faire.

— Hein? fit le vieux braconnier.

— Il a un sac plein d'or.

— Allons donc!

— C'est un mécanicien, un étranger. Personne ne le connaît, il s'en va travailler à Vierzon. Ni vu, ni connu...

— Et tu dis qu'il dort?

— Il est ivre.

— Voyons ça! dit froidement le père Thomassin.

Et il se dirigea vers sa maison.

XXVII

La flamme du foyer éclairait toute la salle unique, à la fois cuisine et chambre à coucher de la maison. En voyant le voyageur endormi, la vieille, qui était économe, avait éteint la chandelle.

Le père Thomassin, en entrant, entendit les ronflements sonores du dormeur.

Il s'approcha du lit et le regarda.

— Un solide gaillard! dit-il. Il ressemble à ce gueux de Chatelain.

— Ah! ricana la vieille, cela te rapporterait plus d'argent que le Chatelain.

— A savoir, fit Thomassin d'un ton mystérieux.

Et il s'approcha du lit plus près encore.

Le mécanicien ronflait comme le bourdon d'une cathédrale.

— Et tu dis qu'il a de l'argent?

— Une sacoche où il y a pour le moins un millier de francs.

Le père Thomassin cligna de l'œil.

— Si nous faisions le coup à nous deux? fit-il.

— Comment ça?

— Cadet est parti pour aller fureter des lapins à une lieue d'ici; il ne reviendra pas avant deux ou trois heures du matin.

— Bon! et l'autre?

— L'autre a dit qu'il avait connaissance d'une bande de cerfs dans la vallée jaune. Il est en train de faire le pied. S'il rentre au petit jour, ce sera *bien d'hasard.*

— C'est que, dit la vieille, qui contemplait la stature herculéenne du dormeur, il ne faudrait pas le manquer.

— Je lui ferai son affaire comme au marchand de bestiaux.

— Un coup de marteau sur la tête?

— A la tempe.

— Oui, mais pour que les enfants n'en sachent rien, où le mettrons-nous?

— Dans la cave, d'abord.

— Et puis?

— Et puis, est-ce que tu ne fais pas du pain demain?

— Oui, eh bien?

— Eh bien! nous chaufferons le four avec.

La vieille se mit à rire :

— Tu as de bonnes idées, toi, fit-elle.

— Et les enfants n'en sauront rien. Nous ne serons pas obligés de partager, comme ça. Va me chercher mon merlin, il doit être sous le hangar.

— Alors je vais allumer ma lanterne, répondit la mère Thomassin.

— Comme tu voudras.

Le vieux était toujours auprès du serrurier.

— C'est drôle! murmurait-il, je connais ça. Où donc ai-je pu voir cette tête?

La vieille alluma sa lanterne et sortit.

En ce moment, un cœur de sapin, qui se trouvait dans la cheminée, flamba tout à coup et éclaira la chambre, projetant sa lueur jusqu'au fond de l'alcôve.

Le vieux tressaillit.

— Il n'y a que cette grande barbe qui me déroute, dit-il.

En effet, le serrurier avait une barbe épaisse qui lui couvrait tout le visage.

La vieille rentra.

Elle avait d'une main sa lanterne et de l'autre le merlin.

Le vieux le prit.

— Il ne fera seulement pas ouf! dit-il.

Et son bras, armé du terrible marteau, se leva.

— Regarde bien où tu frappes, dit la vieille en approchant sa lanterne.

Mais soudain le père Thomassin recula et jeta son marteau sur l'autre lit.

— Sommes-nous bêtes ! dit-il.

— Que fais-tu ? exclama la vieille stupéfaite...

— Comment ! dit le père Thomassin, tu ne l'as donc pas reconnu ?

— Qui ?

— Lui, parbleu !

— C'est un étranger...

— Oui, comme moi.

— Qui donc est-ce ?

— C'est le fils au père Cardouan, le résinier de M. de Clisson.

— Celui qui était en Angleterre ?

— Oui.

— Eh bien, fit la vieille avec un sourire féroce, qu'est-ce que ça fait ?

— Comment ! qu'est-ce que ça fait !

— Puisqu'on le croit en Angleterre !

Le vieux haussa les épaules.

— Je veux bien tuer les gens qui ne me sont de rien, fit-il, mais pas les amis.

— Cardouan est donc ton ami?

— Si ce n'est pas lui, c'est son maître.

— Le marquis?

— Pardine!

— Avec des idées comme ça, grommela la vieille, nous n'avons jamais le sou.

Le père Thomassin prit sa femme par le bras et l'entraîna hors de l'alcôve.

Puis, la faisant asseoir au coin du feu :

— Ah çà! dit-il, faut que tu sois brute pour ne pas l'avoir reconnu.

— Tu ne l'as bien pas reconnu du premier coup, toi!

— Mais je ne lui ai pas parlé, comme toi.

— Parlé! ah bien, oui! il n'a pas dit trois paroles.

— Il ne t'a pas parlé du pays?

— Non.

— Il ne t'a fait aucune question?

— Aucune.

— Avait-il l'air gai?

— Ah! non, par exemple! il avait l'air d'un homme qui a fait un malheur...

— Bon!

— Et qui boit pour s'étourdir.

Le père Thomassin demeura pensif un moment.

— Je crois que je devine, fit-il.

— Quoi donc ?

— Il sait l'histoire de la Marinette, ou du moins il désire la savoir, comme tout le monde.

— Eh bien ?

— Et il me vient une fameuse idée...

— Laquelle ?

— Tu vas voir.

Ce disant, le père Thomassin retourna vers l'alcôve et se mit à secouer le serrurier en criant :

— Hé ! camarade, est-ce que nous allons ronfler comme ça huit jours de suite?...

XXVIII

Chez certains hommes, vigoureusement constitués, il suffit d'une heure de sommeil pour dissiper l'ivresse la plus épaisse.

Le voyageur avait dormi plus d'une heure.

Le père Thomassin le secoua si vivement qu'il s'éveilla et promena autour de lui un regard étonné.

— Bonsoir, camarade, répéta le vieux.

En même temps il lui secouait les mains.

— On s'est donc arrêté un moment chez les amis? continua Thomassin.

— Tiens, vous me reconnaissez donc? fit le voyageur.

— Pardine! tu es Pierre Cardouan, n'est-ce pas?

— Oui, mais votre femme ne m'a pas reconnu.

— Ç tient à ce qu'elle ne va presque jamais au bourg.

— Ah çà! dit Pierre Cardouan, car c'était bien lui, pourquoi donc m'avez-vous réveillé?

Et il reprit son air farouche.

Le père Thomassin cligna de l'œil :

— Es-tu bien dans ton bon sens, maintenant?

— Mais sans doute.

— Tu ne devais pas y être quand tu as demandé à coucher, dans tous les cas.

Ne pas être dans son bon sens, pour un paysan, est équivalent à être gris.

— Pourquoi donc ça? demanda Pierre Cardouan.

— Mais parce que tu es un enfant du pays..

— Après?

— Et que tu dois savoir les chemins.

— Certainement, je les sais.

— Alors tu ne peux pas ignorer que tu n'en as pas, en tirant au plus court, pour plus de vingt minutes pour arriver chez ton père.

— J'irais même en un quart d'heure en forçant un peu le pas.

— Donc, tu avais bu un coup de trop, pour sûr, quand tu as demandé à coucher?

— Ah! vous croyez?

— Pardine! la femme m'a dit ça. Je t'ai reconnu et je t'ai réveillé, pensant bien que tu nous disputerais demain si on te laissait dormir.

— Vous vous trompez, dit Pierre Cardouan d'une voix sourde.

— Oh! oh! fit le père Thomassin.

Et il regarda plus attentivement le jeune homme.

Puis il fit un signe à sa femme :

— Hé! la vieille, dit-il tout haut, est-ce que tu as peur la nuit?

— Je n'ai peur ni la nuit ni le jour, répondit-elle.

— Eh bien! fais cent pas sur la route pour voir si nos garçons ne viennent pas.

La vieille sortit sans répliquer.

Alors Thomassin cligna une seconde fois de l'œil et dit :

— A présent nous sommes seuls et nous pouvons jaser. Conte-moi donc ton affaire, mon garçon.

— Quelle affaire ?

Le père Thomassin se mit à rire.

— Je suis un vieux renard, dit-il, et on ne me fait pas *terrer* comme ça, mon garçon. Si tu n'es pas plus pressé que ça d'arriver chez ton père, c'est que...

Pierre Cardouan le regarda d'un air farouche.

— Au fait, dit-il tout à coup, autant vaut que ce soit vous qui me disiez ce que je devine.

— Ah ! tu devines quelque chose ?

Pierre Cardouan s'était levé et il était venu s'asseoir auprès du feu.

— Ecoutez, dit-il, depuis deux jours je n'ai pas dit trois paroles et j'ai eu vingt fois l'idée de me tuer.

— Pauvre garçon !

Et le père Thomassin prit un air tout à fait compatissant.

— Je reviens d'Angleterre, reprit Pierre Cardouan.

— Et tes parents n'en savent rien ?

— Non ; et M. Chatelain non plus.

— Ah! ah! fit le vieux braconnier avec un sourire étrange, il te croit encore là-bas, lui?

— Oui, et même il m'a écrit de ne pas revenir.

— C'est un malin, va.

Pierre Cardouan tressaillit.

— Que voulez-vous dire? fit-il en dardant sur le vieillard un regard flamboyant.

— Rien. Continue. Tu reviens donc d'Angleterre, où tout le monde te croit encore. Et pourquoi reviens-tu?

— Parce que j'ai eu des soupçons...

— Ah!

— Et que je me suis dit un matin que, pou que M. Chatelain m'empêchât ainsi de revenir, il fallait qu'il eût ses raisons.

— Dame! c'est bien possible.

— Une fois que ma tête travaille, voyez-vous, poursuivit Pierre Cardouan, je suis comme fou. Je suis revenu. Puis, arrivé à Paris, je suis allé voir le fils Jahyer, vous savez, qui est de Saint-Firmin et qui travaille chez un menuisier, et je lui ai dit :

— Tu es un camarade, un ami; faut que tu me dises tout. Je vais au pays.

— N'y va pas, m'a-t-il dit.

— Et pourquoi donc ?

— N'y va pas, si tu aimes encore Marinette.

— Assurément que je l'aime! me suis-je écrié.

— Eh bien, n'y va pas.

— Mais Marinette est donc morte?

— Non, elle est mariée.

— Je suis tombé à la renverse et sans connaissance. On m'a porté dans un hospice. Quand je suis revenu à moi, Jahyer m'avait abandonné; pourquoi? je n'en sais rien. Une fois que j'ai pu sortir, j'ai couru chez lui. Je voulais qu'il me dise le nom de celui qui a épousé Marinette.

— Et tu n'as pas retrouvé Jahyer?

— Non, il était parti travailler en province.

— Mais, dit le père Thomassin, tu as vu d'autres pays là-bas ?

— Aucun.

— Enfin tu as rencontré des gens qui t'ont parlé de Marinette?

— Personne.

— Et tu es venu ici?

— Tout droit.

Le père Thomassin savait larmoyer au besoin et prendre un aspect tout à fait patriarcal.

Il se jeta dans les bras de Pierre Cardouan.

— Ah! mon pauvre ami, dit-il, tu as joliment bien fait de ne pas aller plus loin!

— Pourquoi donc? fit Pierre d'un air hébété.

— Parce que tu ne sais rien...

— Rien!

— Ou du moins tu ne sais que la moitié de la vérité.

— Marinette n'est donc pas mariée? exclama Pierre Cardouan.

— C'est tout comme.

Il prit dans sa large main la main du vieillard, et la serrant à la broyer :

— Mais parlez donc, dit-il, parlez donc!

— Eh bien, non, dit le père Thomassin, Marinette n'est pas mariée.

— Et vous dites que... c'est tout comme...

Et Pierre, en parlant ainsi, roulait des yeux enflammés.

— Oui, dit Thomassin, elle a un enfant...

Pierre jeta un cri terrible.

Il y avait un couteau sur la table, un long couteau pointu qui servait à tailler le pain.

Il s'en empara et, le levant sur Thomassin :

— Vieille canaille, exclama-t-il, dis-moi que tu en as menti, ou je te tue!...

XXIX

Le père Thomassin ne sourcilla point.

Mais sa femme, qui rentrait en ce moment, jeta un cri.

Ce cri empêcha de retomber le bras levé de Pierre Cardouan.

— Mais c'est donc vrai, ce que vous me dites là ? fit-il.

— Hélas ! mon pauvre garçon, dit la vieille, qui avait un moment écouté à la porte, si ça n'était pas vrai, on ne te le dirait pas.

Pierre Cardouan s'était levé tout debout et, brandissant toujours son couteau, il se promenait par la chambre comme une bête fauve tombée dans une fosse.

— Mais quel est donc le misérable qui l'a séduite ? s'écria-t-il enfin.

Les deux Thomassin ne répondirent pas.

— Il faut pourtant que je le tue, cet homme ! hurla Pierre Cardouan.

Il n'obtint pas de réponse.

Alors il jeta le couteau et prit une attitude suppliante :

— Père Thomassin, au nom du bon Dieu, fit-il, dites-moi son nom.

— Eh! mon pauvre enfant, dit le vieillard continuant à jouer l'émotion, je parlerais que tu ne m'écouterais pas; tu es comme un *chien fou* en ce moment.

— Eh bien, reprit-il, puisqu'il faut avoir du calme, j'en aurai. Parlez...

— Tu me le promets?

— Foi de Cardouan, dit-il.

Et il parut faire sur lui-même un effort surhumain.

Alors Thomassin reprit :

— Tu penses bien que, jolie comme elle est, Marinette en a tourné de ces têtes...

— Après?

— Il n'y avait pas un gars du pays qui n'en fût amoureux, et les épouseurs se comptaient par centaines.

— Cependant le misérable qui l'a séduite...

— Ce n'était pas un homme de notre rang, bien sûr...

— Un bourgeois ?

Et Pierre Cardouan prononça ce mot avec une explosion de fureur,

— Ils ne sont pourtant pas nombreux à l'entour de Misère, poursuivit Thomassin avec perfidie.

— Ils ne sont que deux, dit la vieille.

— Le marquis ? exclama Pierre Cardouan.

— Et ce brigand de Chatelain ! ajouta le père Thomassin.

Pierre Cardouan jeta un nouveau cri.

Puis il demeura bouche béante, l'œil hagard, les cheveux hérissés, semblant attendre que le vieillard répétât lui-même un de ces deux noms.

Mais Thomassin ne souffla mot.

— Mais parlez donc ! s'écria Pierre; lequel est-ce des deux ?

— Je ne sais pas.

— Comment, vous ne savez pas ?

— Et ton père n'en sait pas plus long que moi, ajouta le vieux Thomassin.

— Oh !

— Marinette n'a jamais voulu parler.

— Je suis bien sûre, moi, dit hypocritement la vieille, que ce n'est pas le marquis.

— Il est de fait, ajouta Thomassin, que M. de Clisson est un homme juste et honnête; tandis que ce brigand de Chatelain...

Pierre Cardouan étreignait de ses deux

mains son front qui paraissait près d'éclater.

Un jour terrible, une lumière fulgurante semblait se faire dans son esprit.

D'abord, pourquoi M. Chatelain l'avait-il emmené en Angleterre, de préférence à un autre de ses contre-maitres?

Ensuite, pourquoi avait-il essayé de le faire rester et était-il revenu seul?

Et tout à coup il regarda le père Thomassin et lui dit :

— Quel âge a l'enfant?

— Dix ou onze mois, répondit le vieux misérable.

Il mentait de cinq mois.

— C'est bien, dit Pierre avec un calme subit, je vous remercie...

En une seconde, Pierre Cardouan s'était trouvé transfiguré.

Son visage bouleversé était devenu calme, presque souriant, quoique d'une pâleur affreuse.

Sa voix avait retrouvé son timbre ordinaire.

Celui qui fût entré en ce moment n'aurait jamais voulu croire que cet homme venait d'apprendre une nouvelle qui était son arrêt de mort.

— Vous m'avez dit tout ce que vous pou-

viez me dire, fit-il. A moi de savoir le reste. Adieu, mes amis.

Ce disant, il fouilla dans sa poche et en retira cette bourse qui avait failli lui coûter la vie une heure auparavant.

— Qu'est-ce que tu fais? dit Thomassin.

— Je vais payer ma dépense.

— Garde ton argent, mon garçon, et si tu as besoin de nous, ne te gêne pas.

— Oh! répondit le jeune homme, je n'aurai besoin de personne.

Et, ramassant le couteau qu'il avait jeté tout à l'heure :

— Vendez-moi ça, dit-il.

— Non, je te le donne.

— Merci.

Et Pierre Cardouan glissa le couteau dans sa poche et s'en alla.

. . . .

Eh bien! dit la vieille quand il fut parti, c'est pas étonnant que nous soyons toujours dans la misère.

— Pourquoi donc ça? ricana le père Thomassin.

— Il a de l'or plein ses poches et tu ne veux pas qu'il paye!

— C'est mon idée comme ça!

— Par-dessus le marché, tu lui donnes un couteau quand il veut bien l'acheter.

— Ce couteau fera de la belle besogne.

— Qui sait ? fit la vieille.

Le père Thomassin regarda sa femme d'un air de profond mépris :

— Ah çà ! tu n'as donc pas compris ? fit-il.

— C'est selon.

— Avec le couteau il va aller tuer Chatelain.

— Ou le marquis...

— Non, Chatelain.

— Bon !

— Et nous serons vengés, et nous n'irons pas au bagne; comprends-tu ?

La vieille n'eut pas le temps de répondre.

Cadet Thomassin entra en ce moment.

— Ah ! cette fois, dit-il, je crois bien que nous tenons ce brigand de Chatelain.

— Hein ? fit le vieillard.

— Et si nous ne lui faisons pas son affaire demain matin...

— Eh bien ?

— C'est que nous serons un tas de *faignants...*

— Comment cela ?

— Je vas vous conter la chose en douceur.

Cadet Thomassin accrocha son fusil et vint

s'asseoir auprès du feu, entre son père et sa mère.

— Une vraie réunion de famille, quoi ! ricana le vieux braconnier.

XXX

Cadet Thomassin souriait comme un homme qui a une bonne fortune à raconter.

— Vous allez voir, dit-il.

Et il bourra une pipe, sans doute pour donner plus d'attrait à sa narration.

— Est-ce que les paroles te restent dans le gosier? fit le père Thomassin, qui trouvait tous ces préliminaires un peu longs.

— J'y suis, dit Cadet. Faut vous dire que j'ai connaissance d'une loutre.

— Une loutre! fit le vieux.

— Eh bien! oui, une loutre; j'ai même connaissance de deux, le mâle et la femelle.

— Voilà longtemps que je chasse, dit le vieux Thomassin, je n'ai jamais entendu parler de ce gibier autrement que par ouï-dire,

— C'est qu'il n'est pas commun, apparemment, observa la vieille Thomassin.

— Et puis ce n'est pas dans les bois qu'on le trouve.

— Je sais bien que ça vit en rivière...

— Il y en a deux dans la *Brillante*.

— Qu'est-ce que tu en sais?

— J'ai vu leurs pieds sur le sable.

— Quand?

— Voici une heure. J'en ai même entendu une qui plongeait.

— A ta place, je ne m'en serais pas revenu comme ça, dit le vieux, j'aurais voulu faire connaissance tout à fait avec ces animaux.

Cadet haussa les épaules.

— Si vous m'interrompez toujours, dit-il, vous ne saurez rien.

— Eh bien, va.

— Faut vous dire que j'étais à Saint-Firmin, ce soir, au cabaret de la mère Millon, et même que j'y ai fait une *impériale* avec le maître d'école. Pas fin, le maître d'école, et un bon garçon.

— Après? après? dit le père Thomassin impatienté.

— Il y avait là une demi-douzaine de feignants qui parlaient de la chasse comme des

aveugles parlent des couleurs, que j'en riais rien que de les entendre.

Voici qu'il y en a un qui dit : L'an passé, j'ai tué une loutre au bord de l'étang et je l'ai portée aux Ardentes. M. Chatelain me l'a payée soixante francs, et il m'a dit : « Si tu as jamais connaissance d'un pareil animal, en place de chercher à le tuer, viens me trouver. Nous irons ensemble, et si je le tue, tu auras cent francs. » Vous pensez si j'ai flâné depuis ce temps au bord de l'étang et tout le long de la rivière ; mais jamais je n'ai retrouvé trace d'une loutre.

J'écoutais cela sans en avoir l'air, poursuivit Cadet Thomassin.

— Bon ! me disais-je, puisque ce brigand de Chatelain aime tant que ça la chasse à la loutre, nous aurons un moyen de l'amorcer.

Voilà qu'on entend à la porte une voiture qui s'arrête, et un homme entre dans le cabaret. C'était Fabien, le garde de M. Chatelain.

Il a tué un sanglier, ce matin, et Fabien porte le sanglier à Romorantin chez le président du tribunal, pour lui en faire cadeau.

Il ne sera pas revenu avant demain, le soleil levé.

J'étais dans un coin. Il ne m'a pas vu. Il a bu un verre de vin et il s'en est allé.

— Et qu'est-ce que ça peut te faire, demanda le père Thomassin, que Fabien ne revienne que demain matin?

— Ça me fait que M. Chatelain ira tout seul à la loutre.

— Mais il y a donc une loutre?

— Oui.

— C'est un peu fort tout de même.

— Vous allez voir. Quand Fabien a été parti, j'ai quitté le cabaret et je m'en suis revenu. Cette idée de loutre me trottait dans la tête. J'ai passé au long de l'étang, puis j'ai pris le bord de la rivière, et je marchais, je marchais..., lorsque tout d'un coup voilà qu'on m'appelle.

Je me retourne et je vois le petit Jacques, le berger de la Rousselière, qui me dit bonsoir.

— Est-ce que tu gardes tes moutons à cette heure? que je lui dis.

— Non, me répondit-il, je pêche des truites. Quand je vous ai vu venir, j'ai cru que c'était le garde et j'ai éteint ma lanterne.

— Eh bien, prends garde de ne pas te faire pincer.

— Ah! qu'il me dit, si j'avais eu un fusil,

c'est moi qui aurais fait un beau coup, allez; j'aurais tué deux fameux loups.

— Où donc ça ?

— Dans la rivière.

— Imbécile !

— Faut pas rire, c'est la pure vérité. Quand je suis venu, il n'était pas encore nuit, et j'ai vu les deux loups qui s'amusaient sur la berge comme des chiens ; puis, quand ils m'ont vu, ils ont sauté dans l'eau et je ne les ai plus aperçus.

— Vous pensez si le cœur me battait !

— Eh bien, dis-je au petiau Jacques, où étaient-ils donc, ces loups ?

— Je vais vous conduire à l'endroit, me répond-il.

— Et voilà qu'il me mène à un endroit où la rivière est resserrée entre des rochers : un vrai paysage de loups, quoi ! Il faisait nuit, mais j'ai toujours un briquet sur moi, j'ai allumé une branche de sapin et je me suis mis à suivre le sable. Le petit gars n'avait pas menti. Ce n'était pas deux loups, mais bien deux loutres qui avaient passé par là ; et comme je regardais bien attentivement leurs pieds, flac ! j'entends quelque chose qui tombe à l'eau. C'était une de mes deux bêtes qui se

trouvait dans un creux de rocher et qui plongeait en nous voyant venir.

— Alors, vous comprenez, je n'ai fait ni une ni deux, j'ai dit au petit Jacques : « Veux-tu gagner deux belles pièces de vingt francs ?

— Pourquoi donc que vous vous moquez de moi ? fait-il tout ébaubi.

— Fais ce que je vais te dire, et les deux jaunets sont à toi.

— Alors je lui ai dit : « Va-t'en aux Ardentes. M. Chatelain n'est pas encore couché. Conte-lui la chose et tu auras les jaunets. Mais ne lui parle pas de moi, surtout, rapport qu'il m'en veut à la mort et qu'il ne viendrait pas. »

— Et le petit Jacques a couru aux Ardentes ?

— Oui.

— Et tu crois que Chatelain ira chercher les loutres ?

— Un peu !

— Mais le petit nous gênera.

— Le petit ira se coucher. La lune ne se lèvera pas avant minuit, et tant que la lune ne sera pas levée, M. Chatelain restera à l'affût, et comme son garde n'y est pas, il viendra seul.

— Il faut y aller tout de suite. Est-ce loin?

— Un quart de lieue d'ici.

— Nous n'attendons pas ton frère?

— Nous n'avons pas besoin de lui. Deux fusils valent mieux qu'un.

Le père Thomassin quitta ses sabots et mit ses souliers.

— Après ça, dit-il, il est bien possible que nous fassions le voyage pour rien.

— Oh! il viendra...

— Et qu'un autre que nous fasse notre besogne.

— Hein? dit Cadet Thomassin.

— Suffit! la vieille et moi nous sommes au courant.

— Que voulez-vous dire?

— Je te conterai ça en route, viens!

Et le vieux Thomassin décrocha son fusil avec le calme d'un braconnier qui va tuer un lièvre à l'affût.

Seulement, il coula une balle dans chaque canon.

XXXI

Pendant tout ce temps, Pierre Cardouan avait fait son chemin.

Il avait pris à travers bois et en moins d'un quart d'heure il atteignait les terres.

Les Ardentes se dressaient devant lui, à un demi-kilomètre, avec leurs deux cheminées flamboyantes.

Un peu plus près, le château, morne et silencieux, semblait rêver au bord de l'étang.

Puis, entre l'usine bruyante et le manoir tranquille, la ferme de Misère, et, un peu en avant, la maisonnette du résinier.

Pierre s'arrêta au bord du bois et embrassa tout cela d'un coup d'œil.

Il était calme, malgré quelques gouttes de sueur qui perlaient à son front.

Sa main, perdue dans les profondeurs de son pantalon, serrait le manche du couteau.

Il demeura là quelques minutes, sombre et farouche.

Puis tout à coup :

— Allons! il faut que justice soit faite! se dit-il.

Et il se mit en marche.

Cependant, comme il arrivait près du château, un doute l'étreignit.

Le père Thomassin était une canaille, Pierre le savait; et il pouvait se faire qu'il en voulût à M. Chatelain.

Pourquoi M. Chatelain plutôt que M. de Clisson aurait-il été le séducteur de Marinette?

Pierre se souvint que M. Chatelain aimait ardemment sa femme et qu'il avait toujours passé pour un homme droit et juste.

Et puis, il se souvint encore que, jadis, il y avait trois ou quatre ans, M. de Clisson avait rôdé autour de Marinette.

Et comme il se disait tout cela, il vit une lumière au rez-de-chaussée du château.

Cette lumière partait de la petite salle que M. de Clisson appelait son cabinet, et la fenêtre en était ouverte.

Pierre s'approcha.

Le marquis, en veston, une toque de velours sur la tête, fumait tranquillement un cigare et tournait le dos à la fenêtre.

Pierre fit un bond, enjamba l'entablement

de la croisée et tomba comme la foudre dans sa chambre.

M. de Clisson se retourna et jeta un cri.

Puis son visage se couvrit d'une pâleur mortelle.

Il avait reconnu Pierre Cardouan.

— Je vois, monsieur le marquis, dit Pierre, que vous me reconnaissez.

— Sans doute, répondit le marquis ; mais tu as de singulières façons d'entrer chez moi.

— Excusez-moi, répondit Pierre, c'est que je n'ai vraiment pas le temps d'entrer par la porte.

Le marquis était brave, nous l'avons dit. C'était la seule qualité qu'il eût hérité de ses pères.

Aussi fut-il prompt à se remettre.

Et, regardant son visiteur, il lui dit froidement :

— Je ne te savais pas de retour.

— J'arrive, monsieur, et je n'ai encore vu personne.

— Ah ! fit le marquis.

Et il attendit.

— Monsieur le marquis, reprit Pierre Cardouan, je n'ai encore vu ni mon père, ni Marinette.

— Pauvre Marinette ! murmura le marquis d'un ton de compassion hypocrite.

— Mais je sais tout.

Et il appuya sur ces mots avec un sang-froid terrible.

M. de Clisson ne put se défendre d'un léger frisson.

— Je sais tout, reprit Pierre, hormis le nom du séducteur de Marinette.

M. de Clisson respira.

— Ecoutez, reprit Pierre Cardouan, il n'y a que deux hommes qui aient pu séduire Marinette.

— Ah! fit encore le marquis.

— Vous ou M. Chatelain.

— Je ne sais pas si M. Chatelain a séduit Marinette, répondit froidement M. de Clisson, mais je puis te jurer que ce n'est pas moi.

Alors Pierre Cardouan tira son couteau.

M. de Clisson recula d'un pas :

— Ah çà ! fit-il, est-ce que tu viens pour m'assassiner ?

— Je vous tuerai, aussi vrai que je suis là, dit Pierre Cardouan, si vous êtes le coupable.

— Et quelle preuve veux-tu que je te donne de mon innocence ?

Cette question embarrassa Pierre Cardouan.

— Monsieur, dit-il, vous savez tout ; il faut parler !

— Je ne sais qu'une chose, répliqua le marquis.

— Et... cette chose... ?

— C'est que je n'ai jamais baisé le bout des doigts de Marinette.

— Me le jureriez-vous ?

— Je te le jure !

Pierre Cardouan regardait toujours M. de Clisson dans le blanc des yeux.

Le marquis était calme et digne.

— Tenez, dit Pierre, monsieur le marquis, votre père, que j'ai connu quand j'étais enfant, était un homme juste et bon ; et vous pleuriez bien quand il mourut, je m'en souviens.

— Pourquoi me parles-tu de mon père? fit M. de Clisson subitement ému.

— Parce que vous n'oseriez vous parjurer en présence de son image.

Et Pierre Cardouan leva la main vers le portrait du feu marquis de Clisson, qui ornait le cabinet de son fils.

Le marquis y était représenté en grand uniforme de chevau-léger et il avait sur la poitrine la croix de Saint-Louis.

M. de Clisson leva la main, et regardant le portrait à son tour :

— Pierre, dit-il, écoute-moi bien. En présence de l'image de mon père, sur l'honneur de mes aïeux, sur la mémoire de ma mère, je te jure que je ne suis pas le séducteur de Marinette.

Pierre remit son couteau dans sa poche.

— C'est bien, monsieur, fit-il, je vous crois.

Et il fit un pas vers la croisée.

— Où vas-tu? dit le marquis.

— Je vais tuer l'homme qui m'a pris mon bonheur, répondit Pierre.

Et il s'élança au dehors.

Le marquis ne bougea pas.

Cependant il devinait que le serment qu'il venait de faire était la condamnation à mort de Léon Chatelain.

Pierre ne lui avait-il pas dit :

— Si ce n'est pas vous, c'est lui!

Mais M. de Clisson était philosophe.

— Après ça, murmura-t-il, je ne pouvais pourtant pas lui dire toute la vérité!

Il vaut encore mieux sacrifier le mari que perdre la réputation de la femme...

Et sur cette réflexion pleine de galanterie, le marquis monta tranquillement se coucher.

. . . .

XXXII

Cela se passait à peu près à l'heure où Cardouan était allé aux Ardentes demander du secours à M. Chatelain.

Pierre Cardouan ne doutait plus.

Les affirmations du père Thomassin jointes aux dénégations solennelles de M. de Clisson étaient pour lui une preuve suffisante.

Le séducteur de Marinette était M. Chatelain.

Ainsi donc, l'homme qui lui avait volé sa fiancée, c'était celui-là même qui l'avait élevé, lui, Pierre, et qu'il s'était habitué à regarder comme son bienfaiteur!

Et cet homme avait eu l'hypocrisie de l'emmener avec lui, puis de le laisser en Angleterre, puis de l'y faire rester sous une foule de prétextes.

Un homme de sang-froid, parfaitement dés-

intéressé dans la question, qui eût rapproché ces circonstances des paroles du père Thomassin et du serment de M. de Clisson, aurait raisonné comme raisonnait à cette heure le malheureux jeune homme que la passion dominait.

Pierre avait donc pris sa course vers les Ardentes.

Mais, à mi-chemin, il s'arrêta.

Il était à la porte de la maison de son père.

Et dans cette maison, Marinette s'y trouvait.

Une force invincible le clouait au sol.

En chemin, il avait pris sa résolution. Il tuerait M. Chatelain et se plongerait ensuite le couteau tout fumant dans le cœur.

Mais il avait compté sans une émotion subite qui s'empara de lui à deux pas de la maison de son père.

— Oh ! se dit-il, je veux la revoir une fois encore.

La porte était ouverte. Un feu de sapin brûlait dans la cheminée.

Pierre entra.

En ce moment, il entendit une voix qui sortait de l'étage supérieur et qui disait :

— Est-ce vous, mon oncle?

Pierre sentit ses jambes fléchir.

Il avait reconnu la voix de Marinette.

Mais il entendit, en même temps, les vagissements de l'enfant.

Alors un nuage de sang passa sur ses yeux.

Il se dirigea vers l'escalier et monta.

Marinette avait remis l'enfant sur son lit et elle était debout au milieu de sa chambre.

Pierre apparut sur le seuil.

Marinette jeta un cri.

Pierre fit un pas vers elle :

— Marinette, dit-il, vous ne m'attendiez pas ce soir, n'est-ce pas?

La jeune fille était comme pétrifiée et ne répondit pas.

Pierre fit un pas encore

— Marinette, fit-il, je sais tout.

Il était d'une pâleur mortelle et ses yeux semblaient vouloir sortir de leur orbite.

— Je sais tout, répéta-t-il.

— Vous ne savez rien, répondit enfin Marinette.

— Ah ! malheureuse! dit-il, tu ne veux donc pas que l'on te pardonne ?

— Vous n'avez rien à me pardonner, dit-elle.

— Mais cet enfant, s'écria-t-il, tu l'as donc trouvé sur le grand chemin ?

Et il eut un rire féroce et fit un pas vers le lit.

Marinette poussa un nouveau cri et se jeta au-devant de lui, comme pour protéger l'enfant.

— Dis donc le nom de ton séducteur? s'écria Pierre hors de lui.

— Je n'ai rien à vous dire, répondit Marinette.

Et elle était pâle aussi, mais résolue.

Pierre lui saisit le bras et le serra à le broyer.

— Mais tu veux donc que je te tue? fit-il.

Et il tira son couteau.

Marinette ne recula point.

— Tuez-moi, si vous l'osez! dit-elle.

Pierre, éperdu, leva le bras.

Mais, en ce moment, un homme bondit auprès de lui et saisit le bras levé prêt à frapper.

— Misérable! dit-il.

Pierre se retourna et regarda son père.

Le couteau lui échappa des mains.

— Ah! disait Cardouan avec une ironie sauvage, tu veux savoir le nom du séducteur de Marinette?

— Je le veux!

— Marinette n'a pas été séduite.

— Alors, s'écria Pierre, elle a donc été violée?

— Je n'ai rien à te dire, répondit Cardouan.

— Mon père?

— Je n'ai rien à te dire, répéta le Basque. Plus tard, dans huit jours, quand nous serons loin d'ici...

— Et si je veux que vous parliez, moi?

— Malheureux! oses-tu donc donner des ordres à ton père?

Et Cardouan croisa ses bras sur sa poitrine.

Pierre recula.

Mais il n'était point vaincu :

— Mon père, dit-il, au nom de Dieu, au nom de ma mère, dites-moi...

— Tu ne sauras rien.

— Ah! vous ne voulez pas prononcer ce nom?

— Je n'ai pas de nom à prononcer.

Pierre sentit que la fureur l'étouffait.

— Eh bien! dit-il, que le sang que je vais verser retombe sur vous, car ce nom, je le sais!

Il ramassa le couteau qui gisait à terre, puis il s'élança vers la porte.

— Mon oncle, mon oncle, s'écria Marinette, au nom du ciel, retenez-le!

Mais Pierre était déjà hors de la chambre.

— Il va faire un malheur! dit encore Marinette.

Cardouan se précipita sur les pas de son fils, mais déjà Pierre avait disparu dans la nuit.

Et Cardouan remonta et passa sa main frémissante sur son front baigné de sueur.

— Eh bien! s'écria Marinette, vous ne l'avez pas arrêté?

— Non.

— Mon Dieu! mais que va-t-il faire?

— Qui sait? murmura Cardouan d'un ton farouche.

— Seigneur! s'écria Marinette, il va assassiner M. de Clisson!

— Eh bien! répondit Cardouan, c'est peut-être la justice de Dieu qui passe!

XXXIII

M. Chatelain, comme on l'a vu, avait emmené Cardouan aux Ardentes pour lui donner une fiole d'eau de fleurs d'oranger, et c'était au retour que Cardouan avait trouvé son fils chez

lui, essayant d'arracher un aveu à Marinette.

M. Chatelain n'était pas retourné à l'usine, par suite d'une circonstance tout exceptionnelle, et bien que l'heure de la coulée ne fût point venue encore.

Voici ce qui s'était passé :

Comme Cardouan s'en allait et que le maître de forges s'apprêtait à traverser la petite cour sablée qui séparait le pavillon d'habitation des Ardentes de l'usine, un jeune garçon s'était présenté devant lui.

C'était le petit Jacques.

M. Chatelain le connaissait, comme il connaissait tout le monde dans le pays.

— Que diable fais-tu par ici ? lui dit-il.

Le petit Jacques avait sa casquette à la main.

— Excusez-moi, monsieur, dit-il, mais je cherchais Fabien, votre garde.

— Fabien n'est pas ici, ce soir, mon garçon.

— Ah! dit l'enfant, qui parut un peu désappointé.

— Et que lui veux-tu, à Fabien ?

— Je voulais lui dire que j'avais connaissance de deux loutres, répondit le petit Jacques.

— Deux loutres! exclama M. Chatelain, qui sentit son cœur bondir dans sa poitrine.

— Oui, monsieur.

— Tu les as vues!

— Et je sais où elles sont. Et commodes à tuer, encore...

Tous les instincts du chasseur passionné s'étaient subitement réveillés chez M. Chatelain.

— Et pas loin d'ici, dit encore l'enfant.

— Tu me conduirais où tu les as vues?

— Certainement, monsieur. Du reste, vous verrez bien que je ne me trompe pas. Leurs pieds sont aussi marqués sur le sable qu'un piquet de chevreuil ou un train de renard.

— Et où sont-elles?

— Au bord de la rivière. Elles ont plongé quand elles m'ont vu; mais au premier coup de lune qu'il va faire, elles sortiront, c'est sûr.

— Et ce n'est pas loin d'ici?

— Il y a pour un quart d'heure de chemin.

Le parti de M. Chatelain fut bientôt pris.

— Viens avec moi, dit-il.

Il entra dans le pavillon et pénétra dans une petite salle du rez-de-chaussée où se trouvaient à la fois des livres, des instruments de mathématiques et des fusils de chasse.

Puis il pressa le bouton d'ivoire d'une son-

ce moment au milieu de ses ouvriers; que s'il pénétrait dans la forge, il aurait sans doute le temps de plonger son couteau dans la poitrine de M. Chatelain, mais non celui de se frapper lui-même, car on se jetterait sur lui et on le désarmerait.

Et Pierre Cardouan voulait bien de la mort, mais non pas de l'échafaud.

Il entra donc dans la cour et se dit :

— Voici l'heure où il sort de l'usine habituellement, je vais l'attendre.

Et il se jeta derrière une touffe d'épicéas qui s'élevait au milieu de la cour.

Il était là depuis quelques minutes, quand un homme traversa la cour. Il sortait du pavillon et se rendait à l'usine.

Cet homme était le contre-maître Guillemain.

Il n'était aux Ardentes que depuis trois mois.

Pierre et lui ne se connaissaient pas, par conséquent.

Une idée traversa le cerveau du jeune homme.

Il alla droit au contre-maître, qui s'arrêta un peu étonné.

La maison, la forge, les dépendances, tout

était éclairé au gaz, et il y avait un moulin au milieu de la cour.

Pierre aborda donc le contre-maître et lui dit :

— Vous êtes employé à l'usine?

— Oui, répondit Guillemain, je suis contre-maître.

— Voulez-vous me rendre un service?

— Volontiers.

— Priez donc M. Chatelain de sortir un moment, j'ai absolument besoin de lui parler.

— M. Chatelain n'est pas à l'usine, répondit le contre-maître.

— Où est-il donc?

— Il vient de partir à la chasse.

— A cette heure-ci?

Et Pierre Cardouan eut un air de doute.

— Si vous ne me croyez pas, dit le contre-maître, courez après lui.

Il n'est peut-être pas encore au bout du parc.

— Merci!

— Et Pierre Cardouan, qui n'avait plus de raison de douter de cette assertion, prit sa course, tourna le pavillon d'habitation et s'élança vers le parc.

M. Chatelain avait quelques minutes d'avance, et comme il marchait d'un pas rapide,

lui aussi, il avait déjà franchi la petite porte.

Pierre arriva à cette porte.

La lune n'était pas levée encore et la nuit était sombre.

Cependant Pierre Cardouan crut voir deux ombres dans l'éloignement.

Puis des voix arrivèrent jusqu'à lui.

— Il est sans doute avec son garde, murmura le jeune homme, qui reconnut la voix de M. Chatelain.

Mais il n'hésita pas, il ne songea pas une seule minute à revenir en arrière.

— Eh bien! qu'importe? se dit-il, deux hommes ne me font pas peur.

Et, serrant toujours dans sa main crispée le manche de son couteau, il se mit à suivre les deux ombres noires qui se découpaient en silhouettes sur les ténèbres de la nuit.

XXXIV

Suivons maintenant le père Thomassin et son fils Cadet, que nous avons vus quitter leur maison, leur fusil en bandoulière.

— Enfin, où sont-ils, ces pieds de loutre? demanda le vieux.

— Au tourbillon du Berger.

— Un joli endroit!

— Et où nous ne serons pas gênés par les voisins, fit Cadet en riant.

— Si toutefois nous avons quelque chose à faire, n'est-ce pas?

Cadet Thomassin, tout en cheminant, regarda son père pour la seconde fois.

— Ah çà, dit-il, que voulez-vous donc dire par là, père?

— Qu'un autre, à cette heure, se charge peut-être de notre besogne.

— Quel autre?

— Si tu n'étais pas mon fils et un garçon en qui j'ai confiance, reprit le vieux d'un ton narquois, je ne te dirais rien.

— Oui, mais comme vous avez confiance en moi...

— C'est bon! écoute, alors...

— Parlez.

— Tu sais aussi bien que moi l'histoire de la dame des Ardentes?

— Oui. Et cette pauvre Marinette est bonne fille, entre nous, d'avoir pris l'enfant à son compte.

— J'allais te le dire. Eh bien, ça nous sert peut-être, cette histoire.

— Comment cela?

— Le fils Cardouan est revenu.

Cadet Thomassin eut un geste de surprise.

— Et, comme tout le monde, il croit que l'enfant est à Marinette.

— Bon!

— Et il est amoureux fou de Marinette, et il veut tuer son séducteur.

— Alors, c'est M. de Clisson qu'il tuera.

— Non, c'est M. Chatelain.

— Vous êtes fou, père!

— Mais non, fit le vieux d'un ton narquois.

Et il raconta à son fils ce qui s'était passé dans leur maisonnette, il y avait une heure.

Et comme Cadet Thomassin ne pouvait s'empêcher de le regarder avec admiration :

— Tu vois, dit-il, que je suis encore plus malin que vous tous, hein?

— Alors, reprit Cadet, vous croyez qu'il est allé tout droit aux Ardentes?

— J'en suis sûr; il nous a même emporté le long couteau qui sert à la mère à tailler la soupe.

— Mais M. Chatelain aura peut-être le temps de s'expliquer?

— C'est possible, mais...

— Mais quoi ?

— Un homme comme Pierre Cardouan, quand il croit être sûr de son fait, ne perd pas de temps à jaser.

— Ah !

— Il sera rentré dans l'usine, où Chatelain est toujours à cette heure-ci. Et je parierais bien quelque chose, à cette heure-ci, qu'il lui a déjà planté son couteau dans le ventre.

— Si nous en étions sûrs, nous irions nous coucher.

— Oui, mais nous n'en sommes pas sûrs.

— Par conséquent, allons-y.

Et ils continuèrent leur chemin à travers les sapinières.

— Alors, dit le vieux, qui marchait d'un pas alerte en dépit de son âge, tu dis que c'est au tourbillon du Berger ?

— Oui.

— De ce côté-ci de la rivière ?

— Non ; de l'autre.

— Est-ce qu'il n'y a pas un pont en cet endroit-là ?

— C'est-à-dire, répondit Cadet Thomassin, qu'on a jeté un sapin en travers. Les bûcheux passent dessus.

— Bon ! c'est tout ce que je voulais savoir.

— Pourquoi donc ?

— Je suis en veine de bonnes idées, ce soir !

— Hein ?

— Est-ce qu'il n'y a pas une vente sur notre chemin ?

— Oui, la vente du père Brulé.

On donne le nom de *vente*, en forêt, à une partie de bois en exploitation.

Le propriétaire vend sa coupe à un industriel quelconque.

L'industriel exploite le bois sur place. Il amène une cohorte de bûcherons, de charbonniers et de scieurs de long, et il ne s'en va que lorsque tout le bois est coupé, débité, converti en planches et en charbon et vendu.

— Sais-tu si les ouvriers y couchent ?

— Pas maintenant, il fait trop froid.

— Mais ils laissent leurs outils dans la cabane ?

— C'est bien sûr.

— C'est tout ce que je voulais savoir.

— Que diable voulez-vous faire des outils des bûcheux ?

— Je vas te conter ça en douceur.

— Voyons?

— Une supposition que Pierre Cardouan ait manqué son coup.

— Bon!

— Et que ce brigand de Chatelain suive le petit Jacques.

— Après?

— Quand il est de l'autre côté de la rivière et nous de celui-ci, nous nous cachons derrière un arbre, et au premier rayon de la lune, nous lui envoyons une prune dans le ventre.

— C'est pour cela que nous sommes en route.

— Oui, mais demain on trouve le cadavre, et comme nous avons déjà beaucoup jasé, on nous met la main dessus, mon bonhomme.

— Puisque nous sommes décidés à aller faire un tour *là-bas*.

— Voilà ce que je voudrais éviter.

— Ah çà! on dirait que vous *fouinez*, père?

— Je ne fouine pas, mais...

— Mais c'est tout comme.

— Imbécile! fit le vieux en haussant les épaules.

— Alors qui veut la fin, veut les moyens.

— Ça dépend...

Cadet Thomassin regarda son père de nouveau.

— Si Chatelain était un homme mort dans deux heures d'ici et qu'on ne pût pas nous prouver que nous y sommes pour quelque chose, qu'en dirais-tu ?

— Ça me paraîtrait fort tout de même.

— J'ai bonne idée que cela peut arriver.

— Comment cela ?

— Tu le verras. Où est la vente ?

— Tout près d'ici. C'est presque notre chemin d'y passer.

— Bon !

— Mais qu'allons-nous y faire ?

— Y prendre un outil dont nous avons besoin.

— Et... cet outil ?

— C'est une scie.

— Je veux être pendu si je comprends un mot à tout ce que vous me dites, père.

— Allons toujours ; j'ai mon idée...

Et, guidé par son fils, le vieux Thomassin se dirigea vers la vente en exploitation.

XXXV

Tout en cheminant, le père Thomassin regardait l'heure aux étoiles.

— Tu penses bien que nous avons une demi-heure d'avance, n'est-ce pas ? dit-il.

— Sur Chatelain?

— Oui, en admettant qu'il vienne.

— Oh ! certainement, nous avons une demi-heure, et peut-être même une heure, répondit Cadet Thomassin.

— C'est bien. Allons toujours, dit le vieux.

Ils arrivèrent dans la vente.

Sur le milieu s'élevait une de ces huttes en pain de sucre faites de bois et de boue, et qui rappellent à demi l'ajoupa du nègre et le wigham du sauvage.

— Tu es sûr qu'il n'y a personne ? dit encore le vieux.

— Oui, j'en suis sûr.

— Après ça, il y aurait quelqu'un que ça me serait encore égal.

— Ah !

— Pardi ! on leur emprunterait une scie, voilà tout.

Mais Cadet ne se trompait pas.

Il n'y avait personne dans la hutte, et la porte, qui n'était fermée que par un lien de roseau s'adaptant à une cheville, fut bientôt ouverte.

Un reste de feu couvait sous la cendre, au milieu de la cabane.

Le père Thomassin le remua du pied, approcha d'un tison un éclat de cœur de sapin qui s'enflamma comme une allumette, et, grâce à cette torche improvisée, il se mit à fureter autour de lui.

Les scieurs de long et les bûcherons avaient laissé leurs outils pêle-mêle.

Le père Thomassin s'empara d'une scie de trois pieds de long.

— Voilà notre affaire, dit-il.

Et il la mit sur son épaule.

Puis ils refermèrent la porte de la cabane et se remirent en route.

La rivière n'était pas loin.

En moins d'un quart d'heure, après avoir franchi un espace couvert de broussailles et hérissé de rochers rougeâtres et couverts de mousse, les deux braconniers arrivèrent à

cet endroit qu'on appelait le Tourbillon du Berger.

L'endroit était sinistre et désert.

La rivière coulait silencieuse entre deux rives de rochers couronnés de noirs sapins.

Une légende non moins sinistre se rattachait à ce paysage désolé.

Cette eau, qui paraissait dormante, roulait dans ses flots une mort presque inévitable.

Presque verticalement au-dessous de ce tronc de sapin jeté en travers de la rivière en guise de pont, se trouvait un tourbillon.

A première vue, l'eau était aussi tranquille en cet endroit que partout ailleurs; mais, en plein jour, quand un rayon de soleil passant au travers des arbres tombait d'aplomb sur la rivière, on s'apercevait que, sur un espace de quatre ou cinq mètres, la Brillante ne justifiait plus son nom.

Limpide en amont et en aval, son eau prenait une teinte jaune et limoneuse.

C'était là qu'était le tourbillon.

La légende prétendait qu'un berger, profitant de ce que les eaux étaient basses, avait voulu passer la rivière à la nage, par une soirée brûlante de l'été.

Le tourbillon l'avait englouti; son chien

avait voulu le suivre et avait eu le même sort.

On avait retrouvé leurs cadavres à quelques centaines de mètres plus loin, deux jours après.

Quand cet événement s'était-il accompli? nul n'aurait pu le dire au juste.

C'était une histoire que les générations se transmettaient sans lui pouvoir assigner une date certaine.

On avait, en effet, jeté un pont en ce lieu avec un tronc de sapin, et ce qui avait fait choisir cette place, c'était le peu de largeur de la rivière, qui s'y trouvait encaissée entre deux murailles de rochers.

Ce pont servait aux bûcherons, aux chasseurs et aux enfants de l'autre rive qui se rendaient à l'école de Saint-Firmin.

— Eh bien! dit le père Thomassin en arrivant, commences-tu à comprendre pourquoi je me suis muni d'une scie?

— Non, répliqua Cadet.

— C'est pour scier le tronc d'arbre.

— Vous voulez détruire le pont?

— Non, mais le scier assez profondément pour que Chatelain, en marchant dessus, le sente rompre sous le poids de son corps.

Cadet haussa les épaules.

— C'est absurde ce que vous dites là, fit-il.

— Ah ! tu crois?

— Chatelain ne passera pas sur le pont.

— Vraiment?

— Non, puisque les pieds de loutre sont de l'autre côté.

— Tu es un imbécile.

— Plaît-il?

— Les loutres sont dans les rochers, d'un côté ou de l'autre, je ne sais pas. Au clair de lune elles sortiront.

— Eh bien? fit Cadet.

— Eh bien! Chatelain n'est pas plus bête qu'un autre, quoique ce soit un bourgeois.

— Bon !

— S'il vient, en place de se poster sur une berge ou sur l'autre, il aura l'idée que j'aurais, moi, si j'étais à sa place.

— Et quelle serait votre idée, père?

— J'irais m'asseoir au beau milieu du tronc de sapin, ce qui me permettrait de dominer la rivière et de fusiller à mon aise les deux loutres quand elles sortiraient.

— Hé! dit Cadet Thomassin, vous n'êtes décidément pas si bête, père !

— C'est heureux que tu en conviennes. Or, poursuivit le vieux, tu sais bien que si Cha-

telain tombe à l'eau en cet endroit, il n'en reviendra pas.

— Il est bon nageur.

— Il n'y a pas de bon nageur qui tienne contre ce tourbillon.

— On dit ça...

— Et c'est la vérité !

— On peut toujours voir.

Le père Thomassin, qui était petit et maigre, se mit à cheval sur le tronc d'arbre et s'avança à une certaine distance. Puis il se mit à scier.

Cadet, demeuré sur la berge, lui avait passé une corde autour des reins, de peur d'accident.

Ce fut l'affaire d'un quart d'heure.

La scie mordit le sapin et ne laissa qu'une faible épaisseur intacte.

Le père Thomassin revint sain et sauf sur la rive.

Mais il était évident que si M. Chatelain s'aventurait à son tour sur le tronc d'arbre, le poids de son corps le ferait craquer.

Le père et le fils allèrent se blottir alors derrière un rocher et ils attendirent...

— Je crois bien que nous avons fait de l'ouvrage pour rien, murmura le vieux après une demi-heure d'attente.

— Bah ! fit Cadet.

— Pierre Cardouan aura tué Chatelain.

— Attendons encore, répondit Cadet, qui était patient comme un chasseur doublé de braconnier.

XXXVI

Soit que M. Chatelain et son jeune guide cheminassent d'un pas plus rapide, soit que Pierre Cardouan, qui les suivait, les eût perdus de vue à la lisière des sapinières, soit que, enfin, la présence d'une autre personne eût fait réfléchir le jeune contre-maître et qu'il eût remis à plus tard son sinistre projet, le maître de forges arriva avec le petit Jacques au bord de la rivière sans que la tête du résinier se fût offert à ses regards.

La lune n'était point levée encore ; mais le ciel, plus clair à l'horizon, laissait présager sa prochaine apparition.

La nuit, du reste, n'était pas tellement obscure qu'on ne pût voir une bande de sable tranchant par sa couleur blanchâtre avec l'herbe qui couvrait le sol des sapinières.

Cette bande de sable accusait la berge de la Brillante.

— C'est là, dit le petit Jacques, comme ils arrivaient sur un petit monticule qui dominait la rivière.

— Ah! c'est là?

— Oui, monsieur.

Et le pâtre tendit son bâton.

— Et tu as bien vu les pieds?

— Les pieds et les deux têtes, monsieur.

— Pourvu que je voie le pied, moi, dit M. Chatelain, cela me suffit, et de reste.

M. Chatelain avait au cœur ce qu'on nomme le démon de la chasse.

Sans négliger de plus sérieuses occupations, il chassait avec passion, et il ne refusait jamais l'occasion de faire ce qu'on appelle un beau coup de fusil.

Or, une loutre, gibier excessivement rare, est, pour un amateur, une prise autrement sérieuse qu'un chevreuil ou un sanglier.

Comme on l'a vu, M. Chatelain n'avait pas hésité un seul instant à suivre le petit pâtre.

Et même il n'était pas rentré à l'usine, de peur qu'un de ses forgerons ne lui offrît de l'accompagner.

Depuis que ces bandits qu'on appelait les

Thomassin avaient proféré contre lui des menaces de mort, M. Chatelain ne s'était plus risqué seul en forêt.

Et comme son garde était absent, il n'avait pas voulu qu'un de ses ouvriers essayât de jouer avec lui le rôle d'un garde du corps.

M. Chatelain était donc parti seul avec le petit Jacques, et il ne songeait guère aux Thomassin quand il arriva.

Une fois auprès de la bande de sable, il se pencha pour regarder.

La nuit ne lui permit pas de distinguer les pieds de loutres.

— Je n'y vois goutte, dit-il.

— Oh ! fit le petit Jacques, quand la lune se lèvera...

— Oui, mais alors il sera trop tard.

— Trop tard ?

Et le berger le regarda avec étonnement.

— Sans doute, répondit M. Chatelain, il faut que je sois posté quand la lune se lèvera.

— Ah !

— Ces bêtes-là, ça sort au premier rayon.

Et M. Chatelain promena un regard indécis autour de lui.

Que cherchait-il ?

Deux choses :

D'abord le moyen d'y voir;

Ensuite la place où il se mettrait à l'affût.

Le tronc d'arbre lui tira l'œil.

— Eh! eh! murmura-t-il, on ne serait pas mal là, au milieu! On dominerait les deux rives.

— Une fameuse place! dit le petit Jacques.

— Mais auparavant il faut que je sois bien sûr.

Et M. Chatelain cherchait toujours le moyen d'y voir.

Tout à coup, il lui vint une idée.

— Hé! petit? dit-il.

— Monsieur...

— As-tu un couteau?

— Oui, monsieur.

— Grimpe donc après un sapin et tu couperas une branche à résine.

Le petit Jacques obéit.

Leste comme un écureuil, il grimpa après un arbre, et au bout de quelques minutes, il en redescendit avec une branche qui pouvait au besoin servir de torche.

M. Chatelain avait sur lui un briquet, il en fit jaillir des étincelles et mit le feu à la branche, qui flamboya ensuite.

. . . .

Immobiles derrière le rocher, de l'autre côté de la rivière, les deux Thomassin assistaient à cette scène.

Comme le reflet de la torche éclairait en plein M. Chatelain, Cadet Thomassin poussa son père du coude.

— Que veux-tu ? fit le vieux.

— Nous ne trouverons peut-être jamais une pareille occasion.

— Hein ?

— Un joli point de mire en ce moment !

— Tais-toi !

— Et la main me démange.

— Tais-toi !

Cette fois, tout en parlant bas, le vieux s'était exprimé avec une telle autorité què Cadet Thomassin reposa à terre la crosse de son fusil.

M. Chatelain, pendant ce temps, se penchait sur le sable et examinait attentivement le train des deux loutres.

— Vous avez tort, père, murmura Cadet ; en ce moment je n'aurais qu'à serrer le doigt pour...

— Imbécile ! puisqu'on se charge de notre besogne.

— Qui ça ?

— Le tronc de sapin.

— Savoir s'il ira dessus. C'est comme Pierre Cardouan qui devait si bien l'assassiner !

— C'est que Pierre et lui se seront croisés.

Cadet haussa les épaules.

La nuit était si calme, et la rivière, en coulant, faisait si peu de bruit, que la voix de M. Chatelain et celle du petit Jacques parvenaient distinctement aux deux bandits.

— Vous voyez, monsieur, disait le petit Jacques, que je ne vous ai pas trompé.

— C'est vrai, aussi voilà pour toi.

Et M. Chatelain mit deux pièces d'or dans la main du jeune pâtre.

Puis il ajouta :

— Et si je trouve les deux loutres, tu en auras deux fois autant. Tu viendras savoir la chose aux Ardentes.

— Alors, je peux m'en aller?

— Sans doute. Est-ce que tu as peur, ici ?

— Oh ! non, monsieur; mais quand je rentre trop tard, on a mangé la soupe à la ferme et on m'envoie coucher avec un morceau de pain.

— Pauvre petit ! fit M. Chatelain en souriant. Eh bien, tu peux partir.

— Merci, monsieur.

Et le petit Jacques s'éloigna en courant.

M. Chatelain le suivit des yeux un moment.

Puis il jeta dans l'eau la branche qui brûlait encore et elle s'y éteignit aussitôt.

Le ciel s'éclaircissait de plus en plus à l'horison, et la lune allait paraître.

Il n'y avait pas de temps à perdre.

M. Chatelain arma son fusil, vérifia ses cartouches et mit le pied sur le tronc de sapin.

— Tu vois bien, imbécile! souffla alors le père Thomassin à l'oreille de son fils.

M. Chatelain avait le pied sûr.

Il s'avança d'un pas ferme jusqu'au milieu du pont et s'arrêta.

— Tu vas voir tout à l'heure quelle jolie cabriole! murmura encore le père Thomassin.

M. Chatelain fit deux pas encore.

Puis il s'arrêta.

De cet endroit il dominait également les deux rives de la Brillante, et, que les loutres sortissent d'un creux de rocher à gauche ou à droite, M. Chatelain pouvait les tirer facilement.

Le père Thomassin et son fils attendaient avec anxiété.

Le tronc d'arbre ne cassait pas.

— Je n'ai donc pas scié assez profondément? dit le vieux.

— Faut croire, ricana Cadet.

M. Chatelain se mit à califourchon sur le tronc d'arbre.

Le tronc résista.

— Allons, père, dit Cadet, faut que le brutal s'en mêle.

— Hein ?

— Je veux dire que si nous attendons que le tronc casse, nous attendrons longtemps.

— Et tu veux?...

— Lui envoyer une balle, pardine!

Le vieux ne répondit pas.

M. Chatelain tournait le dos au rocher qui servait d'abri aux deux misérables.

Cadet Thomassin fit deux pas en arrière.

Puis il épaula :

Mais, comme il allait serrer le doigt, son père se jeta sur lui et releva vivement le canon du fusil.

— Que faites-vous?

Et Cadet stupéfait se retourna.

— Ecoute! dit le vieux.

— Quoi donc?

— N'entends-tu pas un homme courir?

— Où ça?

Mais le vieux n'eut pas besoin de répondre.

Un homme apparut au bord de la sapinière, et cet homme s'engagea bravement sur le tronc de sapin.

En ce moment la lune émergea au-dessus de l'horizon.

— Le reconnais-tu, maintenant? fit le vieux avec un accent de triomphe.

— Oui, répondit Cadet.

L'homme qui marchait droit à M. Chatelain stupéfait et qui s'était levé vivement, c'était Pierre Cardouan, le fils du résinier, le fiancé désespéré de Marinette.

XXXVII

M. Chatelain, en voyant cet homme qui venait à lui, s'était levé.

C'est-à-dire qu'il s'était remis sur ses pieds, au lieu de demeurer à califourchon sur le tronc de sapin.

Pierre Cardouan avançait lentement.

Quand il ne fut plus qu'à trois pas, le maître de forges le reconnut et poussa un cri.

— Pierre!

Pierre ne répondit pas et fit un pas encore.

— Toi ici? répéta le maître de forges.

— Moi.

Et Pierre s'approcha si près, que son haleine frôla le visage de M. Chatelain.

Alors celui-ci s'aperçut de la pâleur livide de son contre-maître.

— Qu'as-tu donc? fit-il.

— Vous devez le savoir, répondit Pierre d'une voix sourde.

En ce moment, M. Chatelain aperçut le couteau que Pierre avait à la main.

— Ah çà! dit-il, es-tu fou?

— Non, monsieur.

— Alors, pourquoi es-tu ici?

— Ah! ricana Pierre Cardouan, vous ne m'attendiez pas!

— Assurément.

— Je suis arrivé ce soir.

— Ah! et... ce couteau?

— C'est pour vous le planter dans la gorge.

Et Pierre leva le bras.

Mais M. Chatelain saisit ce bras de sa main robuste et dit froidement :

— Parle d'abord, nous nous battrons après. Que me veux-tu?

— Je veux me venger.

— Te venger sur moi !

— Oui.

— Et quel mal t'ai-je fait ?

— Vous avez séduit Marinette.

M. Chatelain jeta un cri.

— Ah ! malheureux ! dit-il, as-tu pu me croire capable d'une telle infamie ?

Et il y eut dans cette voix, dans ce cri, un tel accent d'indignation et de franchise, que Pierre fit un pas en arrière.

Mais sa conviction était trop profonde pour être ébranlée aussi vite.

— Oh ! fit-il avec amertume, n'essayez pas de me tromper, monsieur, je sais ce qu'il en est, vous avez séduit Marinette, vous êtes le père de son enfant.

— Tu en as menti !

— Et M. Chatelain prononça ces mots avec véhémence.

Pierre brandissait toujours son couteau.

M. Chatelain fit preuve en ce moment d'un héroïque sang-froid.

Il mit en bandoulière le fusil qu'il tenait à la main.

— Tu pourras me frapper quand tu voudras, dit-il. Je n'essayerai même pas de me

défendre. Mais, auparavant, écoute-moi.

Ce calme acheva de déconcerter Pierre Cardouan.

— Enfin, dit-il, Marinette a été séduite?

— Oui.

— Elle a un enfant...

— Hélas! fit M. Chatelain.

— Et le père de cet enfant...

— Ce n'est pas moi.

Pierre se reprit à rugir :

— Qui donc serait-ce alors? fit-il.

M. Chatelain garda le silence.

— Ah! continua Pierre Cardouan, ce n'est pas pour rien que vous me vouliez voir rester en Angleterre.

— C'est vrai, répondit le maître de forges toujours calme, toujours maître de lui.

— Vous ne vouliez pas que j'apprisse la vérité...

— C'est encore vrai.

— Et vous voyez bien...

— Je vois, malheureux, que tu crois tout savoir et que tu ne sais rien.

Et M. Chatelain prononça ces mots avec une tristesse profonde.

Mais Pierre Cardouan avait l'entêtement de sa conviction.

— Oh! dit-il, vous aurez beau faire, je sais ce que je sais.

M. Chatelain haussa les épaules.

— Pierre, dit-il, il est impossible que cette idée que je pouvais être le séducteur de Marinette te soit venue ainsi. Qui donc m'accuse?

— Voulez-vous le savoir? ricana le jeune homme.

— Oui, parle.

— Eh bien! c'est M. de Clisson.

M. Chatelain jeta un cri.

— M. de Clisson est un misérable, dit-il.

— Lui! il m'a juré...

— Il n'a pas pu te jurer que j'avais fait sa besogne, car le séducteur de Marinette, c'est lui!

Cette fois, l'accent de sincérité de M. Chatelain fut tel que Pierre Cardouan se sentit ébranlé.

— Lui! lui! fit-il.

— Lui, dit froidement M. Chatelain.

— Me le prouveriez-vous?

— Ah! dit le maître de forges avec amertume, il te faut des preuves, tu veux des preuves?

— Oui.

— Eh bien! je vais t'en donner une qui te suffira.

Et comme Pierre Cardouan avait reculé d'un pas, M. Chatelain fit un pas en avant.

C'était quelque chose d'effrayant et de sinistre que de voir ces deux hommes face à face, prêts à en venir aux mains sur ce pont d'un pied de large, au-dessus de cet abîme au fond duquel la mort était certaine.

— Ah! tu veux une preuve? répéta M. Chatelain. Eh bien! écoute.

Il y a dix-sept mois que nous sommes partis tous les deux pour l'Angleterre.

— Après? fit Pierre Cardouan.

— Il y a deux mois que je suis revenu.

— Après?

— L'enfant de Marinette a cinq mois.

— C'est faux...

— C'est la vérité... Va consulter le registre de la paroisse de Saint-Firmin et celui de la mairie.

Et comme M. Chatelain disait cela, un craquement se fit entendre.

Le pont de sapin tremblait sous lui.

— Arrière! cria-t-il, arrière!

Il avait deviné le danger.

Mais Pierre était immobile et pâle, et son front était baigné de sueur.

Il ne bougea pas.

Sa main crispée serrait toujours le manche du couteau.

Un deuxième craquement se fit entendre.

— Mais recule donc ! s'écria M. Chatelain. Recule ! où nous sommes... perdus...

Et comme il prononçait ces derniers mots, un épouvantable et dernier craquement eut lieu ; le tronc d'arbre se rompit sous le poids de ces deux hommes, et ils tombèrent dans le gouffre.

Alors Cadet Thomassin et son père s'avancèrent au bord de la rivière.

— J'ai eu peur un moment ! ricana le vieux.

— Ah ! dit Cadet.

— J'ai cru qu'ils allaient s'embrasser.

— Et moi, donc !

Et ils se penchèrent au bord des rochers pour mieux voir.

Pierre Cardouan ne savait pas nager et M. Chatelain le savait.

En revanche, le maître de forges était un nageur habile.

Et, bien qu'il fût tombé au milieu du tour-

billon, il fut assez vigoureux pour le couper, pour saisir Pierre Cardouan ensuite et le maintenir avec lui à la surface de la rivière.

Alors commença une lutte terrible, acharnée, de l'homme contre les éléments.

Tantôt le tourbillon était le plus fort et les deux hommes disparaissaient; tantôt M. Chatelain parvenait, d'un vigoureux coup de pied, à remonter à la surface, tenant toujours Pierre Cardouan dans ses bras...

Cela dura plusieurs minutes.

Et pendant ce temps, les deux bandits étaient sur la berge et riaient.

Alors le vieux Thomassin se fit un porte-voix de ses deux mains :

— Eh! Chatelain! cria-t-il.

— Au secours! au secours! s'écria le maître de forges entendant une voix humaine.

— Attends donc que je te conte quelque chose, répondit le vieux. Marinette n'a pas été séduite; l'enfant qu'elle élève n'est pas à elle... c'est le fils de ta propre femme et de M. de Clisson.

Ces paroles qui lui arrivèrent dans le silence de la nuit, au moment où il soutenait une lutte désespérée contre la mort, furent pour M. Chatelain le coup de grâce.

Il ouvrit les bras et Pierre évanoui lui échappa. Puis il disparut à son tour...

Et cette fois, rien ne vint plus bouillonner à la surface de la rivière.

M. Chatelain avait sans doute emporté dans la tombe la conviction de son déshonneur...

XXXVIII

Cette nuit-là, Mme Chatelain n'avait pas dormi.

Elle avait pleuré, la pauvre femme, pleuré et prié, demandant à Dieu de conserver à la vie ce pauvre petit être qu'elle ne pouvait avouer, mais qui était bien cependant l'enfant de sa chair et de ses entrailles.

Elle avait donc pleuré librement jusqu'à cette heure où ordinairement M. Chatelain quittait la forge et remontait se coucher.

Mais M. Chatelain ne remonta pas.

Les heures s'écoulèrent...

Pourquoi donc le maître de forges ne remontait-il pas?

Mme Chatelain finit par se lever, passa un

peignoir à la hâte et se rendit au rez-de-chaussée de la maison.

Son mari n'était pas dans son cabinet.

Alors elle traversa la cour et se rendit à l'usine, où il y avait du monde toute la nuit.

M. Chatelain n'y était pas.

En la voyant, le contre-maître Guillemain vint à elle.

— Vous cherchez le patron? dit-il.

— Où est-il? demanda-t-elle vivement.

— A la chasse.

— Comment! à la chasse?

— Oui, madame.

— A cette heure-ci?

Guillemain lui expliqua alors qu'un jeune garçon du voisinage était venu chercher M. Chatelain; que celui-ci était parti avec lui, un fusil sur l'épaule et sans lui donner d'autre explication.

Mme Chatelain remonta chez elle et attendit patiemment jusqu'au jour.

La fatigue avait fini par triompher chez elle de l'inquiétude, et elle s'était assoupie, lorsqu'un bruit de voix la réveilla brusquement.

Elle entendait sa belle-mère qui parcourait les corridors en disant :

— Pour sûr, il est arrivé malheur à mon garçon !

Et, du dehors, la voix de Fabien qui disait :

— Enfin, vous ne pouvez pas me dire avec qui il est parti ?

Mme Chatelain courut à la fenêtre et l'ouvrit :

— Fabien ! cria-t-elle.

Le garde venait d'arriver de Romorantin et il s'étonnait justement de l'absence de son maître.

Guillemain, le contre-maître, lui donnait des explications qui étaient loin de le satisfaire.

Tous deux causaient précisément sous la fenêtre de Mme Chatelain, et quand celle-ci l'eut appelé, le garde leva la tête.

— Où est monsieur ? fit-elle.

— Voilà ce que je demande, madame, et ce à quoi on ne peut me répondre.

— Il est à la chasse, dit Guillemain.

— Mais quelle chasse ? fit le garde ; ce n'est pas à moi qu'on raconte ces histoires. L'heure de l'affût est passée depuis longtemps, et monsieur devrait être revenu.

— Que voulez-vous que je vous dise ? répon-

dit Guillemain. J'étais à l'usine, M. Chatelain dans son cabinet; il me sonne, j'arrive, et je le trouve son fusil à la main, avec un petit garçon de douze ou treize ans.

— Mais qui est-ce, ce garçon? demanda encore Fabien.

— Vous savez bien que je suis nouveau ici! dit le contre-maître.

— Eh bien?

— Je ne connais pas les paysans.

— Est-ce que personne ne l'a vu que vous, ce petit?

— Je ne sais pas.

Mme Chatelain était descendue et se trouvait, à présent, avec le garde et le contre-maître.

Fabien ne dissimulait pas son inquiétude.

— Avec ces gueux de Thomassin, dit-il, on ne peut jamais être tranquille.

Au nom des Thomassin, Mme Chatelain était devenue toute tremblante.

— O mon Dieu! mon Dieu! murmurait-elle.

— Madame, je vais prendre une douzaine de forgerons avec moi.

— Oui, c'est cela, dit Mme Chatelain.

— Nous battrons toutes les sapinières; il faut que M. Chatelain se retrouve.

— Ah! dit une voix entrecoupée de sanglots, ces gueux de braconniers auront tué mon garçon!

C'était la vieille mère du maître de forges qui se lamentait et venait rejoindre sa belle-fille.

Les autres domestiques de la maison étaient pareillement accourus.

Puis, avec eux, quelques hommes sortis de la forge.

Chacun s'étonnait, chacun disait son mot ou donnait son avis.

Personne, excepté Guillemain, n'avait vu le petit paysan, et Guillemain ne pouvait dire qui il était.

En ce moment, un nouveau personnage franchit la grille des Ardentes, regarda tout le monde et parut hésiter.

Le nouveau venu n'était autre que le petit Jacques.

Fabien le connaissait.

Comme l'enfant hésitait à avancer, le garde alla à sa rencontre et lui dit :

— Qu'est-ce que tu veux?

— Dame! fit le petit pâtre, c'est M. Châtelain qui m'a dit de venir.

— Quand cela?

— Hier soir.

— Est-ce que c'est toi qui es venu le chercher?

— Mais oui, dit l'enfant, qui parut tout fier.

Fabien eut un cri de joie :

— Ah! dit-il, voilà le petit.

Et il prit l'enfant par le bras et le traîna au milieu du groupe.

Le petit Jacques était ahuri et devint tout tremblant.

— Mais parle donc, petit misérable! dit Fabien.

— Ne le brusquez pas, Fabien, dit Mme Chatelain.

Et elle dit à l'enfant :

— C'est donc toi qui es venu chercher mon mari hier soir?

— Oui, madame.

— Pour quoi faire?

— Pour le conduire au bord de la rivière, où j'avais vu deux loutres.

— C'est bien vrai cela? fit le garde.

— A preuve que M. Chatelain m'a donné deux pièces d'or que voilà, dit naïvement l'en-

fant, et qu'il m'a dit : « Tu viendras demain matin, et si j'ai tué les loutres, tu en auras autant.

L'enfant s'exprimait avec un accent de sincérité auquel on ne pouvait se tromper.

Fabien lui-même parut un peu rassuré.

— Et c'est-y loin, dit-il, l'endroit où tu as conduit M. Chatelain, dis?

— Au Tourbillon du Berger.

— Voilà qui est bien extraordinaire, murmura Fabien. Il ne faut pas une heure d'ici là.

— Eh bien? dit Mme Chatelain anxieuse.

— En admettant, poursuivit Fabien, que monsieur se soit mis à l'affût derrière un rocher et qu'il ait attendu jusqu'au jour sans voir des loutres, il devrait être de retour, car voici qu'il est soleil levé.

— Je vous dis qu'il est arrivé malheur à mon garçon ! criait la vieille mère en se tordant les mains.

— Marche! dit Fabien au petit Jacques, tu vas me conduire à l'endroit où tu as laissé M. Chatelain.

Guillemain, le contre-maître, et trois domestiques voulurent accompagner Fabien.

Malgré ses propres angoisses, Mme Chate-

lain essayait de calmer sa belle-mère et elle la fit rentrer dans la maison.

La petite troupe se mit en route.

— Pourquoi n'es-tu donc pas resté avec M. Chatelain? demanda Fabien.

— Parce qu'il n'avait pas besoin de moi, et parce que je n'avais pas soupé.

— Et il t'a dit de revenir aux Ardentes ce matin?

— Mais oui.

— Est-ce qu'il n'y a pas un pont au Tourbillon du Berger?

— Un sapin qu'on a mis en travers.

— Et M. Chatelain a-t-il passé de l'autre côté de la Brillante?

— Non, il est resté de ce côté-ci.

Jacques n'en savait pas davantage; il était parti, on s'en souvient avant que M. Chatelain n'eût l'idée d'aller s'établir au milieu du tronc de sapin.

On arriva au bord de la Brillante.

Le petit Jacques, qui marchait le premier, s'arrêta stupéfait :

— Ah! mon Dieu! fit-il.

— Eh bien! qu'est-ce? demanda le garde.

— Le pont n'y est plus.

En effet, le tronc de sapin avait disparu.

Fabien sentit quelques gouttes de sueur perler à son front.

Son instinct de chasseur venait de lui révéler une partie de la vérité.

Il avait compris que M. Chatelain avait dû choisir pour poste d'affût le milieu de la rivière.

Cependant le garde ne souffla mot.

Le sable conservait les empreintes des pas de M. Chatelain, aussi bien que celles des pieds de loutre.

Le récit du petit Jacques était donc d'une vérité scrupuleuse.

Qu'était devenu M. Chatelain?

Avait-il passé la rivière et rejeté ensuite le tronc de sapin dans l'eau?

Avait-il tué les loutres?

Ceci n'était pas probable.

Fabien en avait presque la certitude. Les deux animaux étaient revenus sur la berge et avaient déposé leurs excréments sur une pierre blanche; puis ils avaient dû folâtrer au clair de lune, après le passage du maître de forges, car le garde retrouvait leurs empreintes, couvrant çà et là la trace du pied de M. Chatelain.

Alors sans rien dire, mais la mort au cœur, Fabien se mit à descendre la berge, en aval de la rivière.

Il y avait bien sur le sable un pied humain.

Mais c'était celui du petit Jacques.

Quant à celui de M. Chatelain, il n'y en avait aucun vestige.

XXXIX

Fabien n'avait confié ses pressentiments à personne.

Cependant tout le monde les devinait.

Et comme il cheminait silencieux, explorant du regard le cours de la rivière, on le suivit.

Cette petite troupe avait quelque chose de singulier.

Nul ne parlait : on eût dit une procession de fantômes.

Fabien marchait toujours, tournant le dos à l'endroit où le tronc de sapin avait été englouti.

Tout à coup il s'arrêta ;

Il s'arrêta pâle, muet, frissonnant.

Ceux qui le suivaient s'arrêtèrent pareillement, mais sans savoir pourquoi, uniquement

parce que lui, Fabien, venait de se planter sur ses deux pieds comme une borne.

Pourquoi donc le garde s'arrêtait-il ?

Parce qu'il avait vu quelque chose de noir sur l'eau.

Ce quelque chose, tout petit, s'en allait à la dérive, en tournant sur lui-même.

La Brillante est la plus tranquille des rivières.

Si elle cache des tourbillons, son cours est lent, paisible et régulier.

Fabien se remit en marche, ou plutôt il se mit à courir et il eut bientôt gagné de vitesse cet objet qui s'en allait sur l'eau.

Alors il ne fit ni une ni deux, et, bien que l'eau fût glacée et la saison rigoureuse encore, il se dépouilla de ses habits, laissa son fusil sur la berge et se jeta à la nage.

En deux coups de talon il fut au milieu de la rivière.

En deux secondes il eut saisi cet objet qui avait attiré son attention.

Ceux qui étaient restés sur la berge l'entendirent pousser un cri de douleur.

Puis il revint prendre pied.

L'objet qu'il avait saisi était une casquette.

Cette casquette, Fabien ne pouvait s'y tromper, c'était celle de M. Chatelain;

Une de ces casquettes rondes, en velours vert, à visière de cuir, que les chasseurs affectionnent et auxquelles on a donné le nom prosaïque de *melons*.

Fabien montra cette casquette à ceux qui l'avaient suivi.

Alors un même cri sortit de toutes les poitrines:

— M. Chatelain s'est noyé!

Cependant, la découverte de cette casquette ne prouvait pas grand'chose.

Il était fort possible que M. Chatelain fût tombé à l'eau. Mais on le savait excellent nageur; et puis la perfidie du tourbillon était plutôt une légende qu'une histoire.

De mémoire d'homme, personne ne s'y était noyé depuis le berger.

Fabien reprit courage.

— Descendons jusqu'au moulin, dit-il.

A trois ou quatre cents mètres plus bas, il y avait, en effet, un moulin que les eaux de la Brillante mettaient en mouvement.

Or, il pouvait fort bien se faire que M. Chatelain, après avoir lutté vigoureusement contre le tourbillon, fût parvenu à s'en tirer, et tout

mouillé, grelottant de froid, fût allé demander asile au moulin et s'y sécher.

La petite troupe se remit donc en marche, toujours anxieuse et morne.

Le moulin ne tournait pas.

Cependant ce n'était pas un jour de fête.

Fabien trouva ce repos extraordinaire.

Quand il fut au seuil de la porte il était si pâle, que ses compagnons n'osèrent faire un pas de plus.

Enfin, il se décida à frapper, car la porte était fermée.

— Entrez ! répondit une voix de femme.

Fabien poussa la porte.

La meunière, une jeune femme portant un enfant à la mamelle, était assise auprès du feu.

Quand elle vit tout ce monde, elle se leva effrayée.

Mais Fabien, qu'elle connaissait, la rassura bien vite.

— Mélie, dit-il, est-ce que vous n'avez pas vu M. Chatelain ?

— Non, monsieur Fabien, répondit-elle.

— Où est votre mari ?

— Il est parti au bourg voici une couple d'heures.

— Ah!

— Et il me tarde qu'il arrive.

— C'est donc pour cela que le moulin ne tourne pas?

— Ah! dit tristement la meunière, ne m'en parlez pas, il nous est arrivé cette nuit un malheur dont nous n'avions pas besoin.

On a déjà assez de mal à vivre et à mettre les deux bouts ensemble.

— Que vous est-il donc arrivé, Mélie?

— Une de nos roues s'est cassée.

Fabien tressaillit.

— En hiver, quand les eaux sont fortes, nous fermons le gril de l'écluse, poursuivit la meunière; mais au jour d'aujourd'hui la rivière ne charrie rien, d'ordinaire.

— Eh bien? fit le garde, qui sentait son front inondé de sueur.

— Eh bien, une pièce de bois, qui est venue nous ne savons d'où, s'est engagée dans notre engrenage.

— Ah! dit Fabien qui respira; vous êtes sûre, Mélie, que c'est une pièce de bois?

— Que voulez-vous donc que ça soit?

Fabien n'eut pas le temps de répondre, un nouveau personnage apparut sur le seuil.

C'était le meunier.

Il regarda Fabien, il regarda ceux qui l'accompagnaient et s'écria :

— Mais il est donc arrivé un malheur ?

— Nous cherchons M. Chatelain, qui est parti des Ardentes hier soir et qui n'est plus revenu, dit le garde.

Et en deux mots il mit le meunier au courant.

— Ah! dit celui-ci, je ne dormais donc pas cette nuit...

— Que voulez-vous dire ?

Et Fabien sentit ses cheveux se hérisser.

Le meunier continua :

— Cette nuit, j'étais dans le moulin et je m'étais endormi. Tout à coup je me sens réveillé. Le vent était du nord, comme vous savez.

Je me suis réveillé en sursaut, parce qu'il me semblait que j'entendais la voix d'un homme dans la rivière.

— Et... cette voix?

— Elle appelait au secours.

Alors j'ai arrêté le moulin et je suis sorti.

Mais je n'ai plus rien entendu. J'ai fait au moins cent pas en amont de l'écluse. La rivière était tranquille.

Je me suis recouché, et même que ma femme m'a dit :

— C'est quelque mauvais rêve que tu auras fait, car, moi, j'ai le sommeil plus léger que toi et je n'ai rien entendu.

Nous nous sommes rendormis.

Nous sommes habitués au bruit du moulin, et si, par hasard, il ne tournait plus, nous nous réveillerions aussitôt.

C'est ce qui nous est arrivé.

Tout d'un coup le tic-tac s'est arrêté.

— Qu'est-ce qu'il y a encore? m'a dit ma femme, qui s'est réveillée après moi.

— Il y a que le moulin ne tourne plus.

— Tu crois?

J'ai sauté en bas du lit.

Mais je n'avais pas encore les pieds dans mes sabots, que le tic-tac a recommencé.

— Je crois que tu rêves, m'a dit ma femme.

Et elle s'est rendormie.

Mais, moi, je n'ai plus fermé l'œil.

Un quart d'heure après, le moulin a encore cessé de tourner.

Je me suis relevé et j'ai couru à l'engrenage.

Tout d'un coup, un bruit épouvantable s'est fait entendre, et ce bruit, je l'ai bien reconnu, allez,

C'était une de mes roues qui se brisait.

— Et quelle heure était-il alors? demanda Fabien.

— A peu près deux heures du matin.

— Et vous ne savez pas ce qui a occasionné la rupture de votre roue?

— Pardine! une pièce de bois que l'eau entraînait.

— Ah!

— La preuve, c'est qu'elle s'est arrêtée à cent mètres plus bas, dans le barrage qu'on a fait au-dessous du moulin pour arroser les prés de la ferme du père Gervais.

Fabien parlait d'une voix sourde et personne que lui n'osait interroger le meunier.

— Mais, reprit Fabien, une première fois votre moulin s'est arrêté?

— Oui.

— Par quelle cause?

— Voilà ce que je ne sais pas.

Fabien sortit brusquement du moulin et se mit à explorer la rivière en aval, du côté du barrage.

Le meunier l'avait suivi.

La pièce de bois flottait en travers du barrage comme un serpent gigantesque.

Fabien posa sa main sur l'épaule du meunier.

— Un malheur plus grand que vous ne pensez, dit-il, est arrivé cette nuit.

Le meunier le regarda.

— Cette pièce de bois, savez-vous d'où elle vient?

— Non.

— C'est le tronc de sapin qui servait de pont sur la rivière.

— Vous croyez?

— Et c'est en passant dessus que M. Chatelain s'est noyé.

Le meunier étouffa un cri.

— C'est-y possible, cela? dit-il.

— Vous n'êtes pas descendu dans votre engrenage? dit encore Fabien d'une voix hésitante.

— Non.

— Eh bien! allons-y...

— Pourquoi?

Et le meunier faisait cette question comme un homme qui a peur de comprendre.

— La pièce de bois a brisé votre roue, poursuivit Fabien qui avait des larmes plein les yeux; mais, auparavant, votre roue aura broyé le corps de mon pauvre maître.

Ce fut alors une explosion de douleur unanime parmi tous ceux qui avaient suivi Fabien.

Et le garde, chancelant et pâle, mais résolu, ouvrit la porte qui donnait sur le petit escalier qui descendait dans la machine du moulin, à présent silencieuse et désemparée...

On le suivit encore...

Et l'on eût dit que tout le monde descendait dans une tombe.

XL

Pendant la nuit, quand il avait compris que sa roue était brisée, le meunier était bien descendu dans la machine ; il avait même une lanterne à la main.

Mais la lanterne éclairait mal.

Et puis, le meunier, tout préoccupé du dommage matériel, n'avait point pensé à autre chose.

Il avait vu que la roue était brisée, et c'était tout.

Fabien, lui, eut à peine mis le pied sur la

dernière marche de l'escalier, qui se trouvait, du reste, à fleur d'eau, qu'il jeta un cri.

La roue était ensanglantée.

Çà et là, quelques lambeaux d'étoffe adhéraient encore après.

Et ces lambeaux, Fabien les reconnut.

C'était le velours brun de la veste de M. Chatelain.

Une mèche de cheveux, tenant encore à un morceau de chair, était collée à la roue.

Cependant le cadavre n'était plus là.

Il avait dû passer sous la roue, laquelle avait sans doute continué à tourner jusqu'au moment où la pièce de bois était arrivée.

Mais il avait passé broyé, à n'en point douter, et comme à l'état de lingot.

Fabien s'assit au bord de l'eau, mit sa tête dans ses deux mains et fondit en larmes.

La douleur fut générale.

Ce furent des cris, des larmes, des sanglots.

La meunière elle-même, qui était descendue, son enfant au bras, se prit à sangloter.

M. Chatelain n'était-il pas l'idole de cette pauvre contrée?

Sa femme et lui faisaient plus de bien que toutes les sociétés de bienfaisance possibles et imaginables.

A dix lieues à la ronde, il n'était personne qui n'eût été secouru par lui.

Et Fabien disait en sanglotant :

— Qui donc, maintenant, osera l'aller dire à madame et à sa pauvre vieille mère ?

Cependant cet homme avait une âpre énergie.

Tout à coup il se redressa :

— Il faut retrouver son corps, dit-il.

Et il remonta en courant et se précipita hors du moulin.

Il était évident que si le barrage construit en aval avait arrêté la pièce de bois, il avait pareillement arrêté le cadavre.

Seulement, tandis que la pièce de bois flottait à la surface, le cadavre avait dû aller au fond de l'eau.

Fabien ne voulut confier à personne le soin de cette pieuse recherche.

Il se déshabilla de nouveau, se jeta à l'eau et plongea.

Dix fois il revint à la surface pour respirer, dix fois il disparut.

Et chaque fois qu'on le voyait reparaître, il revenait seul.

Le lit de la rivière était vaseux en cet en-

droit, et bientôt l'eau fut entièrement couleur de boue.

Où donc était le cadavre ?

Au bout d'une demi-heure de recherches, Fabien, épuisé, n'avait rien trouvé.

Un des forgerons qui l'avaient suivi se jeta à l'eau à son tour.

Comme lui il plongea et explora le fond de la rivière.

Pas plus que lui, il ne put découvrir le cadavre.

S'était-il arrêté en route ?

Ou bien avait-il passé entre deux des piquets du barrage ?

Ce double problème ne pouvait pas être résolu par les hommes.

Le hasard seul, et avec le hasard le temps, pouvaient triompher de cette difficulté.

Les noyés commencent par aller au fond ; puis, à mesure qu'ils se gonflent, ils flottent entre deux eaux d'abord, et finissent par apparaître à la surface.

Cependant, Fabien voulut plonger une dernière fois.

Mais ses forces étaient tellement épuisées, qu'il remonta presque aussitôt.

Il fut même obligé de s'appuyer à la pièce

de bois qui flottait toujours en travers du barrage.

Il s'en servit comme d'un radeau et la poussa devant lui pour atteindre la berge.

Et, tout à coup, un des forgerons jeta un cri de surprise et de colère.

Au moment où Fabien prenait péniblement pied, le forgeron avait saisi à deux mains la pièce de bois et la tirait sur la berge.

— Qu'est-ce donc encore? fit un autre forgeron, qui ne comprenait rien ni à ce cri, ni à cette manœuvre.

— Voyez! dit l'autre.

Et il montrait le tronc de sapin qui avait été scié.

Un éclat de bois ne laissait aucun doute à cet égard.

Scié d'avance par une main criminelle, le pont s'était rompu sous le poids du corps de M. Chatelain.

La mort du maître de forges n'était donc plus le résultat d'un accident, mais d'un crime.

Ces gens qui pleuraient avaient besoin d'une réaction violente.

A leur douleur succéda une colère terrible.

Un nom jaillit au même instant de toutes les poitrines,

Le nom des Thomassin.

Quels autres hommes que ces bandits pouvaient avoir fait le coup?

Excepté eux, M. Chatelain n'avait jamais eu un seul ennemi dans le pays.

Et comme on répétait le nom avec fureur, le petit Jacques tomba à genoux.

L'enfant n'avait pas proféré un mot jusque-là.

Il s'était contenté de pleurer silencieusement, se répétant à lui-même, le pauvre petit, qu'il était cause de la mort de M. Chatelain.

Mais à peine eut-on prononcé le nom des Thomassin, qu'il s'écria en se mettant à genoux :

— Pardonnez-moi! pardonnez-moi!

Le garde bondit jusqu'à lui.

— Que veux-tu dire? s'écria-t-il.

— C'est ce gueux de Cadet Thomassin...

Et l'enfant sanglotait.

— Mais parleras-tu, petit misérable? hurla Fabien; c'est donc toi qui as scié le tronc bre?

— Non.

— Alors pourquoi dis-tu...?

— L'enfant se redressa. Il était coupable, mais involontairement, et il éprouvait le besoin de se disculper.

Et comme Fabien et les forgerons se pressaient autour de lui, il retrouva un peu de présence d'esprit et se mit à raconter naïvement sa rencontre avec Cadet Thomassin.

Les aveux du petit Jacques jetaient une lumière foudroyante au milieu de ces ténèbres.

Cadet Thomassin avait saisi l'occasion aux cheveux.

Le petit pâtre lui avait montré les pieds de loutre, et soudain le misérable avait conçu tout un plan infernal.

Fabien s'écria, quand le petit pâtre eut fini :

— Mes amis, notre pauvre maître a été assassiné. Il faut le venger !

— Il faut aller chercher les gendarmes, dit un forgeron.

— Nous n'avons pas besoin des gendarmes, répondit un autre.

Celui-là s'exprimait avec un fort accent étranger.

C'était un grand et robuste garçon de vingt-cinq ans, d'origine américaine, que M. Chate-

lain avait trouvé dans les forges anglaises et qu'il avait ramené.

On le nommait Tom.

Tom prit tout à coup un accent et une attitude pleins d'autorité vis-à-vis de tous ces hommes sombres et désespérés.

— Ecoutez-moi ! dit-il.

Et comme on faisait silence :

— Mes amis, poursuivit-il, il y a dans mon pays, la libre Amérique, une loi qui vaut mieux que toutes les autres lois. On la nomme la loi de Lynch.

Quand un homme a commis un crime, les citoyens indignés ne s'en rapportent pas à la justice, qui va lentement en besogne.

Le peuple s'assemble, il force les portes de la prison, enlève le prisonnier et va le pendre à un arbre.

— Oui ! oui ! c'est cela ! bravo ! s'écrièrent les forgerons.

— Tu as raison, dit Fabien.

Et tout à coup le garde reprit toute son autorité.

— Tom a raison, dit-il ; mais nous ne sommes pas en Amérique, et si nous voulons venger notre pauvre maître, il ne faut pas perdre de temps. Ecoutez-moi tous.

Le silence se fit autour du garde-chasse.

Fabien fit un signe au meunier.

— Tu es avec nous, dit-il, n'est-ce pas?

— Certainement, répondit le meunier.

— Tu vas m'enfermer le petit et tu ne le lâcheras pas avant une heure d'ici.

Et Fabien poussa l'enfant dans les jambes du meunier.

Puis, s'adressant aux forgerons :

— Nous allons passer la rivière sur le barrage, dit-il; nous rentrerons dans les sapinières, et en moins d'une heure nous serons chez les Thomassin.

Ces bandits-là, c'est comme des bêtes fauves, ça rôde la nuit, ça dort le jour.

Nous allons les surprendre au terrier.

— C'est cela, dit Tom, en route !

— En route, et pas de bruit surtout, dit Fabien.

Le garde avait son fusil. Deux autres forgerons en avaient un également.

Les autres avaient emporté leurs marteaux.

Et cette petite troupe de justiciers se mit en chemin et traversa la rivière sur le barrage.

Puis elle disparut derrière l'épais rideau de sapins qui longeait la rive droite de la Brillante.

XLI

La petite troupe marchait silencieusement.

Mais qui eût rencontré ces hommes aurait compris qu'ils allaient remplir quelque austère et sinistre mission.

Bien qu'il fût grand jour depuis longtemps et que le soleil fût déjà très-haut, la campagne était déserte et les sapinières silencieuses comme en pleine nuit.

La Sologne est un pays si peu peuplé, qu'on y fait des lieues entières sans trouver une habitation.

Pas un mot ne fut échangé durant le trajet.

Cependant, quand on fut à un demi-quart de lieue de la maison des Thomassin, Fabien fit un signe et tout le monde s'arrêta.

Alors le garde divisa sa petite troupe en trois et donna des ordres à voix basse.

— Il faut se méfier, dit-il. Les hommes dorment, mais la vieille est peut-être levée, et si

elle voyait tant de monde, elle aurait bientôt donné l'alarme à ses hommes.

Il fut alors convenu que trois forgerons iraient gagner la route de Salbris, trois autres celle de Theillay, et que le reste marcherait droit à l'habitation, sous la conduite de Fabien.

Là, celui-ci donnerait un coup de sifflet et tout le monde se réunirait.

La manœuvre fut exécutée.

L'habitation des Thomassin était silencieuse.

Fabien fit entendre un coup de sifflet.

Les trois troupes se réunirent et cernèrent la maison.

Rien ne parut bouger à l'intérieur.

Alors Fabien heurta à la porte avec la crosse de son fusil.

D'abord on ne répondit pas.

Il frappa plus fort.

Une voix de femme, la voix de la vieille, se fit entendre et dit :

— La porte est ouverte, pesez sur le loquet.

Fabien ouvrit.

La vieille était dans son lit.

Elle se dressa sur son séant, regarda d'un

air effaré tous ces hommes qui faisaient irruption chez elle, et s'écria :

— Bon Dieu ! qu'est-ce que vous me voulez donc ?

— Où sont tes hommes, vieille sorcière ? demanda Fabien.

— Ils sont dehors, répondit-elle.

— Ce n'est pas vrai, dit Fabien.

Et il montrait les trois fusils des Thomassin qui étaient accrochés au manteau de la cheminée.

— La maison n'est pas si grande, dit la vieille. Si vous ne voulez pas me croire, cherchez !

Fabien avait disposé ses hommes en cordon autour de la maisonnette.

Il n'y avait donc pas moyen que les Thomassin s'échappassent, soit par la porte, soit par la fenêtre, si toutefois ils étaient au logis.

— Mettons toujours la main sur les fusils, murmura le garde.

Et il distribua les trois fusils à ceux des forgerons qui n'en avaient pas.

Puis on se mit à fouiller consciencieusement la maison, depuis le fenil jusqu'à l'écurie, depuis la cave jusqu'au grenier.

La vieille s'était levée et les regardait faire.

— Êtes-vous obstinés, mes enfants ! disait-elle d'un ton moqueur ; quand je vous dis qu'ils ne sont pas ici !

— Quand les hommes ne sont pas ici, ils ont leurs fusils avec eux, dit Fabien.

— Ah ! vous croyez ça ?

— J'en suis bien sûr.

— Alors, cherchez...

Et la vieille riait de plus belle.

Il fallait bien se rendre à l'évidence. Les Thomassin n'étaient pas dans la maison.

Fabien et les forgerons se concertèrent.

— Eh bien ! dit le garde, nous les attendrons.

— Avez-vous apporté de quoi manger ? fit la vieille.

— Tu le verras bien, sorcière !

— C'est que, reprit-elle, vous avez le temps d'attendre. Ce n'est ni aujourd'hui, ni demain, ni dans huit jours qu'ils reviendront.

Cet accent railleur acheva d'exaspérer ces hommes déjà résolus à se porter aux plus violentes extrémités.

— Mère Thomassin, dit froidement Fabien fou de fureur, tu sais où sont tes hommes !

— C'est bien possible, ça !

Et la vieille ricanait toujours.

— Tu vas nous le dire.

— Ah ! mais non.

— Tu refuses?

— Un peu, mon garçon.

— Prends garde, la vieille!

— Je me moque de toi, reprit-elle insolemment.

Fabien regarda le forgeron américain et ils se comprirent.

Celui-ci sortit.

Il alla chercher sous le hangar une brassée de bois mort et la jeta sur les tisons du foyer.

Le bois mort s'enflamma.

Alors Fabien se rua sur la vieille et la terrassa.

Elle se mit à crier.

— Nous allons la chauffer, dit le garde. Peut-être ça lui déliera-t-il la langue.

La vieille avait les pieds nus dans ses sabots.

On lui ôta cette chaussure, puis on lui exposa la plante des pieds à la flamme ardente du foyer.

Elle jeta un cri de douleur et dit :

— Retirez-moi, je dirai tout.

— Parle donc, alors ! fit le garde.

Et il s'assit sur un escabeau.

— Nos hommes sont partis hier soir, dit-elle; ils sont allés en forêt.

— Sans leurs fusils?

— Non. Ils les avaient.

— Après? fit Fabien.

— Ils sont revenus un peu après minuit.

— Ah!

— Ils ont laissé leurs fusils et le vieux m'a dit : Il ne fait plus bon pour nous par ici. Nous allons à Paris.

Fabien haussa les épaules.

— Est-ce que tu te moques de nous, la vieille? fit-il.

— Mais non, dit-elle. A preuve qu'ils m'ont laissé de l'argent.

Et elle indiqua un bahut que Fabien alla ouvrir.

Dans le tiroir, il y avait une dizaine de pièces d'or.

— L'argent de mon pauvre maître qu'ils ont assassiné! hurla Fabien.

La vieille haussa les épaules.

— Ton maître se porte aussi bien que toi, dit-elle.

Fabien la regarda d'un air affolé.

— Tu veux donc que je te remette au feu,

vieille sorcière! fit-il avec un accent de fureur concentrée.

— Je te dis la vérité ! dit la vieille.

En parlant ainsi, elle avait un certain accent de sincérité qui frappa le garde.

Mais comment ajouter foi à ce que disait cette femme, après tout ce qu'on savait, hélas! après tout ce qu'on avait vu ?

Cependant la vieille fût parvenue peut-être à jeter une certaine incertitude et peut-être une vague espérance dans les esprits, si elle n'eût pas ajouté un mot.

Mais qui veut trop prouver ne prouve plus rien.

La vieille continua :

— Ton maître, c'est bien M. Chatelain, n'est-ce pas ?

— Oui ! dit tristement Fabien.

— Eh bien, il est parti à Paris avec mes hommes.

Ceci devenait invraisemblable.

— Misérable vieille ! s'écria le garde ; si tu ne me dis pas la vérité, nous te brûlons toute vive !

Et il la poussa de nouveau vers le feu.

Elle jeta un cri.

— Si vous ne me croyez pas, dit-elle, allez

donc jusqu'à la ferme de la Galinière, qui est à un quart de lieue d'ici.

— Eh bien? dit Fabien pâle de rage.

— Le fermier a conduit ton maitre et mes hommes au chemin de fer. Il te le dira.

Fabien ne crut pas un mot de cette assertion.

Mais il s'efforça d'y croire, de se rattacher à cet espoir insensé.

Il laissa la vieille sous la garde de deux forgerons et, avec les autres, il courut à la ferme de la Galinière.

La carriole du fermier était encore attelée et le cheval était tout fumant.

Le fermier venait d'arriver.

— D'où viens-tu? lui dit Fabien.

— De Salbris.

— Est-ce vrai que tu y es allé pour conduire les Thomassin au chemin de fer?

— Ma foi! dit le fermier, ils m'ont donné quarante francs. La course était bien payée.

— Ainsi tu les as menés au train?

— Oui.

— Ils étaient seuls...

Et Fabien fit cette question d'une voix étranglée.

— Non. Il y avait avec eux un grand et fort homme que je ne connais pas.

— Monsieur... Chatelain?...

— Oh! je ne crois pas. M. Chatelain, je le connais bien... Il a toute sa barbe?...

— Oui.

— Celui-là n'en avait pas... et puis il avait une blouse... comme les Thomassin... J'ai idée que c'est quelque braconnier du val de la Loire.

L'espoir de Fabien, cet espoir qui était de la folie, s'évanouissait donc.

Certainement le fermier de la Galinière aurait reconnu M. Chatelain.

Fabien n'en pouvait plus douter.

Les Thomassin, après avoir assassiné M. Chatelain, avaient pris la fuite.

Mais d'où leur venaient l'or laissé à la vieille et celui qu'ils avaient donné au fermier?

Il était peu probable que M. Chatelain, sorti de chez lui à neuf heures du soir, eût emporté une grosse somme.

Et puis, quel était ce mystérieux compagnon qui voyageait avec eux?

Le mystère se compliquait, au lieu de s'éclaircir.

XLII

Revenons à Cardouan le résinier et à Marinette.

On se souvient de l'épouvante de cette dernière quand elle avait vu Pierre s'élancer, son couteau à la main, hors de la maison.

— Mon oncle! s'était-elle écriée, courez après lui, il va faire un malheur!

Mais déjà Pierre était loin, et Cardouan n'avait pas bougé. L'idée que l'homme soupçonné, accusé par son fils, n'était pas M. de Clisson, ne lui était même pas venue.

Cardouan était un peu fataliste.

Il méprisait M. de Clisson, et, dans sa pensée, cet homme, qui n'avait hérité d'aucune des qualités de ses pères, méritait un châtiment terrible,

Un châtiment que bien certainement la Providence lui avait réservé.

Et qui pouvait dire que la Providence n'eût pas jeté les yeux sur Pierre pour en faire l'instrument de sa vengeance ?

Cardouan ne courut donc pas après son fils.

Un autre que lui, peut-être, aurait voulu empêcher un crime à tout prix, et n'eût songé qu'à son fils, qui risquait l'échafaud.

Mais, nous l'avons dit, il était fataliste.

Bien que né de ce côté-ci des Pyrénées, le Basque avait peut-être dans les veines quelques gouttes de sang arabe, et il avait conservé de ses ancêtres les Mores cette devise qui dit : « C'était écrit, Dieu est grand ! »

Marinette avait voulu s'élancer à la poursuite de Pierre, mais Cardouan l'arrêta.

Et comme elle joignait les mains et répétait :

— Mais, mon oncle, il va le tuer !

— Eh bien ! répondit Cardouan, l'aimes-tu donc encore, cet homme ?

Cette question tomba sur la tête de Marinette comme un coup de massue.

La pauvre enfant sentit ses jambes fléchir, un nuage passa sur son front, et sa voix expira dans sa gorge.

L'enfant se plaignait toujours, en proie aux convulsions.

Ce fut comme une diversion heureuse pour la pauvre Marinette.

Elle le reprit dans ses bras et se mit à lui prodiguer ses soins.

Alors Cardouan sortit.

Mais il ne s'éloigna pas.

Il demeura autour de la maison, allant et venant, les yeux presque toujours fixés sur le petit manoir de Clisson.

Le manoir était plongé dans l'obscurité.

Du moins, Cardouan n'apercevait aucune lumière, et cela tenait à ce que la fenêtre du cabinet de M. de Clisson ouvrait sur la façade opposée.

A chaque instant le résinier interrompait sa promenade inégale et brusque.

Il se prenait à tressaillir, et croyait entendre des bruits étranges traverser l'espace :

Un cri de terreur, un cri de douleur aigu, puis un râle d'agonie.

A chaque instant encore il s'attendait à voir sortir du château Pierre Cardouan enfiévré et pâle, brandissant à la main son couteau ensanglanté.

Rien de tout cela n'arriva.

Le manoir demeura plongé dans le silence et l'obscurité, et la respiration haletante de la forge fut le seul bruit qui se fit entendre.

Alors Cardouan respira.

Cet homme avait une étrange nature.

Il se fût fait un scrupule de retenir son fils,

mais à présent que tout semblait lui affirmer qu'il n'était arrivé aucun malheur, il respirait.

— J'aime autant cela, murmura-t-il.

Evidemment, dans son esprit, Pierre avait renoncé à son projet.

Avait-il eu peur?

C'était peu probable.

Mais Pierre était un honnête homme, et un honnête homme ne se convertit pas subitement en un assassin.

Cardouan erra longtemps encore autour de la maison.

Puis il finit par monter chez lui.

L'enfant s'était assoupi.

Cardouan trouva Marinette assise auprès du lit.

En voyant entrer son oncle, elle se leva vivement et le regarda sans prononcer un mot.

Cardouan lui prit la main.

— Rassure-toi! dit-il.

— Mon oncle...

— S'il était arrivé quelque chose, je le saurais.

— Mais Pierre... où est-il? demanda Marinette, qui ne semblait pas partager la quiétude de son oncle.

— Il sera reparti.

— Où cela ?

— Eh! le sais-je ? Tu penses bien, dit Cardouan, qu'il n'est pas arrivé tout droit d'Angleterre.

— D'où venait-il donc?

— Il se sera caché quelque part, dans une ferme du voisinage, où on lui aura dit ce que tout le monde croit.

— Ah! fit Marinette d'un air de doute. Et vous croyez qu'il y est retourné ?

— Tu penses bien, répondit le résinier, que s'il était allé chez M. de Clisson, nous en saurions quelque chose maintenant. Il y a plus d'une heure qu'il est parti.

Marinette ne répondit pas.

Cependant Cardouan voulut avoir le cœur tout à fait net des doutes de la jeune fille.

Il descendit de nouveau.

Cette fois, il tourna la maison, suivit la haie de clôture du parc des Ardentes et s'en alla droit au manoir.

Le manoir était toujours calme, toujours plongé dans l'obscurité.

Cardouan en fit le tour.

Alors il vit une lumière qui se projetait sur le feuillage des arbres de l'avenue.

La chambre de M. de Clisson, située au premier étage et regardant les sapinières, était encore éclairée.

Cardouan sentit ses cheveux se hérisser et quelques gouttes de sueur perler à son front.

Qui pouvait dire que cette clarté n'était pas celle d'une lampe mortuaire?

Qui aurait pu affirmer maintenant que Pierre Cardoüan n'avait pas assassiné le marquis ?

Cardouan fut tenté de frapper à la porte du château.

Mais sous quel prétexte allait-il se présenter à pareille heure?

Et si, ce qu'il espérait encore, Pierre avait pris la fuite, si le marquis parfaitement vivant venait lui ouvrir, que lui dirait-il, lui Cardouan, pour motiver sa visite?

Tout à coup, le résinier eut une inspiration.

Il avisa un des ormes de l'avenue qui montait juste en face de cette fenêtre éclairée.

Cardouan était leste encore, quoique vieux.

Il embrassa le tronc de l'arbre et se mit à grimper comme un chat jusqu'au couronnement.

Et puis, quand il fut là, il grimpa encore de branche en branche, et ne s'arrêta que lorsqu'il

se trouva presque de niveau avec la croisée.

Alors Cardouan regarda.

Et certes, en ce moment, il respira bruyamment.

De l'endroit où il se trouvait, il voyait fort distinctement dans la chambre de M. de Clisson.

Et c'était M. de Clisson qu'il voyait.

Le marquis était au lit.

Mais le marquis ne dormait point.

Il lisait fort tranquillement, sa bougie sur sa table de nuit, appuyé sur son coude.

Cette attitude tranquille ne laissait aucun doute à Cardouan le résinier.

M. de Clisson n'avait même pas vu Pierre.

Cardouan se laissa glisser alors au bas de l'arbre.

Puis il retourna auprès de Marinette.

Cette fois, son visage exprimait une telle sécurité, que Marinette respira à son tour et se trouva tout à fait rassurée.

— Vous êtes bien sûr qu'il est parti, n'est-ce pas, mon oncle? dit-elle.

— Oui, mon enfant.

— Et qu'il n'a même pas essayé d'entrer chez M. de Clisson?

— M. de Clisson est en vie, et il est aussi tranquille que moi.

Marinette eut un soupir de soulagement.

Cardouan reprit :

— Demain matin, si le petit va mieux, je battrai le pays et je tâcherai de retrouver Pierre.

— Et... vous lui direz tout... fit Marinette.

— Non, Pierre ne doit rien savoir tant que nous serons ici ; mais je suis son père, et quand je lui aurai dit : Dans huit jours tu sauras tout, et d'ici là, dis-toi que tu peux toujours aimer Marinette, il me croira.

— Vous croyez, mon oncle ?

— J'en suis sûr.

Marinette garda un moment le silence.

Puis, après un nouveau soupir :

— Ainsi tout est bien décidé, mon oncle, nous quittons le pays ?

— Oui, mon enfant.

— Et nous retournons dans les Landes ?

— Où, alors, nous dirons tout à Pierre, et où vous vous marierez, mes enfants.

— Mais... ce pauvre enfant... ?

— Eh bien ! nous ferons notre devoir jusqu'au bout ; nous l'élèverons comme si c'était vraiment ton fils.

Et Cardouan embrassa sa nièce sur le front.

— Bonsoir, mon enfant, dit-il. Tu as veillé toute la nuit dernière, le petit va mieux, tu peux te coucher.

EtCardouan descenditau rez-de-chaussée, où son lit était dissimulé dans une alcôve.

Quelques minutes après, le résinier était couché et ne tardait pas à s'endormir.

Il ne se doutait pas, le pauvre homme, qu'à cette heure même son fils Pierre et M. Chatelain se regardaient face à face, debout tous les deux sur le tronc de sapin, et que, ce pont fragile s'écroulant sous eux, ils tombaient tous les deux dans la rivière, où les attendait sans doute une mort aussi affreuse qu'inévitable.

XLIII

Cardouan dormit quelques heures d'un bon sommeil.

Quand il s'éveilla, le jour était venu ; les premières clartés du matin glissaient indécises à la cime des sapinières et resplendissaient sur l'étang.

Cardouan se leva.

Il monta sur la pointe du pied jusqu'à la chambre de Marinette.

L'enfant dormait.

Quant à Marinette, elle était assoupie sur une chaise au chevet du lit.

Mais Cardouan avait eu beau marcher avec précaution, la jeune fille avait le sommeil trop léger pour ne point s'éveiller aussitôt.

— Ah ! c'est vous, mon oncle, fit-elle.

— Oui, mon enfant.

— Pierre n'est pas revenu ?

— Non.

— Et, dit-elle toute tremblante, il n'est... rien... arrivé ?

— Rien que je sache, répondit le résinier. Mais je vais sortir, et comme il y a du sable partout, je trouverai facilement la trace de Pierre.

Et Cardouan quitta sa nièce de nouveau.

La Sologne est, en effet, un vaste désert de sable.

Partout, dans les sapinières, dans les champs, l'homme et les animaux laissent, en passant, leur trace sur le sol.

Cardouan descendit.

A la porte même de la maison, il trouva l'empreinte du pied de son fils.

Mais, chose bizarre! cette empreinte ne se dirigeait pas vers le château.

Tout au contraire. Elle côtoyait la haie de clôture du parc des Ardentes.

Alors Cardouan sentit son front se mouiller et son cœur fut pris d'un battement précipité.

Pourquoi?

Il n'osait même pas se le demander.

Les empreintes se continuaient, de plus en plus marquées, à mesure qu'on s'éloignait de la maison, et elles se dirigeaient vers la grille des Ardentes.

Cardouan s'arrêta.

Il venait enfin de se poser une question terrible :

Etait-ce bien à M. de Clisson que Pierre avait fait allusion en disant qu'il savait le nom du séducteur de Marinette?

Et si c'était de M. de Clisson qu'il parlait, pourquoi avait-il pris le chemin des Ardentes?

Cardouan se remit en route.

Mais il marchait comme un homme ivre, et il avait un nuage sur les yeux.

Cependant les Ardentes avaient leur aspect accoutumé.

Les deux grandes cheminées flamboyaient, et le bruit des marteaux, cadencé et monotone, arrivait aux oreilles de Cardouan.

Tout cela rassura un peu Cardouan.

Il était évident que si un malheur était arrivé aux Ardentes, les forges se fussent arrêtées.

Cardouan avança encore.

Mais quand il fut près de la grille, il aperçut dans la cour un groupe de gens, forgerons et domestiques, qui causaient avec animation.

De nouveau, le résinier sentit ses jambes fléchir.

Et il s'arrêta, le front appuyé à la grille.

En ce moment, un forgeron se retourna et l'aperçut.

Cardouan ne pouvait plus prendre la fuite.

Pâle comme un mort, chancelant, il franchit le seuil de la grille et entra dans la cour.

Puis, sans dire un mot tout d'abord, il écouta jaser tout ce monde.

— Je crois, disait un des domestiques, qu'on se fait, en ce moment, beaucoup de bile pour peu de chose.

Cardouan respira.

Le domestique poursuivit :

— M. Chatelain est parti en forêt hier

soir, avec le petit Jacques ; il a voulu tuer une loutre à l'affût. C'est malin, ces bêtes-là !

— Très-malin, dit un forgeron.

— M. Chatelain aura attendu toute la nuit. Il n'aura peut-être tiré qu'au jour. Et puis, supposons qu'il ait tué la loutre...

— S'il l'a tirée, il l'a tuée.

— Ça, c'est bien sûr.

— Il l'aura portée dans une ferme voisine. Le temps d'aller, de venir, et puis la rivière n'est pas à deux pas d'ici... Vous savez bien que le petit Jacques nous a dit qu'il avait laissé M. Chatelain au tourbillon du Berger.

Cardouan écoutait tout cela.

Il ne comprenait pas grand'chose, si ce n'est qu'aucun événement grave n'avait eu lieu aux Ardentes.

Alors, de plus en plus rassuré, il se hasarda à questionner les domestiques.

— Qu'est-ce qui se passe donc ci dit-il.

— Eh ! c'est vous, père Cardouan, dit le domestique qui venait de parler.

— Oui, c'est moi, dit le résinier. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a que M. Chatelain n est pas encore rentré.

— Où donc était-il allé ?

— A la chasse à la loutre.

— Quand?

— Hier soir. Il est parti vers dix heures.

— Seul? demanda Cardouan d'une voix étranglée.

— Non, avec le petit Jacques, son berger.

— Et il n'est pas revenu?

— Pas encore.

Cardouan sentait ses angoisses le reprendre.

Machinalement ses yeux se portaient vers la haie de clôture le long de laquelle était l'empreinte des pas de son fils.

Il fut bientôt au courant de la situation, cependant, et il la connut dans ses moindres détails.

L'inquiétude des gens des Ardentes, de Mme Chatelain et de la mère du maître de forges, s'expliquait par les menaces de mort que proféraient depuis quelques jours les Thomassin.

L'inquiétude de Cardouan, au contraire, provenait tout entière de la disparition de son fils.

Il avait questionné, on lui avait répondu; mais on ne s'inquiétait guère de lui.

Il en profita pour se détacher de ce groupe

qui était resté là, tandis que le garde Fabien et les forgerons s'en allaient à la découverte.

Et, tournant autour du pavillon d'habitation, il se trouva dans le parc.

Là, il s'arrêta plus ému que jamais.

Il venait d'apercevoir dans une des allées sablées, celle qui se dirigeait vers la petite porte, les pas de trois hommes.

Deux avaient dû marcher côte à côte.

Cardouan reconnut parfaitement l'empreinte d'une botte de chasse à semelle ferrée.

C'était évidemment le pas de M. Chatelain.

Puis, à côté, la trace d'un sabot: le sabot du petit Jacques.

Le maître de forges et le berger avaient dû passer les premiers.

Derrière, il y avait une troisième empreinte, celle d'un homme qui les avait suivis.

De temps en temps elle était plus profondément enfoncée dans le sable, ce qui était une preuve que ce troisième personnage s'était arrêté plusieurs fois.

Et Cardouan, la sueur au front, continua à suivre ces traces.

Et il arriva ainsi jusqu'à la petite porte du parc.

Cette porte était ouverte.

Cardouan en franchit le seuil.

Alors il se trouva en face de l'avenue qui conduisait au château de M. de Clisson.

Et, tout à coup, sa résolution fut prise, et il entra dans cette avenue et se dirigea vers le perron.

M. de Clisson était levé.

Ce gentilhomme était descendu de sa chambre et il avait ouvert la fenêtre de cette petite salle du rez-de-chaussée où, la veille au soir, il avait vu pénétrer Pierre Cardouan.

Le résinier le trouva en bras de chemise, une pipe à la bouche, appuyé à la barre d'appui de la croisée.

A mesure qu'il avançait, Cardouan ralentissait le pas.

A mesure que le résinier s'approchait, M. de Clisson oubliait de fumer.

Enfin Cardouan arriva sous la fenêtre.

— Hé! monsieur le marquis? dit-il.

— Bonjour, Cardouan, dit M. de Clisson.

Le marquis était aussi pâle que son résinier.

— Qu'est-ce qu'il y a de nouveau? fit-il en essayant de prendre un ton indifférent.

— C'est à vous que je viens le demander, monsieur le marquis.

— A moi?

— S'il y a du nouveau, vous devez le savoir...

Et Cardouan regarda fixement le marquis.

— Je ne sais rien, dit M. de Clisson.

— Pas même que mon fils Pierre est revenu ?

— Si, dit le marquis, je sais cela.

— Ah ! vous le savez ?

— Je l'ai même vu, ton fils.

Cardouan continuait à le regarder.

— Et quand l'avez-vous vu ? fit-il.

— Hier soir.

— Où cela ?

— Ici. Il voulait m'assassiner.

— Ah ! fit froidement Cardouan.

— Et j'ai été obligé, pour le calmer, de lui faire un serment.

— Lequel ?

— Je lui ai juré, ce qui est la vérité, du reste, que je n'avais pas séduit ta nièce.

— Et quand vous lui avez fait ce serment, il est parti ?

— Sans doute.

— Il avait un couteau à la main, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien, savez-vous ce qu'il en a fait ?

— Achève! dit M. de Clisson, dont la langue devenait sèche.

— Il s'en est servi pour assassiner M. Chatelain, répondit Cardouan.

M. de Clisson jeta un cri.

Alors le résinier écrasa son maître d'un regard de mépris.

— Pierre n'est que le bras qui a frappé, dit-il ; le véritable assassin de M. Chatelain, c'est vous!

XLIV

Huit jours se sont écoulés.

On n'a pas revu M. Chatelain.

Est-il mort ou vivant?

Fabien ne doute pas qu'il soit mort.

N'a-t-il pas vu des lambeaux de la veste de chasse de son pauvre maître accrochés à la roue ensanglantée du moulin?

Le tronc de sapin scié et tombé à l'eau ne lui laisse aucun doute.

Cependant, aux Ardentes, on ne veut pas croire encore à la mort de M. Chatelain.

La vieille mère dit en sanglotant tout le long du parc :

— Il n'est pas mort... il ne peut pas être mort... Quelque chose me dit qu'il reviendra.

Mme Chatelain ne dit rien, elle.

Morne, farouche, elle ne sort pas de sa chambre...

Ses yeux sont rouges et secs ; son visage est d'une pâleur mate et transparente qui lui donne le ton de la porcelaine.

Elle ne voit qu'une seule personne, Marinette.

M. de Clisson a essayé de pénétrer aux Ardentes et d'y porter ses consolations.

M. de Clisson n'a pas été reçu.

Donc, la mort de M. Chatelain est à peu près certaine pour tout le monde, et pour Fabien le garde, elle ne fait pas un doute.

Cependant ceux qui essayent encore de se faire illusion disent que, si M. Chatelain s'était noyé, on finirait par retrouver son cadavre.

La rivière a été sondée sur un parcours de plus de deux lieues et on n'a rien trouvé.

Les Ardentes ont éteint leurs fourneaux.

La plupart des ouvriers sont allés à Vierzon chercher de l'ouvrage dans d'autres forges.

Le pays est devenu morne et silencieux.

Cependant Cardouan, qui devait s'en aller avec sa nièce, n'est pas parti.

Chose bizarre ! personne n'a dit que Pierre Cardouan, son fils, avait été vu dans le pays.

Et ceux qui croient fermement à la mort de M. Chatelain n'en accusent que les Thomassin, ces bandits de la pire espèce.

La justice, émue, a fait rechercher ces hommes, mais, jusqu'à ce jour, ses recherches n'ont amené aucun résultat.

Or, le matin du huitième jour qui a suivi la disparition du maître de forges, deux hommes sont assis à la porte de la ferme de Misère et causent.

Ces deux hommes sont Fabien le garde-chasse et Cardouan le résinier.

— Oui, mon vieil ami, je voudrais bien partager l'illusion de la pauvre mère, mais je ne le puis. M. Chatelain est mort, bien mort.

— Enfin, dit Cardouan, toujours est-il qu'on ne le retrouve pas.

— Il ne faut qu'un moment pour que la rivière rende sa proie.

— Et vous êtes sûr que les Thomassin y sont pour quelque chose?

— C'est eux qui ont scié le tronc de sapin. S'il en était autrement, auraient-ils pris la fuite?

Cardouan baisse la tête et ne répond pas.

— Je sais bien, répond Fabien, que la vieille femme prétend que son homme et ses fils sont partis avec M. Chatelain.

— Oui, elle a dit cela, observa Cardouan.

— Mais c'est absurde. D'abord les Thomassin étaient les ennemis de mon pauvre maître.

— C'est vrai.

— Ensuite le fermier de la Galinière, qui les a conduits au chemin de fer, prétend que l'homme qui les accompagnait n'avait pas de barbe et était vêtu d'une blouse.

— Il y avait donc réellement un homme? demanda Cardouan.

— Oui.

— Quel était-il?

— Je n'en sais rien.

Un soupir de soulagement soulève la poitrine du résinier.

Fabien reprend :

— Je ne crois même pas que cet homme ait pu tremper dans le crime. Ce devait être un braconnier des environs. Les Thomassin con-

naissaient tout ce qu'il y a de canailles dans les environs.

— Ah!

Et Cardouan respira plus à l'aise encore.

Il pourrait cependant le dire, lui, quel était cet homme qui prenait la fuite avec les Thomassin; il l'a deviné dès la première heure.

Cet homme, c'était son fils.

Mais personne n'a songé à Pierre Cardouan, que tout le monde croit en Angleterre.

M. de Clisson n'a rien dit, Cardouan et Marinette n'ont soufflé mot.

Et tandis que ces deux hommes causent ainsi tristement, un nouveau personnage entre tout essoufflé dans la cour de Misère.

C'est Jacques, le petit pâtre.

Jacques est arrivé en courant et la sueur découle de son front.

— Monsieur Fabien, dit-il, monsieur Fabien!

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Je crois bien que M. Chatelain est retrouvé.

Fabien et Cardouan ont jeté un cri.

— Les eaux de l'écluse sont basses, poursuit le petit Jacques, et le meunier croit avoi

aperçu quelque chose au fond, comme qui dirait le corps d'un homme.

. . . .

Une heure après, il y a beaucoup de monde autour de l'écluse du moulin.

Le maire de Saint-Firmin, le garde champêtre, tous les serviteurs des Ardentes sont là.

Le maire a ordonné d'arrêter le moulin et d'ouvrir l'écluse.

L'eau s'écoule peu à peu.

Tout à coup, la foule pousse un cri d'horreur.

L'eau, en se retirant, a mis à découvert le dos d'un homme à demi enterré dans la vase.

Personne n'ose plus approcher, personne n'ose descendre dans l'écluse.

Mais Fabien arrive, suivi de Cardouan.

Tous deux descendent dans la vase et arrachent le cadavre à son lit de vase.

Alors un nouveau cri d'horreur se fait entendre.

Le cadavre n'a plus figure humaine : c'est un amas tuméfié de chairs livides.

La bouche est devenue un trou informe, les yeux ont disparu.

La chevelure se détache du crâne par lambeaux.

Pourtant, à n'en point douter, c'est bien M. Chatelain.

Fabien reconnait ses vêtements, ses chaussures, et quand le cadavre est déposé sur la berge, on retrouve encore dans une des poches du pantalon le carnet que le maître de forges portait toujours sur lui.

Et cependant Cardouan, en découvrant la poitrine du mort, a jeté un cri.

Mais ce cri, nul n'y a pris garde.

Pourquoi ce cri ?

Nul ne le saura peut-être jamais.

....

C'est le soir.

Le soleil s'est couché derrière les sapins.

Le soleil est triste et sans rayons.

Un brouillard humide monte peu à peu du sol malsain et se répand dans l'atmosphère.

La nuit n'est point venue encore, mais elle est proche.

La cloche de la modeste église de Saint-Firmin sonne le glas funèbre.

Dans la campagne, on voit une longue file de gens en deuil marchant sur deux rangs, escortant une bière qu'on porte à bras.

C'est le cercueil de M. Chatelain, l'homme de bien, le travailleur infatigable, qui faisait

vivre toute une contrée et dont la mort est un deuil public.

Cependant deux personnes n'ont point suivi le convoi.

L'une est M. de Clisson.

L'autre, Cardouan.

Pourquoi ?

M. de Clisson avait pourtant mis un habit noir, et il devait même conduire le deuil en sa qualité d'ami et de voisin.

Pourtant M. de Clisson n'est pas sorti de son château.

Comme il sortait de sa chambre, il s'est trouvé face à face avec Cardouan.

— Où allez-vous ? lui a demandé celui-ci.

— Peux-tu me le demander? Je vais à l'enterrement de ce pauvre Chatelain.

— Vous n'irez pas...

— Hein ? Que dis-tu ?

— Je dis que vous n'irez pas.

— Et qui m'en empêchera ?

— Moi.

Et Cardouan s'est placé résolûment devant M. de Clisson pour l'empêcher de sortir.

Puis, lui prenant le bras, il l'a entraîné vers la croisée qu'il a ouverte.

— Restons là, dit-il.

— Mais pourquoi ?

— Quand le cercueil sera sorti, répond Cardouan, je vous dirai pourquoi je ne veux pas que vous l'accompagniez.

Et comme le cortége franchissait la grille des Ardentes, Cardouan a jeté sur M. de Clisson un regard enflammé.

— Si M. Chatelain est mort, dit-il, c'est vous qui l'avez tué ! L'assassin ne conduit pas sa victime au cimetière !

M. de Clisson, pâle de colère, a voulu repousser Cardouan.

Mais Cardouan lui serre le bras à le lui briser.

— Marquis de Clisson, dit-il, j'ai une autre raison encore pour vous défendre d'accompagner ce cercueil.

— Dis-la donc, misérable! s'écrie M. de Clisson hors de lui :

— Oh! pas maintenant... plus tard... le jour où sonnera pour vous l'heure de l'expiation!...

Et M. de Clisson n'osa rien dire.

Les dernières paroles de Cardouan ont jeté dans son âme une mystérieuse et suprême épouvante.

DEUXIÈME ÉPISODE

LES ARDENTES

DEUXIÈME PARTIE

I

Un an s'était écoulé.

C'était un soir, à la tombée de la nuit, en octobre 186....

Un homme, le fusil sur l'épaule, sortait des sapinières qui bornent l'horizon à l'ouest de Saint-Firmin et se dirigeait vers un petit sentier qui courait à travers champs et conduisait au village.

Cet homme n'était autre que le garde Fabien.

Il cheminait lentement, le front penché.

Son chien d'arrêt le suivait et avait l'air aussi triste que lui.

Le chien est tellement l'ami de l'homme qu'il devine ses joies et ses douleurs.

Pour entrer dans le village, il fallait passer sous le mur du cimetière.

Quand il fut à cet endroit-là, Fabien s'arrêta, se dressa sur la pointe du pied et regarda par-dessus le mur.

Aux dernières lueurs du crépuscule on voyait parmi les tombes modestes, la plupart sans entourage et surmontées d'une simple croix de bois, un monument en marbre noir avec une croix en fer forgé.

C'était la tombe de M. Chatelain.

— Pauvre maître! murmura Fabien en essuyant une larme. Il n'y a plus guère que sa mère et moi qui le pleurons.

Et il fit un signe de croix et ôta son chapeau.

Mais, comme il allait s'éloigner, une silhouette noire se dressa derrière la porte à claire-voie du cimetière.

Fabien demeura immobile.

Le cimetière, comme tous ceux des campagnes, n'était point fermé.

Plus que tout autre, le paysan a le respect

des morts, et l'autorité n'a pas besoin de protéger le champ du repos.

Une porte qui ferme au loquet, un mur à hauteur d'appui, sont les seules barrières qui le protégent.

Quelquefois, le dimanche, après les vêpres, quand le soir vient, une femme en deuil, tenant un enfant par la main, soulève le loquet de la porte, pénètre dans le cimetière, cherche dans quelque coin une humble tombe et va s'agenouiller dessus et pleurer.

L'enfant pleure en voyant pleurer sa mère, et tous deux, la veuve et l'orphelin, s'en retournent tristement jusqu'à la chaumière déserte qu'entoure le pauvre champ demeuré en friche depuis la mort du travailleur.

Quelquefois aussi c'est un jeune homme à qui la mort a pris sa fiancée.

D'autres fois, c'est une vieille mère qui vient prier pour son fils.

Et le cimetière est toujours ouvert à ceux qui ont besoin de prier et de pleurer.

Donc, une silhouette noire se dressa tout à coup derrière la claire-voie de la porte.

Fabien ne bougea pas. Un peuplier qui montait le long du mur, à l'extérieur, le dissimulait même assez complétement pour que la

personne qui allait entrer dans le cimetière ne le vit pas.

La porte fut ouverte, un homme entra.

Cet homme, malgré la distance et l'obscurité qui commençait à envahir le cimetière, Fabien le reconnut aussitôt.

Il le reconnut et eut quelque peine à retenir un geste et une exclamation de surprise.

C'était Cardouan le résinier.

Qu'est-ce que Cardouan pouvait venir faire au cimetière?

Il y avait si longtemps déjà que sa femme était morte!

Et sa femme était le seul être qu'il eût perdu dans le pays, lui étranger.

Fabien retint son haleine.

Un sentiment d'étrange curiosité le domina.

Cardouan, avant de refermer la porte, jeta un regard circulaire autour de lui :

Le regard d'un homme qui craint d'être vu.

Puis, rassuré, il s'avança lentement.

La tombe de sa femme était tout près de la porte.

Mais Cardouan ne s'y arrêta point.

Tout au contraire, il prit l'allée qui se trouvait au milieu et la suivit dans toute sa longueur.

La tombe de M. Chatelain était au bout.

A son grand étonnement, pour ne pas dire à sa grande stupeur, Fabien vit Cardouan s'agenouiller sur le bord de la tombe, prendre sa tête à deux mains et pleurer.

Le bruit de ses sanglots arriva jusqu'à Fabien.

Sanglots inexplicables, douleur étrange, s'il en fut !

Cardouan n'était pas même un serviteur du mort.

Il est vrai que M. et Mme Chatelain avaient eu mille bontés pour lui et sa nièce, que le maître de forges avait élevé Pierre Cardouan.

Mais tout cela ne paraissait pas pouvoir justifier, à un an de distance, la douleur de Cardouan.

Le résinier demeura longtemps au bord de cette tombe.

Longtemps Fabien l'entendit pleurer.

Enfin il se releva et il s'en alla.

Mais comme il franchissait de nouveau le seuil de la porte, Cardouan jeta un cri.

Fabien était devant lui.

— Toi ! exclama le résinier.

— Moi ! dit Fabien, qui voulut lui prendre la main.

Cardouan avait déjà essuyé ses larmes.

Et ce fut brusquement, d'une voix sifflante, qu'il dit à Fabien :

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

— Et toi ?

— Moi, dit Cardouan, je passais par là ; je suis allé voir si l'ombrage de la tombe de ma pauvre femme n'avait pas besoin de réparation.

— Ah! dit Fabien, qui parut se contenter de cette explication.

Cardouan, tout en faisant cette réponse, regardait Fabien d'un air soupçonneux.

— Et toi, reprit-il, d'où viens-tu?

— Je viens de faire ma tournée, comme à l'ordinaire.

— Et tu reviens par Saint-Firmin?

— Comme toi.

— Alors, dit Cardouan, nous allons nous en retourner ensemble aux Ardentes?

— Volontiers.

Et ils se mirent à cheminer côte à côte.

Il fallait que Cardouan eût un bien grand empire sur lui-même, car il était à peine ému en parlant ainsi et son visage avait retrouvé son calme habituel.

Or, il est nécessaire d'expliquer comment

Cardouan, qui, un an auparavant, avait dû quitter le pays, s'y trouvait encore.

Depuis les funérailles de M. Chatelain, le résinier avait quitté sa maison et il était venu se loger dans le village, provisoirement et comme un homme qui va partir.

Pendant une quinzaine de jours, tout le pays crut que Cardouan quittait la Sologne, à la suite d'une discussion d'intérêt un peu vive qu'il avait eue avec son maître.

Un beau matin, on apprit que Cardouan ne partait pas.

Il ne rentrait pas chez M. de Clisson.

Mais il entrait aux Ardentes comme résinier.

Mme Chatelain n'avait pas quitté le pays; elle avait manifesté, au contraire, le double désir de continuer l'œuvre de son mari défunt et de ne jamais se remarier.

Et vraiment ce fut, après l'explosion de la première douleur, un spectacle touchant et d'un grand exemple, que de voir cette jeune femme servir de fille à cette vieille mère qui pleurait son fils, et de mère à tous ces ouvriers qui avaient failli se trouver sans travail et sans pain.

La forge des Ardentes flamboya de nouveau.

Donc Cardouan resta aux Ardentes.

Par contre, M. de Clisson afferma ses réserves et partit pour Paris, le lendemain de l'enterrement de M. Chatelain.

Marinette et Cardouan étaient donc venus s'établir aux Ardentes.

Mme Chatelain avait donc auprès d'elle cet enfant mystérieux que tout le monde attribuait à Marinette et dont elle seule aurait pu raconter la naissance.

Cardouan, en acceptant d'entrer à son service, avait-il cédé aux supplications de Mme Chatelain, qui ne voulait pas se séparer de son fils?

On aurait pu le croire.

Cependant un autre événement avait été le mobile de sa conduite.

Un matin, le facteur avait apporté une lettre à Cardouan.

C'était la veille du jour fixé pour son départ.

Cette lettre portait un timbre étranger, celui de la poste anglaise.

Cardouan éprouva une violente émotion en lisant cette lettre.

Marinette vit ses yeux s'emplir de larmes;

mais au travers de ses larmes, brillait comme un mystérieux rayon de joie.

Cardouan ne voulut point s'expliquer.

Mais il s'en alla tout droit aux Ardentes.

En le voyant entrer, Mme Chatelain pâlit.

— Ah! dit-elle, je sais ce que vous venez me dire, Cardouan. Vous venez m'annoncer votre départ et me dire adieu.

— Non, madame, dit Cardouan.

Et comme elle le regardait, il ajouta :

— Je viens vous dire, madame, qu'il ne tient qu'à vous que je reste, et pour toujours...

Mme Chatelain avait laissé échapper un cri de joie :

Le cri de joie d'une mère à qui on rend son enfant.

II

Cardouan était un peu pâle en abordant Mme Chatelain, mais c'était là le seul indice qui trâhît en lui une émotion quelconque.

Il poursuivit donc :

— Il y a un mois, madame, le malheur ne vous avait pas frappée encore, et je croyais de mon devoir de quitter ce pays-ci afin que, lorsque mon fils reviendrait, il ne pût faire quelque esclandre à propos de Marinette.

Aujourd'hui, madame, tout est bien changé.

Mme Chatelain regarda Cardouan :

— Oh ! oui, dit-elle en étouffant un sanglot, tout est bien changé, mon pauvre ami.

— Mon fils devait revenir, poursuivit Cardouan.

— Eh bien ?

— Eh bien, il ne revient pas.

— Il reste en Angleterre ?

— Oui, madame, répondit Cardouan. J'ai reçu une lettre de lui ce matin, et il m'annonce qu'il trouve à s'établir et même à se marier.

Alors, avait achevé Cardouan, il n'y a plus de bagarre à craindre, puisqu'il a cessé de penser à Marinette, et si vous voulez nous prendre à votre service, madame, nous ne demandons pas mieux que de rester.

Et Mme Chatelain accepta avec empressement ; et ce fut ainsi que Cardouan devint le résinier des Ardentes.

Donc, il y avait un an que M. Chatelain

était enterré, ce soir-là où Fabien le garde-chasse avait surpris Cardouan pleurant sur sa tombe.

Ils s'étaient donc mis à cheminer côte à côte.

Cardouan, inquiet, se demandait si Fabien ne l'avait vu que lorsqu'il sortait du cimetière.

Fabien, piqué par la tarentule de la curiosité, n'osait cependant questionner le résinier.

Ce qui fit qu'au lieu de causer, ils marchèrent un bon quart d'heure sans souffler mot.

Enfin, comme ils arrivaient au bord de l'étang, Fabien parut faire un violent effort sur lui-même et dit :

— Tu ne jases guère, mon camarade !

— Ni toi non plus, dit Cardouan.

— C'est sans doute ta pauvre femme qui te revient en mémoire ?

— Justement.

— C'est pour cela que je ne disais rien ; mais, vois-tu, poursuivit le garde-chasse, comme il y a des maux sans remèdes, le meilleur est d'en prendre son parti.

— Tu as raison, soupira Cardouan. Parlons d'autre chose.

— Tu sais la nouvelle ? reprit le garde-chasse.

— Quelle nouvelle ?

— On a arrêté le père Thomassin.

— Ah ! dit Cardouan, est-ce possible ?

— C'est vrai.

— Les misérables sont donc revenus ?

— Les fils, non ; mais lui.

En effet, depuis un an, toutes les recherches de la justice avaient été infructueuses ; on n'avait pu retrouver les trois braconniers.

La vieille femme, demeurée chez elle, avait été arrêtée, conduite à Romorantin et interrogée par le juge d'instruction, qui n'avait pas cru devoir la retenir et l'avait fait remettre en liberté.

Pendant plusieurs mois, on avait battu le pays environnant sans résultat, et l'on avait acquis la certitude que les Thomassin avaient quitté la France.

Comment le père était-il revenu ?

Voilà ce que Cardouan paraissait ignorer, car il dit à Fabien :

— Es-tu bien sûr de cela ?

— Très-sûr. Les gendarmes l'ont emmené hier soir.

— Quand donc était-il revenu ?

— Il y a deux jours. Il était revenu la nuit, et je crois bien qu'il comptait repartir.

— Qui donc a prévenu les gendarmes ?

— Moi, pardieu !

Cardouan regarda Fabien :

— Conte-moi donc ça, fit-il, je ne me doutais véritablement de rien.

— Mais moi, répondit Fabien, j'étais bien sûr qu'ils reviendraient les uns ou les autres. Et comme je me suis juré de venger mon pauvre maître...

— Tu les guettes donc depuis un an ?

— Il n'y a pas de jour que je n'aille faire un tour du côté de leur maison.

— Ah ! fit Cardouan. Eh bien ?

— Avant-hier matin, poursuivit Fabien, je suis allé, comme à l'ordinaire, rôder dans les sapinières qui entourent leur maison.

Il était à peine jour, et il avait plu toute la soirée de la veille.

Comme j'étais sous bois, j'arrive à un endroit où c'est tout sable, un sable fin et qui devient comme du mortier quand il est mouillé.

— Bon ! dit Cardouan, et tu trouves une empreinte de pas ?

— Toute fraîche, puisqu'il n'y avait pas d'eau dedans. Je me mets donc à la suivre.

— Et elle te conduit à la maison de ces bandits ?

— Justement.

— Alors tu as été prévenir les gendarmes?

— Non, j'ai attendu le soir, et je suis allé me blottir sous une taille de genévriers, de l'autre côté de la route.

Un quart d'heure après, j'ai vu la mère Thomassin qui sortait.

Comme elle était toute seule depuis le départ de ses hommes, elle fermait la porte en s'en allant.

— Les voleurs ont peur des voleurs, dit Cardouan.

— La mère Thomassin s'est contentée de tirer la porte après elle.

— Et où est-elle allée?

— Elle avait un panier au bras, et elle a pris un sentier qui mène à Theillay. J'ai compris qu'elle allait faire ses provisions.

— Et tu l'as suivie?

— Non; je suis demeuré à mon poste. Il y avait de la lumière dans la maison, et cette lumière s'est promenée du rez-de-chaussée à l'étage supérieur. Il n'y avait plus à en douter, la mère Thomassin avait laissé quelqu'un chez elle.

— Et... ce quelqu'un, c'était le vieux?

— J'en ai eu la preuve un quart d'heure après.

— Comment cela?

— Le bonhomme est sorti pour aller chercher du bois sous le hangar. Je l'ai vu comme je te vois.

— Et il ne t'a pas éventé?

— Non, mais de peu s'en est fallu. Il n'a pourtant pas le nez d'un chien de chasse, mais il est fin, et il se méfiait. Il est ressorti avec son fusil et il a fait trois ou quatre fois le tour de la maison. Il a même passé à deux pas de la touffe de genévriers dans laquelle j'étais caché.

Puis il est rentré et a fermé la porte.

— Alors tu t'es en allé?

— J'ai couru à Salbris. Tu penses qu'il y a une bonne trotte.

— Ah! oui, par exemple, dit Cardouan.

— Et je ne suis arrivé qu'au petit jour. J'ai prévenu le brigadier et je m'en suis revenu.

— Et tu n'as rien dit à Mme Chatelain?

— Ni à elle ni à personne.

— Pourquoi?

— Parce que je craignais que les forgerons n'eussent l'idée d'aller arrêter le bonhomme

eux-mêmes, ce qui aurait pu faire tout manquer.

— Et les gendarmes sont venus ?

— Hier soir. Ils ont trouvé le bonhomme et ils lui ont mis les menottes avant même qu'il ne fût réveillé.

— Alors ils l'ont emmené à Romorantin ?

— Et j'espère bien qu'on le guillotinera d'ici trois mois.

— Peuh ! fit Cardouan, ce n'est pas sûr.

— Hein ? dit Fabien, qui s'arrêta brusquement.

— Il n'y a pas de preuves.

— Comment ! pas de preuves ?

— Mais non, dit froidement le résinier.

— Et le tronc de sapin scié ?

— Est-ce eux ? personne ne les a vus.

— Mais le petit Jacques qui a avoué que c'était Cadet Thomassin qui lui avait conseillé de venir aux Ardentes ?

— Eh bien ! le fils n'est pas le père.

— Cardouan, dit Fabien, ça m'étonne de t'entendre parler comme ça.

— Que veux-tu dire ?

— Et je croyais... j'étais même sûr...

— De quoi ? fit brusquement Cardouan.

— Que tu regrettais M. Chatelain.

Cette fois encore Cardouan tressaillit.

— Certainement je le regrette, dit-il. Après ?

— Alors tu dois souhaiter qu'on le venge.

— Mais sans doute, seulement... je dis qu'il n'y aura peut-être pas des preuves suffisantes...

Le doute émis par Cardouan exaspéra le garde-chasse.

— Si c'est comme ça, fit-il, faut que nous ayons une explication.

— Que veux-tu dire ?

Et Cardouan redevint inquiet.

— Tu reviens du cimetière, poursuivit Fabien.

— Sans doute, puisque tu m'as trouvé sur la porte.

— Et tu es allé sur la tombe de ta femme?

— Oui, fit Cardouan d'une voix étranglée.

— Tu me trompes.

— Plait-il? fit le résinier en reculant d'un pas.

— Je te dis que tu me trompes, répéta Fabien. Tu es allé pleurer sur la tombe de M. Chatelain...

Cardouan mit vivement la main sur la bouche du garde-chasse.

— Tais-toi ! dit-il.

— Et pourquoi veux-tu que je me taise?

— Tais-toi, répéta Cardouan d'un ton suppliant.

Et comme il disait cela, un homme se dressa dans une touffe d'oseraies au bord de l'étang.

La nuit était venue, mais elle était assez claire pour qu'on pût y voir à une certaine distance.

Fabien jeta un cri de surprise et de colère à la fois.

L'homme qui venait de lui apparaître, il le reconnut sur-le-champ.

C'était le vieux Thomassin, l'homme que les gendarmes avaient emmené la veille et conduit en prison.

III

Tout ce que Fabien avait raconté à Cardouan était exact.

Le père Thomassin avait reparu chez lui quelques jours auparavant.

Il était revenu seul.

D'où revenait-il?

Voilà ce que personne que lui n'aurait pu dire, — et le père Thomassin n'avait rien dit à sa femme.

Il était arrivé un soir un peu avant minuit.

Depuis longtemps la vieille femme était couchée et dormait.

Thomassin n'avait pas eu besoin de cogner longtemps.

La bonne femme s'était levée et lui avait sauté au cou en disant :

— Où sont les enfants?

— *Là-bas*, avait répondu Thomassin.

La bonne femme n'avait pas insisté.

Sans doute qu'elle savait ce que voulait dire ce mot *là-bas*.

— Alors tu viens seul?

— Oui. Et il ne faut pas qu'on sache que je suis ici.

— Si tu ne sors pas le jour, on ne le saura pas.

— Oh! reprit Thomassin tandis que la vieille jetait du bois dans le feu, car le bonhomme était transi, je n'en ai pas pour longtemps. Dans deux ou trois jours, je pense que j'aurai fini mes petites affaires.

— Et puis tu repartiras?

— Oui, mais tu viendras me rejoindre. Un

fameux pays que celui-là! et on y est heureux...

— Et les enfants?

— Heureux aussi, les enfants. Nous n'avons rien à faire et nous allons à la chasse du matin au soir.

— Et je vais y aller avec vous?

— Oui, mais il faut vendre notre maison auparavant.

— Je croyais que tu venais pour cela?

— Oh! non.

Et le père Thomassin ne voulut pas s'expliquer davantage.

Il se mit au lit et dormit sept ou huit heures d'un sommeil de plomb.

Le lendemain, il ne bougea pas de la journée.

— Si c'est comme ça que tu fais tes affaires, dit la vieille, tu n'es pas près d'avoir fini.

Thomassin haussa les épaules et ne répondit rien.

Seulement, quand la nuit fut venue, il prit son fusil et sortit.

— Où allait-il?

La vieille ne le lui demanda pas.

Elle était habituée à l'obéissance la plus ab-

solue et ne faisait jamais de questions indiscrètes.

Thomassin ne rentra qu'au petit jour.

Le lendemain, il se cacha de nouveau pour la journée et ne sortit que le soir.

Ce ne fut donc que le troisième jour que Fabien eut connaissance de son retour.

Le lendemain, les gendarmes vinrent l'arrêter.

Thomassin était sorti de meilleure heure et rentré plus tôt.

En rentrant, il avait soupé et s'était mis au lit.

Il n'y avait pas une heure qu'il dormait, quand les gendarmes arrivèrent.

Réveillé en sursaut, Thomassin se vit garrotté et les menottes aux mains.

— C'est probablement cette canaille de Fabien qui m'a dénoncé, murmura-t-il.

Puis il se mit à sourire.

— Cela devait arriver, ajouta-t-il; mais je suis bien tranquille, ce n'est pas encore de cette fois qu'on me coupera le cou.

La vieille se lamentait.

— Ne pleure pas, vieille bête, lui dit-il; quand j'aurai jasé un brin avec les juges, ils me feront des excuses et ils me laisseront

aller. Tu verras que je serai ici demain soir.

Et Thomassin, s'adressant aux gendarmes, leur dit :

— Quand il vous plaira, vous savez.

Et comme ils l'emmenaient et qu'il cheminait à pied entre leurs chevaux, il murmura :

— J'aurais pourtant bien voulu voir la personne pour qui je suis venu.

Ces imbéciles vont me faire perdre huit jours.

Thomassin fit gaiement le chemin et arriva à Romorantin un peu après huit heures du matin.

Les gendarmes le conduisirent tout droit à la prison.

Une heure après, on venait le chercher pour le conduire devant le juge d'instruction.

Le juge le garda une demi-heure dans son cabinet.

On remarqua même qu'il congédia successivement le gendarme qui avait amené son prisonnier et le greffier qui avait déjà taillé sa plume pour transcrire l'interrogatoire.

Que se passa-t-il entre le juge et Thomassin? Nul ne le sait.

Mais le greffier fit un haut-le-corps quand

le juge, le rappelant, lui ordonna de libeller une ordonnance de non-lieu.

Le gendarme, demeuré dans l'antichambre, fut non moins stupéfait de voir le prisonnier mis en liberté.

— Quand je vous le disais, camarade! lui dit Thomassin en souriant. Vous vous êtes donné bien du mal pour peu de chose.

Et Thomassin s'en alla triomphant.

Il avait de l'argent dans sa poche, il entra dans un cabaret, tout à côté du Palais de Justice, et se fit servir un bon déjeuner.

Puis il se remit en route et reprit le chemin de son *endroit*, comme disent les paysans.

Il arriva chez lui un peu avant la nuit.

Sa femme lui dit :

— J'ai pour habitude de croire ce que tu me dis ; mais je t'avoue que lorsque j'ai vu que les gendarmes t'emmenaient, je me suis demandé si tu ne te montais pas la tête.

— Quand je dis une chose, c'est que je puis la dire, répliqua le vieux avec dignité.

Maintenant, donne-moi à manger. Il faut que je file.

— Comment! tu t'en vas encore?

— Oui. Je vais aller faire un tour à Saint Firmin.

— Avant la nuit?

— Oh! ça m'est bien égal maintenant, je n'ai plus peur des gendarmes.

Et Thomassin s'en alla.

Comme au bon temps d'autrefois, il prit son fusil et s'enfonça dans les sapinières.

Thomassin avait toujours porté sa barbe avant la catastrophe qui avait amené sa fuite,

Une barbe noire et blanche par places et qui donnait à sa physionomie un air tout particulier.

En voyage, il avait coupé cette barbe, ce qui le rendait presque méconnaissable.

En passant dans une vente où les charbonniers avaient travaillé récemment, il prit de la poussière de charbon et se barbouilla quelque peu le visage.

— Je ne crains plus les gendarmes, se dit-il, mais je me méfie des forgerons. Ces brutes-là seraient capables de m'assommer.

Quand il fut parvenu à la lisière des sapinières, il se trouva à la bifurcation de deux sentiers.

L'un descendait au sud-est et conduisait au petit bourg de Saint-Firmin;

L'autre menait tout droit aux Ardentes, en infléchissant vers le nord-est.

Ce fut ce dernier chemin que prit Thomassin, et, comme la nuit était proche, il pressa le pas.

Il était tout à fait nuit lorsqu'il passa auprès de l'étang qui dormait au pied du château de M. de Clisson.

Il allait le contourner et continuer son chemin, quand il entendit un bruit de voix et de pas dans l'éloignement. Alors il se jeta dans une touffe d'oseraie, se mit à plat ventre et colla son oreille au sol.

La terre avait un certain retentissement.

Thomassin avait, de son côté, cette finesse d'ouïe que les braconniers semblent avoir empruntée aux bêtes fauves.

Il reconnut donc la voix de Cardouan le résinier, et celle de Fabien le garde chasse.

— Bon! murmura-t-il, il y en a un des deux à qui j'ai affaire.

Et comme ils arrivaient sur lui, il se dressa devant eux.

Fabien, nous l'avons dit, jeta un cri de surprise et de colère en le voyant;

Puis il porta la main à la crosse de son fusil.

Mais son fusil était désarmé, et il l'avait en bretelle.

Thomassin, au contraire, avait le sien à l'épaule.

— Ne fais pas de bêtise, dit-il, ou je te brûle.

Fabien était un homme raisonnable. Il garda son fusil en bretelle.

Alors Thomassin lui dit :

— Ça t'étonne de me voir, n'est-ce pas?

— Tu t'es donc échappé des mains des gendarmes, brigand? hurla Fabien.

— Non, c'est le juge qui m'a lâché.

— Ah! vraiment?

Et Fabien se demandait s'il n'allait pas se ruer sur le vieux et le prendre à la gorge.

Mais le fusil du braconnier le tenait en respect.

Thomassin reprit :

— Ce n'est pas pour toi que je suis ici. J'ai un mot à dire à Cardouan.

— Ah! dit le garde, qui ne parut pas fort étonné.

— Mais, ajouta le braconnier, avec un lapin comme toi il faut se méfier.

— Puisque les juges t'ont relâché, dit Fabien avec ironie, tu ne dois pas avoir peur de moi.

— Si fait!

— Tu sais bien que je ne peux pas t'arrêter.

— Oui, mais tu peux me loger une balle dans le dos.

— Tu crois? murmura Fabien en se mordant les lèvres.

— Donne ton fusil à Cardouan.

— Ah! par exemple!

Mais Cardouan dit à Fabien :

— Je ne sais pas ce que me veut ce misérable; mais, enfin, puisqu'il veut me parler...

— Eh bien? fit le garde.

— Donne-moi ton fusil, si ça lui fait plaisir.

Fabien, qui voyait toujours braqué sur lui le canon de Thomassin, obéit.

Cardouan prit son fusil et le mit sur son épaule.

Alors Thomassin remit le sien en bretelle.

Puis il s'approcha du résinier et lui prit le bras :

— Venez, dit-il, nous allons jaser un brin.

Et il l'entraîna à l'écart, de manière que Fabien ne pût entendre leur conversation.

Le garde était stupéfait :

— En voilà une sévère, tout de même! murmura-t-il enfin d'une voix étouffée par la colère. Cardouan, il y a une heure, pleurait comme un enfant sur la tombe de M. Chate-

lain, et maintenant voilà qu'il s'en va bras dessus bras dessous avec un des hommes qui l'ont assassiné!...

IV

L'entretien de Cardouan et du père Thomassin dura près d'une demi-heure.

Pendant ce temps, Fabien se mordait les lèvres et marchait à grands pas.

Vingt fois il fut sur le point de les rejoindre; vingt fois il fut retenu par un sentiment de crainte et de discrétion tout à la fois :

De crainte, car il n'avait plus son fusil et le père Thomassin avait conservé le sien.

Or, le père Thomassin était capable, s'il s'approchait, de lui envoyer une balle avant même que Cardouan eût songé à l'arrêter.

Le sentiment de discrétion qui retenait pareillement Fabien s'adressait à Cardouan.

En effet, non-seulement le résinier était un honnête homme, mais encore il regrettait sincèrement M. Chatelain,— là-dessus, Fabien n'avait aucun doute.

Or, pour que Cardouan entrât en contact avec un misérable comme Thomassin, lequel passait pour être l'assassin de M. Chatelain, il fallait que Cardouan eût de puissantes raisons.

Fabien se faisait donc du mauvais sang, comme on dit, mais il n'osait rejoindre Cardouan et le vieux Thomassin.

Enfin le résinier revint seul.

Thomassin venait de le quitter et gagnait en courant le chemin des sapinières.

Cardouan, au contraire, revint à pas lents.

— Voilà ton fusil, dit-il à Fabien.

Fabien remit son arme sur son épaule et continua à regarder Cardouan avec stupeur.

— Oui, dit celui-ci, je sais bien que tu es étonné.

— Dame! dit le garde-chasse, surtout après t'avoir vu pleurer...

Cardouan fit un pas en arrière :

— Et quand m'as-tu vu pleurer ?

— Il y a une heure, au cimetière, sur la tombe de M. Chatelain.

Cardouan n'essaya pas de nier.

— Fabien, dit-il, tu es un bon garçon et un honnête homme.

— Je m'en vante, dit Fabien.

— Et quand tu as donné ta parole, on peut y compter....

— Bien sûr.

— Donc, reprit Cardouan, je vais te parler à cœur ouvert...

— Ah!

— Suppose que M. Chatelain, avant de mourir, a eu le temps de faire un testament.

— Il l'avait fait bien avant.

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Suppose qu'avant de mourir il a exprimé une volonté.

— Bon!

— Et que cette volonté, tu sois chargé de l'exécuter.

— Je ne comprends pas, dit Fabien.

— Je ne puis te dire rien de plus cependant, soupira Cardouan.

— Alors...?

— Mais je puis faire appel à ton attachement pour ton pauvre maître?

— Oh! ça, oui!

— A ton dévouement à Mme Chatelain?

— Certainement.

Cardouan prit la main du garde :

— Il y a des choses, dit-il, que je ne puis pas te dire aujourd'hui, mais que je te dirai

quelque jour, peut-être bien plus tôt que je ne pense.

— Ah! fit le garde-chasse.

— Eh bien! au nom de ton dévouement à tes maîtres, je te demande une chose.

— Laquelle?

— Le silence.

— Mais...

— Le silence sur ce que tu as vu ce soir au cimetière.

— Bon! je me tairai.

— Le silence sur notre rencontre avec le père Thomassin!

— Soit! dit Fabien.

— M'en donnes-tu ta parole?

— Je te la donne.

Cardouan lui serra la main.

— C'est bien, dit-il, je compte sur toi.

Et ils reprirent, silencieux tous deux, le chemin des Ardentes.

Comme ils passaient devant la ferme de Misère, leurs regards furent attirés par une clarté.

Cette clarté provenait des deux lanternes de la carriole du fermier.

—Eh! dit Fabien, à qui le silence qu'il gardait depuis quelques minutes pesait bien fort,

je crois qu'il s'en va tard en route, Pierre Lucas.

— Il rentre peut-être, dit Cardouan.

— Non, il va quelque part.

— Où peut-il aller ? dit Cardouan. Ce n'est jour de marché ni à Vierzon, ni à Romorantin, ni à Salbris.

—Il y a un moyen bien simple de le savoir.

— Lequel?

— C'est de le lui demander.

Et Fabien entra dans la cour de Misère.

Le fermier était dans son écurie, occupé à harnacher son cheval. On l'entendait parler à sa bête ce langage pittoresque et grossier que les paysans emploient avec les animaux.

Fabien et Cardouan entrèrent dans l'écurie.

— Bonsoir, Lucas, dit le garde.

— Bonsoir, les amis, répondit le fermier en se retournant.

— Où donc que tu vas? dit Fabien.

— A Salbris.

— Pour le marché ?

— Il n'y a pas de marché à Salbris.

— Alors que vas-tu y faire ? demanda Cardouan à son tour.

— Je vais au chemin de fer.

— Ah !

— Je vais y chercher M. le marquis. J'ai reçu une lettre ce matin.

— M. de Clisson revient? demanda Fabien.

— Oui, il arrivera par le train de quatre heures du matin.

— C'est bien, dit brusquement Cardouan. Bon voyage et bonsoir, Lucas.

Et il sortit de l'écurie.

Fabien le suivit.

Quand ils furent hors de la cour de Misère, Fabien prit le résinier par le bras.

— Ça t'a fait de l'effet, hein? dit-il.

— Quoi donc?

— Le retour de M. de Clisson.

Cardouan haussa les épaules.

— Un homme qui ne vaut pas cher, ajouta Fabien.

Cardouan ne répondit pas.

— Pauvre Marinette! dit encore le garde.

Cardouan lui serra le bras.

— Tais-toi! dit-il.

Et ils se remirent en route pour les Ardentes.

Dans la cour, ils se séparèrent.

Fabien logeait dans la maison.

On avait donné à Cardouan une maisonnette située au fond du parc.

— Tu sais ce que tu m'as promis? dit le résinier.

— Oui.

— Je compte sur toi!

— Pardine!

Et ils se serrèrent la main.

Cardouan regagna sa nouvelle habitation.

Marinette était assise auprès du feu, devant la marmite qui chantait.

Elle avait l'enfant sur ses genoux et jouait avec lui.

Cardouan était pâle et triste.

— Mon oncle, lui dit Marinette, il vous est encore arrivé quelque chose aujourd'hui, bien sûr ?

— Non, dit Cardouan.

— D'où revenez-vous aussi tard ?

— De Saint-Firmin, où j'avais affaire.

Et Cardouan s'assit, ajoutant :

— Est-ce que le souper est prêt ?

— Dans un quart d'heure.

— C'est bon.

Et Cardouan retomba dans son mutisme.

Tout à coup Marinette parut faire un violent effort et lui dit :

— Mon oncle, il faut que je vous parle.

Cardouan la regarda.

— Que peux-tu avoir à me dire? fit-il.

— Mme Chatelain sort d'ici.

— Eh bien?

— Et elle m'a dit des paroles qui m'ont bouleversée.

Cardouan tressaillit et regarda sa nièce avec inquiétude.

— Qu'a-t-elle donc pu te dire?

— Elle m'a parlé de mon avenir.

— Comment cela?

— Marinette, m'a-t-elle dit en me prenant la main, il se peut que je quitte le pays au premier jour.

Et comme je la regardais avec étonnement, elle a ajouté :

— Mais, sois tranquille, j'ai pensé à toi et à *notre* enfant.

— Mais, madame...

— Et avant de m'en aller, j'assurerai votre avenir.

Elle n'a pas voulu s'expliquer davantage et elle s'est sauvée les yeux pleins de larmes.

— Ah! fit Cardouan devenu sombre.

— Mon oncle, mon oncle, murmura Marinette, j'ai peur.

— Et de quoi as-tu peur?

— De cet avenir dont m'a parlé Mme Chatelain.

Cardouan haussa les épaules.

— Mon oncle, reprit Marinette, je me suis figuré que Mme Chatelain avait écrit à Pierre.

Cardouan tressaillit.

— Et qu'elle lui avait tout avoué.

— Après? fit le résinier.

— Alors, pour sûr, Pierre reviendra et il m'épousera; et, en s'en allant, Mme Chatelain nous donnera de l'argent pour élever le petit, n'est-ce pas, mon oncle?

Cardouan ne répondit pas.

— Ah! fit Marinette toute tremblante, puisque vous ne me dites rien, c'est que c'est bien cela.

— Non, dit Cardouan.

Et il posa sa main sur l'épaule de Marinette.

— Ecoute-moi bien, dit-il.

— Parlez, mon oncle.

— Pierre ne reviendra jamais.

— Ah!

— Jamais! répéta Cardouan, sur la joue duquel roula lentement une grosse larme.

V

Donc, M. le marquis de Clisson revenait dans ses terres après une année d'absence.

La conduite du jeune gentilhomme eût été quelque peu énigmatique pour d'autres que des paysans.

Mais les gens de Saint-Firmin l'avaient trouvée toute naturelle.

En effet, pour eux, M. de Clisson n'avait point quitté son château le lendemain de la mort mystérieuse et terrible de M. Chatelain, mais bien à la suite de quelque violente explication qu'on le soupçonnait avoir eue avec Cardouan son résinier.

La chose ne faisait un doute pour personne.

Marinette avait été séduite, et son séducteur n'était autre que M. de Clisson.

On soupçonnait Cardouan, homme sombre et violent à ses heures, d'avoir mis le marquis en demeure d'épouser sa nièce.

Donc, M. de Clisson était parti.

Le lendemain, Cardouan avait quitté sa

maison pour aller habiter le bourg de Saint-Firmin.

Personne ne soupçonnait donc que M. de Clisson pût être pour quelque chose dans le drame des Ardentes.

Cependant, pour dire la vérité vraie, le marquis n'eût point songé à quitter de nouveau le pays, si M. Chatelain ne fût pas mort.

D'abord, il était parti, de peur que Cardouan ne fît quelque esclandre.

Ensuite, il avait son petit plan.

Ce plan, il l'avait mis à exécution presque sur-le-champ.

Or, ce plan consistait à écrire à Mme Chatelain une série de lettres graduées qui pussent, dans un temps donné, lui mériter son pardon.

Sa première lettre fut toute pleine de banales consolations.

Mme Chatelain lui répondit trois lignes pour le remercier.

La seconde fit appel aux souvenirs du passé.

Mme Chatelain ne répondit pas.

Un mois après, le marquis écrivit encore.

Cette fois, il était passablement tendre et sentimental et implorait son pardon.

Même silence.

Chaque mois, M. de Clisson écrivait.

Quel était le sort de ses lettres ?

Il l'ignorait, puisque Mme Chatelain ne répondait pas ; mais il ne se décourageait point cependant.

Le gentilhomme qui vit à la campagne finit par prendre au paysan certains traits de caractère.

M. de Clisson, en dépit de ses aïeux, était entêté comme le fermier qui a juré d'arrondir son lopin de terre.

M. de Clisson, une fois le maître de forges mort, s'était dit :

— Si je n'épouse pas Mme Chatelain, si je ne mets pas la main sur la succession tout entière de ce brave forgeron, je ne suis en vérité qu'un imbécile.

Et M. de Clisson continuait à écrire, ne se rebutant pas pour si peu. Il parlait de son enfant, de *leur* enfant, à qui il fallait pourtant faire un avenir, et rien n'était plus facile. Une fois mariés, M. et Mme de Clisson n'avaient-ils pas le droit d'adopter le prétendu fils de Marinette?

Deux choses encourageaient M. de Clisson et le poussaient à persévérer:

D'abord le souvenir de l'amour effréné que Mme Chatelain avait eu pour lui.

Ensuite la persuasion où il était que Cardouan avait quitté le pays.

Or, M. de Clisson ne craignait qu'un seul homme au monde, et cet homme c'était Cardouan.

Il continuait donc à écrire, tenace comme un vrai paysan, quand enfin ses efforts furent couronnés de succès.

Un soir, en rentrant chez lui, dans son appartement meublé de la rue de Provence, le marquis trouva une lettre.

Cette lettre portait le timbre de Vierzon.

Il n'eut pas besoin de jeter deux fois les yeux sur la suscription pour reconnaître l'écriture.

Combien de billets furtivement glissés n'avait-il pas reçus autrefois de la même main !

Ce fut avec un violent battement de cœur qu'il ouvrit cette lettre :

Mme Chatelain écrivait :

« Monsieur,

« Puisque l'avenir de votre fils paraît vous
« préoccuper beaucoup, revenez à Saint-
« Firmin.

« Quand vous serez de retour, vous m'en « ferez prévenir, et vous serez autorisé à vous « présenter aux Ardentes, où, sans nul doute, « nous trouverons, à nous deux, la solution « que vous cherchez.

« Votre servante,

« HÉVA CHATELAIN. »

O les femmes ! murmura le marquis après avoir lu cette lettre.

Qui pourrait, en lisant ces lignes, leur donner leur véritable sens?

Cependant, pour moi, la traduction est bien simple :

« Mon ami, je vous aime toujours, et je « sens bien que vous n'avez pas cessé de m'ai- « mer. Si jusqu'à présent je ne vous ai pas « répondu, prenez-vous-en aux convenances et « aux exigences du monde.

« Mais enfin tout doit avoir un terme, « même la douleur.

« Voici un an que mon mari est mort, « revenez. Vous me viendrez voir... Peu à « peu on s'habituera à vous voir fréquenter ma « maison, et, mon deuil fini, on trouvera tout « naturel que je ne me condamne pas à un

« venvage éternel et que je devienne marquise « de Clisson. »

Telle était la traduction de M. de Clisson.

Certes il ne perdit point un temps inutile; il ne s'amusa pas à flâner comme un Parisien.

Le lendemain matin, il écrivit à Pierre Lucas, son fermier, de le venir chercher au chemin de fer.

Le soir même, il prit l'express qui part à neuf heures moins un quart.

Or donc, quand Pierre Lucas, après avoir fait reposer son cheval deux heures, se présenta à la gare, l'express arrivait et M. de Clisson en descendit.

Le gentilhomme ne voyageait pas, cette fois, avec une simple valise.

Il avait des colis tant et plus.

M. de Clisson apportait toute une collection de vêtements du meilleur goût, de la coupe la plus élégante, et il se promettait bien d'être irrésistible.

Il apportait même son habit de noces.

Pierre Lucas se montra fort effrayé de tant de caisses et de cartons, qu'un employé rangeait symétriquement sur le quai d'arrivée.

— Mais, monsieur le marquis, s'écria-t-il, tout cela ne tiendra pas dans ma carriole.

— Eh bien, répondit M. de Clisson, prends simplement ma petite malle; tu reviendras demain chercher le reste avec ton chariot et tes bœufs.

Et M. de Clisson monta en voiture.

A peine la carriole fut-elle hors de Salbris que le marquis fit à son fermier cette question qui est traditionnelle chez les gens de la campagne :

— Eh bien! quoi de nouveau?

— Beaucoup de choses et rien, répliqua le fermier.

— Voilà une singulière manière de répondre, fit le marquis.

— Dans nos localités, poursuivit Pierre Lucas, il y a du nouveau toujours et jamais.

— Comment cela?

— M. Chatelain est mort.

— Pardi! je sais cela... J'étais encore au Miramion quand cette catastrophe est arrivée.

— Excusez-moi, dit Pierre Lucas. Il y a si longtemps que vous êtes parti, que je ne me souvenais plus.

— Et puis? demanda le marquis.

— Mme Chatelain a mis la main à la pâte.

— Que veux-tu dire?

— Et les Ardentes marchent toujours.

— Fort bien. Après?

— Nous avons marié notre fille aînée.

— Ah! dit M. de Clisson.

— Elle a épousé Renaudin, le fils au fermier de la Galinière, un garçon rangé qui a des moyens.

— Tant mieux! dit le marquis, que ce détail n'intéressait guère. Est-ce tout?

— Ah! j'oubliais de vous dire que Pierre Cardouan n'est jamais revenu.

— Vraiment?

— Paraît qu'il s'est marié en Angleterre.

— Et qui t'a dit cela? demanda le marquis.

— Son père.

— Cardouan?

— Oui, Cardouan lui-même, parlant à ma personne.

M. de Clisson tressaillit.

— Je croyais, dit-il, que Cardouan s'en était allé dans son pays il y a longtemps déjà.

— Non, dit Pierre Lucas.

— Il est donc resté quelque temps encore à Saint-Firmin?

— Il n'est pas parti du tout.

— En vérité! dit M. de Clisson.

Et, tout à coup, il se sentit la gorge aride.

— Il a dû partir, c'est vrai, quand il est sorti de chez vous, continua Pierre Lucas.

— Sans doute.

— Mais il n'est pas parti.

— Que fait-il donc à Saint-Firmin?

— Il n'y est plus.

M. de Clisson fit un soubresaut.

— Ah çà! voyons, dit-il, tâchons de nous entendre, maître Pierre.

— Monsieur...

— Tu dis que Cardouan n'a pas quitté le pays?

— Non, monsieur.

— Et pourtant il n'est plus à Saint-Firmin?

— Comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— Où est-il donc?

— Aux Ardentes, monsieur.

M. de Clisson devint livide.

Heureusement qu'il faisait nuit, et Pierre Lucas ne put s'en apercevoir.

— Ah! fit-il d'une voix étranglée; et que fait-il aux Ardentes?

— Il est résinier. Il n'a pas d'autre métier, du reste.

M. de Clisson ne fit pas d'autre question Pierre Lucas.

A partir de ce moment il garda le silence, en proie à une vague épouvante, et quand, aux premières heures de l'aube, il aperçut dans le lointain les hautes cheminées des Ardentes, il se demanda si la traduction de la lettre de Mme Chatelain était bien exacte.

VI

M. de Clisson était beaucoup plus sûr de lui en partant de Paris qu'en arrivant au Miramion.

C'est l'histoire de bien des conquérants qui se promettent monts et merveilles, et sentent bien, à mesure qu'ils avancent, qu'il faut en rabattre.

Le soleil n'était pas levé encore quand la carriole de Pierre Lucas entra dans la cour de Misère.

M. de Clisson gagna son château en passant par le potager.

Les vieilles servantes l'attendaient.

Mais le marquis ne fit pas grande attention

à leurs protestations d'amitié et, tout préoccupé, il monta dans sa chambre.

Evidemment ses idées tournaient au noir et son enthousiasme était singulièrement refroidi depuis qu'il savait que non-seulement Cardouan n'avait pas quitté le pays, mais encore qu'il était installé aux Ardentes.

Cependant le marquis fit cette réflexion qui ne laissait pas que d'être rassurante :

— Si Cardouan m'avait fait du tort, Mme Chatelain ne m'aurait pas écrit.

En effet, elle eût continué à garder le silence et elle eût même renvoyé les lettres au marquis, si elle n'eût pas eu un *revenez-y* de passion.

Du moins, à première vue, cela était si logique, que M. de Clisson se traita d'imbécile.

Puis, comme il avait passé la nuit en chemin de fer et que, très-certainement, à cette heure matinale, Mme Chatelain ne pouvait être déjà levée, le marquis se mit au lit en se disant :

— Le bien vient en dormant.

Et il dormit en effet jusqu'à près de midi.

En s'éveillant il se dit :

— Je vais très-certainement trouver un pe-

tit mot bien affectueux et bien tendre de la future marquise.

M. de Clisson se trompait.

Personne des Ardentes n'était venu au Miramion.

—Cet imbécile de Pierre Lucas, pensa M. de Clisson, n'aura pas dit un mot de mon arrivée. Certainement elle n'en sait rien.

Et M. de Clisson prit la plume et écrivit :

« Ma bien chère amie,

« Vos désirs sont pour moi des ordres. Au
« reçu de votre lettre, je suis parti. Me voici
« au Miramion, attendant avec anxiété et le
« cœur palpitant un mot de vous qui me per-
« mette d'aller me mettre à vos genoux.

« Celui qui n'a cessé de vous aimer,

« JACQUES. »

Il scella ce billet avec son cachet armorié, sachant tout le plaisir que les armoiries font aux petites dames de la bourgeoisie qui aspirent à changer de caste.

Puis, ayant fait une élégante toilette du matin, pantalon et veston de molleton blanc, chapeau à ailes retroussées, souliers vernis

et le reste à l'avenant, le marquis descendit, sa lettre à la main.

Mais, on le sait, M. de Clisson n'avait pas le moindre domestique mâle au Miramion, et la preuve en est qu'il écrivait à son fermier de venir le prendre au chemin de fer.

L'une des deux servantes était sortie; l'autre, à moitié infirme et parfaitement sourde, était un triste messager.

M. de Clisson sortit du château par la grande porte et se trouva dans l'avenue d'ormes, au bout de laquelle on apercevait la petite porte du parc des Ardentes.

Cette porte était ouverte.

— Pardine! se dit le marquis, je vais remettre ma lettre au premier jardinier que je trouverai.

Et il franchit le seuil de cette porte.

Mais soudain M. de Clisson s'arrêta.

La tête de Méduse lui apparaissant tout à coup ne l'eût pas plus bouleversé.

Un homme, qui allait sortir du parc au moment où il y entrait, se trouvait face à face avec lui.

Cet homme, c'était Cardouan.

Cardouan salua le marquis.

Le marquis fit un pas en arrière.

— A qui en avez-vous, monsieur? dit Cardouan.

— Mais, balbutia le marquis, je cherchais...

— Qui donc?

— Un jardinier quelconque.

Et M. de Clisson tenait toujours sa lettre à la main.

— Ne puis-je pas faire l'affaire? demanda froidement Cardouan.

Il parlait, sa casquette à la main et fort poliment, en homme qui se trouve en présence de son ancien maître.

— Mais, dit le marquis avec hésitation, je voudrais faire parvenir ce billet à Mme Chatelain.

— Donnez, dit Cardouan.

Et il prit la lettre.

Mais alors il changea tout à coup d'attitude; un sourire dédaigneux lui vint aux lèvres, et, regardant le marquis :

— Je ne crois pas, dit-il, qu'elle ait plus de succès que les autres.

M. de Clisson fit un nouveau pas en arrière et attacha sur Cardouan un regard effaré.

Comment Cardouan savait-il que le marquis avait écrit à Mme Chatelain?

Et, puisqu'il le savait, que voulaient donc dire ses paroles ?

Cardouan poursuivit :

— Vous avez de la patience, monsieur.

— Plait-il ? dit M. de Clisson avec hauteur.

— Vous ne vous découragez pas.

— Ah çà ! m'expliqueras-tu, drôle, ce que tu veux dire ?

Et M. de Clisson reprit ses grands airs d'autrefois avec son ancien résinier.

Cardouan ne se troubla point pour si peu.

— Oh ! monsieur, dit-il, si vous voulez des explications, je vais vous en donner.

M. de Clisson attendit.

— Vous avez écrit régulièrement deux fois par mois à Mme Chatelain depuis un an.

— Qu'en sais-tu ?

— C'est que c'était presque toujours moi qui montais les lettres.

— Ah !

— Et je voyais Mme Chatelain les prendre et les jeter dans une coupe de cristal qui se trouve sur la cheminée.

— Sans les lire ? dit le marquis pâlissant.

— Sans les lire.

Et Cardouan eut un nouveau sourire plein de mépris à l'endroit de son ancien maitre.

Mais M. de Clisson haussa les épaules.

— Je crois que tu te trompes, Cardouan, dit-il froidement.

— Ah! vraiment?

— C'est comme je te le dis, car...

Et M. de Clisson s'arrêta, et, lui aussi, il eut un sourire de dédain aux lèvres.

— Eh bien? fit Cardouan.

— Car, acheva M. de Clisson, il est difficile de répondre à une lettre qu'on n'a pas lue.

— Plaît-il?

— Et comme Mme Chatelain m'a écrit...

— A vous? fit Cardouan.

Et cette interrogation fut faite avec un accent de doute insultant.

— A moi, dit le marquis.

— Ah! par exemple!

Et Cardouan ne parut pas convaincu.

— Puisque tu es au service de Mme Chatelain, reprit le marquis, tu dois connaître son écriture.

— Certainement oui, monsieur.

Alors le marquis tira de sa poche un portefeuille et il prit dans ce portefeuille l'unique lettre qu'il eût reçue de Mme Chatelain.

Puis il la mit sous les yeux de Cardouan, qui devint pâle comme la mort.

L'enveloppe portait bien ces mots :

Monsieur le marquis de Clisson,
rue de Provence,
Paris.

Et c'était bien l'écriture de Mme Chatelain.

Cardouan baissa la tête.

— Tu vois bien, dit le marquis avec un accent de triomphe, que mes lettres ont plus de succès que tu ne voulais bien le dire.

Et comme le résinier paraissait atterré, le marquis reprit d'un ton hautain :

— Allons, maître Cardouan, dit-il, rendez-moi donc le service d'aller porter ce billet à Mme Chatelain.

— J'y vais, dit Cardouan.

Et pâle, chancelant, il se mit en route.

Le marquis demeura à la même place et le suivit des yeux :

— Mon bonhomme, pensa-t-il, si Mme Chatelain me revient, je vois bien que ce n'est pas ta faute ; tu as dû me battre joliment en brèche, mais tu n'as pas été assez fort...

Et M. de Clisson s'en retourna chez lui.

Mais son triomphe ne devait pas être de longue durée.

Moins d'une heure après, le valet de cham-

bre de Mme Chatelain se présenta au Miramion.

Il apportait la réponse à la lettre que M. de Clisson avait confiée à Cardouan.

Pourquoi donc Cardouan ne la rapportait-il pas lui-même ?

M. de Clisson fronça légèrement le sourcil en l'ouvrant :

La lettre était courte.

Mme Chatelain écrivait :

« Monsieur le marquis,

« Je ne vous attendais pas si tôt. Certaines « dispositions que j'ai besoin de prendre me « forcent à reculer de quelques jours une en- « trevue que je crois nécessaire.

« Veuillez donc être assez bon pour m'excu- « ser et me croire

« Votre servante,

« HÉVA CHATELAIN. »

« *Post-scriptum.* Vous comprenez, n'est-ce « pas? que, jusqu'à nouvel avis de moi, il n'est « pas possible de vous présenter aux Ardentes.

« Vous êtes trop gentilhomme pour enfrein- « dre cette consigne, que je prends la liberté « de vous donner. »

Le valet de chambre était parti quand M. de Clisson eut achevé la lecture de cette lettre.

C'était comme un coup de massue.

Le marquis eut une explosion de colère :

— Ah! s'écria-t-il, il y a très-certainement du Cardouan là-dessous.

Cet homme est un misérable dont il faudra bien que j'aie raison.

Et il froissa la lettre et la jeta au feu toute fripée, tant son indignation était au comble.

VII

M. de Clisson accusait Cardouan du revirement subit que lui faisait pressentir la lettre de Mme Chatelain, et M. de Clisson avait tort.

Cardouan, comme on va le voir, n'y était absolument pour rien.

Le résinier avait pris la lettre que lui confiait le gentilhomme et il s'en était allé aux Ardentes à travers le parc.

Cardouan était, à cette heure, l'homme le plus étonné, le plus ahuri de France et de Navarre :

Non pas de ce que M. de Clisson écrivait à Mme Chatelain, mais de ce que Mme Chatelain avait répondu à M. de Clisson.

Mme Chatelain se trouvait dans cette petite salle du rez-de-chaussée où le pauvre maître de forges avait installé jadis son cabinet de travail.

Il y avait là tout un musée, tout un arsenal.

Sous sa rude enveloppe de savant industriel, M. Chatelain avait des instincts artistiques.

Aussi le pauvre homme s'était-il entouré de tableaux, de bronzes, de porcelaines rares et de faïences antiques.

Il collectionnait des médailles romaines et gauloises; la mort l'avait surpris réunissant toutes les armes à feu de l'histoire, depuis le fusil à mèche, l'arquebuse à rouet, jusqu'au revolver du colonel Kolt et la carabine à balle explosible de Devismes.

Mme Chatelain passait sa vie dans cette pièce, où tout était resté dans le même ordre, à ce point qu'on eût pu croire que le pauvre maître de forges allait revenir de la chasse ou de l'usine. Elle y descendait le matin en se levant; elle n'en sortait qu'aux heures des repas ou pour aller se coucher.

Quelquefois, cependant, on la voyait errer

dans le parc, donnant la main à l'enfant de Marinette, qui commençait à marcher; ou bien elle apparaissait un moment dans l'usine au milieu de ses forgerons.

Donc Cordouan se trouva dans cette petite salle.

Et comme il avait une lettre à la main, elle eut un sourire mystérieux et dit :

— Je gage que c'est de M. de Clisson ?

— Oui, madame.

— Le facteur est donc déjà venu?

— Non, madame.

— Alors, cette lettre?...

— C'est M. de Clisson lui-même qui me l'a remise.

— Ah! dit Mme Chatelain avec calme, il est arrivé?

— Cette nuit.

Cardouan, comme on le voit, parlait par monosyllabes, et il y avait dans sa voix quelque chose de bref et de cassant qui ne surprit nullement Mme Chatelain.

Elle se borna à prendre la lettre en disant :

— Je ne l'attendais pas si tôt.

Et elle parut attendre, pour ouvrir le billet, que Cardouan fût parti.

Mais Cardouan ne bougea pas.

Alors Mme Chatelain eut un nouveau sourire :

— Cardouan, mon ami, dit-elle, je gage que vous me jugez mal en ce moment.

Cardouan tressaillit. Mme Chatelain le vit rougir et pâlir tour à tour.

— Et pourquoi vous jugerais-je mal, madame? balbutia-t-il.

— Parce que j'ai écrit à M. de Clisson.

Cardouan ne répondit pas.

Elle eut un sourire dédaigneux, sans doute à l'adresse du marquis.

— Je vois, dit-elle, que vous le saviez.

— Cela est vrai, madame.

— Et M. de Clisson vous a déjà fait ses confidences?

— Oui, madame.

— Mon ami, reprit Mme Chatelain, depuis un an, M. de Clisson, vous le savez, m'a écrit avec une ténacité sans exemple. Il a osé me rappeler le passé, il a osé plus encore, il m'a parlé d'avenir.

— M. de Clisson est capable de tout, dit froidement Cardouan. Son père était un honnête homme, mais lui.....

— Taisez-vous, Cardouan, dit Mme Chatelain, et écoutez-moi.

Le résinier attendit.

— M. de Clisson, voyant que je ne lui répondais pas, a fait vibrer une nouvelle corde. Il m'a parlé de... notre enfant...

— Ah! fit Cardouan.

— Alors j'ai écrit à M. de Clisson.

— Et il est arrivé au galop.

— Il est arrivé trop vite.

Cardouan se méprit sans doute au sens de ces paroles, car il murmura d'un ton dédaigneux :

— Pour cela, que ce soit un peu plus tôt, un peu plus tard...

Mme Chatelain tressaillit et regarda Cardouan.

— Que voulez-vous dire?

— Mais dame!....

Et Cardouan parut ne pas vouloir retrouver sa pensée.

Un rire nerveux, un rire où perçaient la haine et le mépris vint aux lèvres de Mme Chatelain.

— Ah! Cardouan, dit-elle, je le vois bien, j'avais raison tout à l'heure en vous disant que vous me jugiez mal!...

— Madame...

— Voulez-vous que je vous dise votre pensée?...

Cardouan garda le silence.

— Vous croyez que je me suis décidée à épouser M. de Clisson.

— Je n'ai pas grand effort à faire pour cela, dit Cardouan.

Mme Chatelain ne se fâcha point.

Seulement elle devint d'une pâleur extrême.

Puis, se levant, elle alla se placer devant le portrait de M. Chatelain, qui se trouvait appendu au mur en face de la croisée.

— Oh ! dit-elle en s'adressant à cette muette image, vous l'avez entendu, mon ami ? vous que j'ai trahi, vous qui m'avez pardonné sans doute du fond de votre tombe, vous à qui chaque soir j'ouvre ma pauvre âme désolée, vous l'entendez ?

Et elle se mit à genoux devant le portrait et fondit en larmes.

Cardouan stupéfait la regardait et ne comprenait plus.

Enfin Mme Chatelain se releva et se tournant vers le résinier :

— Oui, mon pauvre Cardouan, dit-elle, vous m'avez mal jugée. Moi épouser M. de Clisson ! Moi donner ma main à l'homme qui, après m'avoir entraînée dans l'abîme du déshon-

neur et du remords, m'a foulée aux pieds! jamais!

— Mais alors, madame, fit Cardouan ému jusqu'aux larmes lui aussi, pourquoi lui avez-vous écrit?

— Pour qu'il revînt.

— Et... pourquoi revient-il?

— Pour que nous assurions ensemble l'avenir de l'enfant.

— Je ne comprends pas, balbutia Cardouan.

Mme Chatelain laissa reparaître au travers de ses larmes son énigmatique sourire.

— En ce moment, dit-elle, je ne puis pas m'expliquer davantage, mon ami. Mais, dans huit jours... peut-être avant, vous saurez tout.

Et, d'un geste, elle congédia le résinier.

Celui-ci s'en alla tout abasourdi.

— Je n'y comprends rien, se répéta-t-il; elle ne veut rien dire, et ni moi non plus... Il est impossible, cependant, qu'elle sache...

Cardouan se mordit la langue.

On eût dit qu'il craignait de se faire une confidence à lui-même.

Et il s'en alla tout songeur.

Alors Mme Chatelain ouvrit la lettre du marquis.

Et quand elle eut lu, ce même sourire chargé de mépris et mélangé de haine reparut sur ses lèvres.

Puis elle prit sa plume et répondit au marquis la lettre qu'on connaît déjà.

Après quoi elle sonna, la remit à son valet de chambre et lui dit :

— Allez-vous-en au Miramion porter cela à M. de Clisson ; puis, en même temps, vous direz au cocher qu'il attelle.

— Madame sort ?

— Oui, je vais à Vierzon, où j'ai affaire.

Le valet parti, Mme Chatelain monta dans sa chambre et y fit une toilette de voyage.

Elle était toujours en grand deuil.

Et tout en s'habillant elle se regardait dans une glace et murmurait :

— Mais tous les gens qui vivent autour de moi ne s'aperçoivent donc de rien? Je suis cependant bien changée...

Elle soupira et baissa la tête; une larme perla au bout de ses cils, et elle se regarda encore une fois.

— Je ne suis bientôt plus qu'un fantôme, dit-elle. Allons! quelques mois encore... et tout sera fini.

Une demi-heure après, Mme Chatelain mon-

tait en voiture et prenait la route de Vierzon, seule avec son cocher.

Comme l'élégant panier, traîné par deux vigoureux anglo-normands, traversait le pont jeté sur le Cher, et que la ville des maîtres de forges apparaissait sur l'autre rive, le cocher se retourna :

— Où va madame? dit-il.

— A la gare du chemin de fer, répondit Mme Chatelain.

En même temps elle regarda sa montre et dit :

— Allez vite, Pierre, nous arriverons après le train.

Le cocher donna deux coups de langue et rendit la main.

Les chevaux précipitèrent leur allure déjà rapide et ils arrivaient à la gare juste au moment où l'express de Paris s'arrêtait.

Mme Chatelain mit pied à terre, entra dans la gare, où tout le monde la salua avec respect.

Le chef s'avança vers elle :

—Est-ce que vous venez chercher quelqu'un au train, madame ? lui dit-il.

— Oui, un de mes amis de Paris.

Le chef de gare s'empressa de la conduire sur la voie.

Alors Mme Chatelain vit descendre d'un coupé un homme jeune encore, quoique chauve, qui portait à sa boutonnière une rosette d'officier de la Légion d'honneur, et dont l'habit noir et la cravate blanche annonçaient un médecin.

Cet homme vint à elle et ne put réprimer un mouvement de pénible surprise en la regardant.

Mme Chatelain lui tendit la main.

— Ah! vous me trouvez changée, vous! dit-elle.

Et dans ces paroles il y eut comme une sombre joie et une mystérieuse espérance.

Puis elle lui prit le bras et lui dit :

— Je suis venue à votre rencontre, car nous resterons ici.

Je ne veux pas que vous veniez aux Ardentes.

Il la regarda avec un douloureux étonnement.

— J'ai mes raisons pour cela, dit-elle.

Et elle l'entraina hors de la gare et le fit monter en voiture.

VIII

Mme Chatelain donna l'ordre à son cocher de la conduire à l'hôtel du Berri, qui était celui où descendaient la noblesse et les grands propriétaires des environs.

Et tandis que son fringant attelage roulait par les rues étroites, elle disait au voyageur :

— Savez-vous, mon bon docteur, que voilà plus de six mois que nous ne nous sommes vus?

— Malheureusement, soupira le médecin.

Et il regardait la jeune femme avec une douloureuse compassion.

Puis, tout à coup :

— Mais vous n'avez donc suivi aucun de mes conseils?

Elle se prit à sourire :

— Chut! dit-elle, nous allons causer de cela tout à l'heure.

Ce médecin, qui venait de Paris tout exprès pour la voir, était un ami de sa famille à elle.

C'était un homme d'un grand savoir, un de nos plus célèbres spécialistes.

Il avait été l'ami du père de Mme Chatelain; il l'avait mise sur ses genoux quand elle était enfant; il avait assisté à son mariage, lequel, du reste, n'avait pas eu toute son approbation.

La connaissant nerveuse, délicate comme une sensitive et romanesque, il avait quelque peu hoché la tête en disant :

— Je crains bien que ma petite Héva ne soit point heureuse.

Quelques mois après la mort de M. Chatelain, elle était allée à Paris.

Elle avait fait au docteur B... une visite en cachette, lui disant :

— Docteur, je me sens malade, et je veux vous consulter.

Le docteur, qui ne l'avait pas revue depuis son mariage, avait été effrayé, tant elle lui paraissait changée.

Il n'avait pas voulu prononcer le terrible mot de phthisie; mais il lui avait conseillé un voyage à Pau ou à Nice.

Mme Chatelain lui avait promis de partir dans quelques semaines au plus tard.

Mais elle n'en avait rien fait, et s'en était

retournée tranquillement aux Ardentes, remplaçant le climat bienfaisant du Midi par l'humide et malsaine température de la Sologne.

Puis, six mois après, un matin, le docteur B... avait reçu un mot d'elle.

« Mon bon docteur, écrivait-elle, prenez le chemin de fer ; arrêtez-vous à Vierzon. Vous me trouverez au chemin de fer. J'ai besoin de vous. »

Et le docteur était parti, et il avait été frappé de stupeur à la vue de cette pauvre femme qui n'était plus que l'ombre d'elle-même.

Ils arrivèrent à l'hôtel du Berri, où tout le monde connaissait Mme Chatelain.

Elle demanda un appartement pour le docteur et s'y enferma avec lui.

— Maintenant, lui dit-elle, causons.

Et elle s'assit auprès de lui et mit sa petite main dans la sienne.

— Causons, répéta le docteur comme un écho.

— Comment me trouvez-vous ?

— Mais, mon enfant, dit-il, je vous trouve le visage fatigué !

— Ah !

— Vous devez être souffrante ?

— Je souffre beaucoup, docteur.

— Cependant, j'espérais que le climat de Pau...

— Je ne suis pas allée à Pau.

— Mais vous êtes allée à Nice?

— Pas davantage.

— Malheureuse enfant!

Mme Chatelain avait aux lèvres son mélancolique sourire :

— Docteur, dit-elle, je vous ai fait venir, parce que vous êtes mon ami.

— Si je le suis!

— Et pour que vous me disiez la vérité tout entière.

— Hélas! il le faudra bien.

— Je suis très-malade, n'est-ce pas?

— Très-malade, ma pauvre enfant.

— Condamnée?

— Non, si vous opposez au mal une résistance énergique.

— Que voulez-vous dire?

— Il faut quitter le pays, mon enfant.

— Et puis?

— Non pas dans huit jours, mais demain, ce soir si c'est possible, et vous en aller à Pau sur-le-champ.

— Bon! après?

— Là vous aurez affaire au docteur L..., un de mes plus célèbres confrères, un homme qui a opéré des cures merveilleuses, et il essayera sur vous d'un traitement tout nouveau qui réussit admirablement.

— Et ce traitement consiste...?

— Dans l'application du goudron sous toutes les formes. Vous habiterez une chambre enduite de goudron.

— Fort bien.

— Vous boirez du goudron.

— Fi!

— Vous aurez un appareil respiratoire en goudron dans votre cheminée.

— Est-ce tout?

— La douceur de l'air, la chaleur du climat feront le reste.

— Docteur, dit encore Mme Chatelain, je vous en prie, auscultez-moi.

— Mais, certainement, je vais vous ausculter.

Et le docteur appuya son oreille sur la poitrine de la jeune femme :

— Respirez! lui dit-il.

Mme Chatelain obéit.

— Pauvre enfant! murmura-t-il après quel-

ques secondes d'examen ; savez-vous que vous n'avez pas une minute à perdre?

— Vraiment! fit-elle, continuant à sourire.

Puis elle lui prit la main et lui dit :

— Voyons, docteur, répondez-moi franchement.

— Mais je ne vous réponds pas autrement.

— Dites-moi la vérité, toute la vérité; dites, le voulez-vous?

— Certainement, je le veux.

— Je suis phthisique, n'est-ce pas?

— Oui, ma pauvre enfant.

— Mais je puis me guérir à Pau?...

— A Pau seulement.

— Et si je n'allais pas à Pau... dites, qu'arriverait-il?

— Vous seriez morte avant trois mois.

— En vérité?

— Hélas! oui, mon enfant, dit tristement le docteur.

— C'est bien, dit Mme Chatelain, je partirai, docteur.

— Mais le plus tôt possible, n'est-ce pas?

— Dans quarante-huit heures au plus tard...

Et Mme Chatelain leva un regard furtif vers le ciel, comme pour lui demander pardon de ce mensonge.

Puis, souriante :

— Maintenant, mon bon docteur, dit-elle, voulez-vous que je vous dise pourquoi je suis venue vous attendre ici, au lieu de vous faire venir aux Ardentes?

— Parlez ! dit le docteur B...

— C'est que ma pauvre belle-mère aurait été effrayée de votre présence.

Cette raison était si naturelle que le docteur ne la mit pas un seul instant en doute.

Mme Chatelain assista à son déjeuner, demeura avec lui jusqu'à l'heure du train de Paris, et le reconduisit au chemin de fer.

Au moment où il la quittait, l'homme de science lui serra une dernière fois la main.

—Mon enfant ! répéta-t-il, partez ! partez au plus vite.

Elle lui fit un petit signe amical, un signe d'adieu, et tandis que le train s'ébranlait, elle regagna son panier.

Mais, au lieu de prendre aussitôt la route des Ardentes, elle rentra dans Vierzon et se fit conduire chez le notaire de M. Chatelain.

C'était cet officier ministériel qui avait reçu son contrat de mariage.

— Mon cher monsieur X..., lui dit la châ-

telaine des Ardentes, je viens vous parler d'affaires

— A vos ordres, madame, répondit le notaire.

— Quelle est ma fortune? Quelle est celle de ma belle-mère?

Un notaire de province n'a pas besoin de compulser ses dossiers et de recourir à des minutes pour établir la situation de ses clients.

— Madame, répondit maître X..., votre situation est bien simple. Par votre contrat, feu M. Chatelain vous a instituée sa légataire universelle, à la charge par vous de payer à sa mère une pension de douze mille livres et de lui laisser un appartement aux Ardentes, sa vie durant.

— Et, dit Mme Chatelain, suis-je fort riche?

— Vous devez avoir quatre-vingt mille livres de rente.

— Eh bien! reprit Mme Chatelain, je désirerais faire mon testament.

— Vous! exclama le notaire.

Et il la regarda avec une sorte de stupeur.

Elle se reprit à sourire.

— Je me sens un peu souffrante, dit-elle;

on ne sait vraiment ni qui vit, ni qui meurt...

— Cela est vrai, madame.

— Voyez plutôt mon pauvre mari...

Le notaire soupira.

Mme Chatelain reprit :

— Mon mari n'a pas de famille, n'est-ce pas?

— Il était fils unique et je ne lui connais aucun parent.

— Ainsi donc je puis sans scrupule disposer à mon gré de la fortune qu'il m'a laissée?

— C'est mon avis, madame.

— Bien, monsieur. Alors quand vous plaira-t-il venir aux Ardentes rédiger mon testament?

— Mais quand vous voudrez, répondit maître X...

— Eh bien! demain...

— Demain, soit.

— D'autant plus que cela ne fait pas mourir, dit-elle avec son mélancolique sourire.

— Assurément non.

Et Mme Chatelain remonta en voiture et prit cette fois la route des Ardentes, en murmurant :

— Pauvre docteur! il croit pourtant que je vais aller à Pau!...

IX

Cependant M. de Clisson attendait.

Il y avait déjà trois jours qu'il était au Miramion et il n'avait pu apercevoir Mme Chatelain.

Pourquoi, après lui avoir écrit de venir, refusait-elle de le recevoir ?

Il y avait là un mystère qu'il ne pouvait comprendre.

Chaque jour, un fusil sur l'épaule, il faisait le tour de ses terres, et longeait consciencieusement le parc des Ardentes.

Mais il avait beau regarder à travers les haies, se dresser sur la pointe du pied afin de voir par-dessus...

Mme Chatelain était invisible.

Le soir du troisième jour, comme il rentrait entre *chien et loup*, il rencontra Fabien le garde-chasse.

Fabien le salua, puis il voulut passer son chemin.

Mais le marquis le retint d'un signe.

Alors Fabien s'approcha.

— Dis donc, fit M. de Clisson, est-ce que Mme Chatelain est malade?

— Pas plus qu'à l'ordinaire, monsieur.

— Que veux-tu dire?

— Dame! répliqua Fabien, il y a longtemps que madame n'est pas bien portante.

— Ah!

— Depuis la mort de notre pauvre monsieur, on dirait qu'elle se fond... Si ça continue, on verra bientôt le jour au travers.

— Diable! fit M. de Clisson.

Et il ajouta :

— Je voudrais aller la voir, mais je n'ose pas.

— Pourquoi donc cela, monsieur?

— Tu dis qu'elle est souffrante...

— Oui, monsieur, mais ça ne l'empêche pas de recevoir des visites...

— En vérité?

— Tenez! dit naïvement Fabien, pas plus tard qu'hier, le notaire de Vierzon est venu.

M. de Clisson tressaillit.

— Et le curé de Saint-Firmin vient presque tous les jours.

— C'est égal, dit M. de Clisson, je ne veux pas me présenter aux Ardentes sans lui écrire

un mot et lui en demander la permission. Veux-tu t'en charger ?

— Volontiers, monsieur.

— Eh bien, viens avec moi jusqu'au Miramion.

Le garde suivit M. de Clisson sans faire la moindre objection.

En chemin, M. de Clisson se disait :

— Elle est malade... elle dépérit... Ah çà ! est-ce qu'elle voudrait m'épouser *in extremis* ? Ce serait d'une délicatesse exquise...

Fabien, de son côté, réfléchissait comme réfléchissent les paysans :

— C'est drôle tout de même, se disait-il, que M. le marquis n'ose pas se présenter aux Ardentes sans permission !

M. de Clisson entra dans cette petite salle basse où, d'ordinaire, il recevait ses visiteurs.

— Assieds-toi, dit-il à Fabien.

Et il se plaça lui-même devant une table sur laquelle se trouvaient des plumes et du papier.

Et tandis que Fabien s'asseyait au bord d'une chaise, M. de Clisson écrivait :

« Chère Héva,

« Votre silence me tue.

« Pourquoi m'avoir fait revenir? est-ce pour

m'infliger le supplice sans nom de vivre auprès de vous sans vous voir, de respirer le même air que vous et de ne pouvoir vous répéter combien je vous aime ?

« Ah! ma chère Héva! mon Héva bien-aimée, par pitié, ne prolongez pas mes tortures.

« Un mot, je vous en supplie, je vous le demande à genoux... un mot, au nom du ciel!

« Depuis trois jours, je ne vis pas... j'erre comme une âme en peine autour des Ardentes, espérant toujours vous apercevoir.

« Et il me vient des idées folles, bizarres, sinistres!...

« Je pense au suicide... »

« Héva, avez-vous donc juré ma mort?

« Celui dont votre bouche rose prononçait si tendrement le nom autrefois,

« JACQUES. »

Et quand il eut écrit sans la moindre émotion ce poulet boursouflé, le marquis le mit sous enveloppe, le scella de ses armes et le remit à Fabien.

— Je ne sortirai plus aujourd'hui, lui dit-il : par conséquent, si tu m'apportes une réponse, tu es sûr de me trouver.

Le garde prit le billet et s'en alla.

Il entra aux Ardentes par la petite porte du parc et alla tout droit au pavillon d'habitation.

Comme à l'ordinaire, Mme Chatelain était enfermée dans le cabinet de son mari.

En voyant entrer Fabien une lettre à la main, elle devina et laissa échapper un geste d'impatience.

Puis elle prit la lettre et l'ouvrit.

A mesure qu'elle lisait, un sourire dédaigneux retroussait ses lèvres décolorées.

Fabien l'observait du coin de l'œil et se disait :

— Je crois que je commence à comprendre.

Sans dire un mot, Mme Chatelain jeta le billet au feu.

Puis elle s'approcha d'une table et écrivit :

« Monsieur le marquis,

« J'aurai l'honneur de vous recevoir ce soir à dix heures.

« Votre servante,

« Héva CHATELAIN. »

Le billet cacheté, elle le tendit à Fabien :

— Ecoute-moi bien, dit-elle.

Fabien attendit.

— Tu vas porter cela à M. de Clisson.

— Oui, madame.

— Et, en allant, tu passeras par le parc.

— C'est le plus court.

— Et tu entreras chez Cardouan.

— Bien, madame.

— Tu lui diras que je le prie de venir avec Marinette ce soir, à neuf heures et demie. J'ai absolument besoin de les voir tous les deux.

Et comme Fabien se retirait sans demander d'autres explications :

— Ah ! dit Mme Chatelain, attends encore...

Fabien s'arrêta sur le seuil de la porte.

— Tu remettras le billet à M. de Clisson sans lui dire un mot, et tu te garderas surtout de lui dire que j'attends Cardouan et sa nièce ce soir.

— Ça suffit, dit Fabien.

C'était un ancien soldat, et quand on lui donnait une consigne, on pouvait s'en rapporter à lui.

Fabien sortit donc de la maison et se dirigea vers le chalet que Cardouan et sa nièce occupaient au fond du parc depuis qu'ils étaient entrés au service de Mme Chatelain.

La porte était ouverte.

Fabien entra et appela Cardouan.

Ce fut Marinette qui vint à sa rencontre.

— Qu'est-ce que vous voulez à mon oncle, Fabien? dit-elle.

— C'est madame qui m'envoie...

— Ah! dit Marinette.

— Elle vous attend ce soir.

— Avec le petit?

— Elle ne m'a point parlé du petit. Mais elle veut vous voir ainsi que votre oncle.

— C'est que mon oncle est sorti.

— Il rentrera bien pour souper?

— Non, il a soupé avant de partir.

— Et où est-il allé?

— A Saint-Firmin.

— Ah! fit le garde, qui se souvint tout à coup de la scène du cimetière.

— Et vous savez, poursuivit Marinette, quand mon oncle va à Saint-Firmin, il ne se presse jamais beaucoup pour revenir.

— Diable!

— En sorte que si madame veut le voir, vous ferez bien tout de même de donner un coup de pied jusque-là.

— Mais où le trouverai-je?

— Oh! vous savez, dit Marinette, à cette

heure-ci, pour sûr, il fait sa partie quelque part, dans un des deux ou trois cabarets du bourg.

— Eh bien, j'y vais!

Et Fabien s'en alla.

Comme il arrivait devant le Miramion, il vit une des deux servantes bourgeoisement assise sur la première marche du perron et occupée à plumer une volaille.

Fabien lui remit la lettre.

— Comme ça, pensa-t-il, je n'aurai pas à refuser des explications.

Et il reprit la route de Saint-Firmin.

La nuit était venue, et comme la lune était nouvelle, il faisait sombre.

Cependant, comme il passait auprès de l'étang, Fabien s'arrêta tout court.

Une silhouette noire se dressait à quelques pas de lui et Fabien reconnut un homme.

Quel était cet homme?

Il ne le voyait pas assez distinctement pour en être sûr, mais il le devina.

C'était le père Thomassin,

Le père Thomassin tranquillement occupé à pêcher des grenouilles avec une ligne à poisson.

Fabien s'approcha et lui mit la main sur l'épaule :

— Ah! brigand! dit-il, je te tiens, cette fois!

Le vieillard se mit à lui rire au nez :

— Eh bien! fit-il, est-ce que la pêche aux grenouilles est défendue?

— Non, mais...

— Mais quoi?

— La justice t'a innocenté, mais je ne t'innocente pas, moi...

Le père Thomassin haussa les épaules.

— Tu ne m'assommeras toujours pas, dit-il, que je ne t'aie dit un mot.

— Qu'as-tu à me dire, brigand?

— Rien que ceci : Si tu venais à me tuer, tu t'en repentirais toute ta vie.

— Allons donc! tuer un brigand comme toi, c'est tirer sur un chien enragé.

— Eh bien! dit le père Thomassin, consulte donc Cardouan à ce propos-là...

— Cardouan?

— Et si Cardouan ne voit pas de mal à ma mort, je me fais une belle mouche blanche sur la poitrine, pour que tu puisses tirer plus juste.

Fabien recula stupéfait, et le vieux Tho-

massin continua à lui rire au nez sans vergogne.

X

Le calme et le cynisme du vieillard eussent désarmé un homme plus colère encore que Fabien.

Ensuite ce dernier fut pris tout à coup d'une âpre curiosité ; il sentait bien que dans le retour du vieux braconnier, dans cette ordonnance de non-lieu rendue par le juge d'instruction, dans ces relations mystérieuses existant entre Cardouan qui pleurait M. Chatelain et l'homme qui passait pour l'avoir assassiné, il y avait une énigme. Quelle était-elle ? comment la déchiffrer?

Fabien fut pris d'une soif ardente de savoir, et il sacrifia momentanément ses rancunes et sa colère.

Le père Thomassin avait appendu son fusil à une branche de saule.

Et, au lieu de faire un saut en arrière pour le reprendre et se mettre en défense, il n'avait ni quitté la place, ni lâché son hameçon.

Fabien, au contraire, avait son fusil armé.

— Ecoute bien ! dit-il.

— Qu'est-ce qu'il y a ? ricana le vieillard.

— Il y a que tout cela n'est pas clair.

— Quoi donc n'est pas clair ?

— Ton retour dans le pays.

— Je m'ennuyais de ne pas voir ma femme..

— Et les gendarmes t'arrêtent et le juge te relâche !

— C'est la vérité, mon garçon.

— Et tu trouves que c'est clair, cela ?

— C'est clair que je suis innocent.

— Et Cardouan, qui est un brave homme et qui s'amuse à fréquenter une canaille de ton espèce, est-ce clair aussi cela ?

— C'est clair pour ceux qui savent nos raisons à Cardouan et à moi, dit froidement Thomassin.

— Ah ! vous avez des raisons ?

— Un peu.

— Eh bien ! je veux les savoir...

— Tu as raison, mais...

— Mais quoi ?

— Ça ne dépend pas de moi.

— Et de qui donc ça dépend-il?

— De Cardouan.

— Ah!

— Car moi, reprit le père Thomassin avec bonhomie, j'étais d'avis que nous devions te dire le mot.

— Plaît-il?

— Mais Cardouan n'a pas voulu.

— Quand tu auras fini de te gausser de moi! dit Fabien avec colère.

— Je ne me gausse pas. Si Cardouan le veux, je te conterai tout.

— Ah! il faut que Cardouan le veuille?

— Oui.

— Et si je veux me passer de Cardouan, moi?

— Tu ne sauras rien.

— A moins que je ne te donne à choisir...

— Hein?

— Ou de parler, ou d'aller coucher au fond de l'étang.

— Imbécile! dit le père Thomassin, tu ne ferais pas cette bêtise. Songe donc que la justice m'a innocenté de la mort de M. Chatelain.

— Qu'est-ce que ça me fait, à moi?

— Ça fait que je suis un homme comme un autre et que si tu m'assassinais...

Ce mot fit reculer Fabien d'un pas.

— Le couteau de la guillotine luit pour tout le monde, dit le vieux avec cynisme. Tu feras bien d'y songer.

Fabien avait remis son fusil en bretelle.

— Ainsi, dit-il, tu ne veux pas parler ?

— Cardouan ne le veut pas.

— Et qui me dit que tout ce que tu me racontes là n'est pas histoire de m'endormir ?

— Hein ?

— Et de pouvoir ensuite filer à ton aise ?

Le père Thomassin haussa les épaules.

— Je n'ai pas envie de filer, dit-il.

— Ah !

— Et la preuve, c'est que j'ai affaire ici. J'ai un rendez-vous... avec Cardouan.

Fabien tressaillit une seconde fois.

— Et où est-il donc, Cardouan ? dit-il.

— A Saint-Firmin.

— Tu sais cela ?

— Mais puisque je te dis que j'ai rendez-vous avec lui.

— Eh bien ! moi, dit Fabien, j'ai besoin de lui parler. Je vais à sa rencontre.

— Bon ! dit Thomassin, et vous ne manque-

rez pas de revenir par ici, et s'il veut qu'on te raconte nos petites affaires, ce n'est pas moi qui y ferai opposition.

Fabien, après une minute d'hésitation, prit le parti de laisser le père Thomassin à ses grenouilles et de s'en aller.

Il prit le chemin de Saint-Firmin.

Ce bourg, du reste, n'était pas à plus d'un quart de lieue, et le clocher de l'église se détachait en vigueur sur le ciel déjà noir.

Fabien doubla le pas, obéissant très-certainement à une inspiration nouvelle.

En effet, quand il fut tout près du bourg, au lieu de suivre l'unique rue, il se jeta dans les champs et alla droit au cimetière qui s'étendait derrière l'église.

Quelque chose lui disait que c'était là qu'il allait trouver Cardouan.

En effet, il s'approcha à pas de loup et trouva la porte du cimetière entr'ouverte.

Alors il entra et s'en alla tout droit à la tombe de M. Chatelain.

Cardouan était agenouillé dessus, et si absorbé dans sa douleur qu'il n'entendit point marcher derrière lui.

Fabien lui mit la main sur l'épaule.

Cardouan se retourna et jeta un cri comme si cette main l'eût brûlé.

La nuit n'était pas tellement noire que les deux hommes ne pussent se reconnaître.

Mais Cardouan ne se fâcha point. Il se borna à dire au garde-chasse d'un ton de reproche :

— C'est mal, ce que tu fais là.

Fabien se l'était déjà dit sans doute, car il répondit :

— Excuse-moi ; si M[me] Chatelain n'avait absolument besoin de te voir ce soir, et si elle ne m'avait pas commandé de te chercher, je ne serais pas venu ici.

— Sortons, dit Cardouan.

Et il marcha brusquement vers la porte.

Quand ils furent dehors, le résinier regarda Fabien.

— Ah ! madame a besoin de moi?

— Oui, elle t'attend, ainsi que Marinette, à neuf heures.

— C'est bon ! j'y vais.

— Elle m'a envoyé en même temps, poursuivit Fabien, porter une lettre à M. de Clisson.

Cardouan tressaillit. Puis son visage se rem-

brunit encore et un éclair de colère jaillit de ses yeux.

— Ah ! fit-il, tu lui as porté une lettre ?

— Oui, la réponse à la sienne.

— M. de Clisson lui a donc écrit?

— Oui.

Cardouan baissa la tête et fit quelques pas silencieusement, tout en reprenant le chemin des Ardentes.

Alors Fabien dit encore :

— Je crois bien qu'il a son idée, M. de Clisson.

— Quelle idée?

— Il épouserait bien madame, si elle le voulait...

— Tu crois?

— Et Mme Chatelain le voudrait bien, que ça ne m'étonnerait pas encore.

Cardouan eut un rire moqueur entre ses lèvres crispées.

— Voilà qui n'est pas encore fait, dit-il.

— Oh! reprit Fabien, si c'est leur idée, ce ne sera ni toi ni moi qui les en empêcherons...

— Peut-être... fit mystérieusement Cardouan.

Et il retomba dans son mutisme.

Ils firent quelques pas encore. Puis Fabien reprit :

— Du reste, il n'y a pas que madame qui t'attende.

— Qui donc encore?

— Farceur! tu le sais aussi bien que moi.

Cardouan s'arrêta brusquement.

— Que veux-tu dire? fit-il.

— Le vieux est au bord de l'étang à pêcher des grenouilles.

— Quel vieux?

— Thomassin.

— Ah! dit Cardouan d'un ton sec.

— J'ai même eu un bout de conversation avec lui.

Cardouan regarda Fabien.

— J'avais bonne envie de le jeter dans l'étang et de venger mon pauvre maître.

— Tu aurais eu tort, dit sèchement Cardouan.

— C'est ce qu'il m'a dit, et il m'a même ajouté que, si je lui faisais du mal, tu me blâmerais?

— C'est vrai.

Cette fois, Fabien n'y tint plus.

— Cardouan, fit-il, il faut pourtant que cela finisse.

— Quoi donc? demanda Cardouan.

— Il faut que tu m'expliques pourquoi, re-

grettant mon pauvre maître au point d'aller pleurer sur sa tombe la nuit, tu t'es fait camarade avec Thomassin.

— C'est que le vieux Thomassin n'a pas assassiné ton maître.

— Si ce n'est pas lui, ce sont ses enfants.....

— Non, pas davantage.

— Enfin, tu as un secret avec Thomassin ?

— Oui.

— Et... ce secret... si je l'avais deviné !...

— Tais-toi, dit vivement Cardouan.

Puis il posa sa main à son tour sur l'épaule du garde.

— Ta parole est sacrée, n'est-ce pas ?

— Je ne l'ai jamais trahie, aussi vrai que j'ai été soldat.

— Eh bien ! dit Cardouan, Thomassin a raison. Autant vaut que tu saches tout. Écoute...

. . . .

Ce soir-là, avant de rentrer aux Ardentes, Cardouan et Fabien causèrent à voix basse au bord de l'étang avec le père Thomassin, et Fabien, chose étrange ! en quittant le vieux braconnier, lui serra la main.

XI

M. de Clisson, cependant, se cassait la tête pour comprendre.

Il écrivait : « Ma chère Héva, » elle répondait : « Monsieur le marquis. »

Pourquoi cette froideur ?

Cette femme qui s'était tant compromise autrefois, quand elle avait un mari, avait-elle donc peur de se compromettre maintenant qu'elle était libre ?

Et tout en se posant cette question insoluble pour lui, le marquis avait compté les heures, puis les minutes, et enfin il avait jugé le moment venu de faire sa toilette.

Jadis, M. de Clisson était un gentilhomme campagnard ignorant toute contrainte.

Son orgueil nobiliaire aidant, il avait cru pouvoir, plus d'une fois, s'en aller dîner aux Ardentes, chez ces bons bourgeois de Chatelain, avec sa veste de chasse, sa culotte et ses molletières.

Mais M. de Clisson revenait de Paris.

A Paris, il avait étudié les belles manières, en partie dans le faubourg Saint-Germain, où

il avait de la parenté, en partie chez les demoiselles de Breda-street.

M. de Clisson savait maintenant que, passé cinq heures du soir, on ne va plus chez une femme sans être habillé.

Aussi procéda-t-il à une véritable toilette.

On eût dit un marié, quand ce fut fini.

Il avait surtout un zéphyr gorge de pigeon, sous son gilet noir ouvert en cœur, sur lequel il comptait beaucoup.

Quand ce fut fini, il se regarda dans une glace et murmura :

— Je suis tout bonnement irrésistible.

Dix heures moins le quart sonnaient à la pendule de sa chambre à coucher quand il se mit en route.

Comme le temps était sec, il n'avait nulle peur de ternir l'irréprochable vernis de ses bottes.

Il traversa donc le parc et arriva devant le perron des Ardentes à dix heures moins cinq minutes.

Un domestique vint lui ouvrir et lui dit :

— Monsieur le marquis veut-il monter au grand salon?

Puis il passa devant, un flambeau à la main.

Le grand salon était une vaste pièce qui se trouvait au premier étage.

C'était là que M. Chatelain, jadis, recevait quand il avait beaucoup de monde.

Car d'ordinaire, quand les hôtes étaient peu nombreux et tout à fait intimes, on les recevait soit dans le cabinet du rez-de-chaussée, soit dans le boudoir de Mme Chatelain.

Cette invitation de monter au grand salon parut à M. de Clisson, être la conséquence du billet qu'il avait reçu.

Mme Chatelain était cérémonieuse jusqu'au bout.

Le valet posa la lampe qu'il tenait à la main sur un guéridon et dit :

— Madame va venir.

Puis il se retira.

M. de Clisson, son chapeau à la main, demeura appuyé au chambranle de la cheminée.

Puis il attendit.

Quelques minutes après, une porte s'ouvrit et Mme Chatelain parut.

Il y avait un an que le marquis ne l'avait vue.

Depuis qu'il était là il avait préparé un petit

speech et combiné l'attitude qu'il devait avoir dans le premier moment.

Mais l'apparition de la maîtresse des Ardentes lui fit tout oublier.

Mme Chatelain lui apparut comme un fantôme.

Elle était blanche comme une statue, blanche et diaphane, avec ses yeux qui semblaient démesurément agrandis et qui projetaient autour d'elle un sombre rayonnement.

Était-ce encore une vivante ?

Était-ce une morte qui avait un moment dépouillé son suaire et quitté son cercueil ?

M. de Clisson, épouvanté, fit un pas en arrière.

Le beau discours sentimental qu'il avait préparé lui resta dans la gorge, et il demeura muet, bouche béante, en présence de cette femme qui n'était plus que l'ombre d'elle-même.

Mme Chatelain lui indiqua un siége de la main; mais il demeura debout, la regardant toujours.

Et comme il ne trouvait pas un mot, elle lui dit :

— Je vous demande mille pardons, monsieur, de vous avoir fait attendre ainsi trois jours;

mais j'ai été tellement souffrante que je n'ai pu aller à Vierzon qu'avant-hier.

Que voulait-elle dire par ces paroles?

M. de Clisson se le demandait et ne pouvait le comprendre.

Elle continua :

— Enfin j'ai terminé toutes les affaires dont je voulais vous entretenir.

— Mais, madame...

Et il voulut faire un pas vers elle et il fit comme le geste de lui prendre la main.

Mais elle le regarda...

Et son regard fut si fier, si hautain, si dédaigneux, qu'il s'arrêta muet et la gorge crispée.

— Monsieur le marquis, poursuivit-elle, j'ai vu mon notaire et il m'a donné sur ma fortune des renseignements que j'avais toujours ignorés.

Le front soucieux de M. de Clisson se dérida quelque peu à ces derniers mots.

— Il paraît, dit-elle, que j'ai quatre-vingt mille livres de rente.

Le visage du gentilhomme s'empourpra.

— Je puis disposer de cette fortune à mon gré et j'ai fait mon testament.

— Mais, madame... murmura-t-il, vous parlez comme une personne qui...

— Je parle comme une femme qui sera morte dans trois mois, dit-elle froidement.

— Héva !

Et cette fois, peut-être, M. de Clisson eut un cri du cœur.

Elle ne parut point avoir entendu et poursuivit :

— Je suis phthisique au dernier degré. Un ami de ma famille, le docteur B..., un grand médecin, ne m'a laissé aucune illusion sur mon état.

— Oh ! s'écria M. de Clisson, cet homme se trompe, il doit se tromper, il se trompera à coup sûr.

— C'est vous qui vous trompez, monsieur.

— Je vous soignerai... je vous emmènerai en Italie...

— Vous !

Et dans ce seul mot il y eut une pointe de dédain et presque d'horreur.

A ce mot, il recula encore, comme si la foudre du ciel fût tombée sur sa tête.

— Vous ! vous !! vous !!! fit-elle encore sur trois tons différents, vous me soigneriez ?... Ah ! ah ! ah !

Elle eut un rire nerveux, suivi d'une toux sèche.

Puis elle porta son mouchoir à ses lèvres et le retira trempé de sang.

M. de Clisson, éperdu, voulut se mettre à ses genoux.

Mais elle l'arrêta d'un geste qui était comme la répétition de cette exclamation dédaigneuse qui venait de lui échapper.

— Écoutez-moi donc, monsieur, reprit-elle. Vous voyez bien que je parle avec peine et que, si notre entretien se prolongeait, je finirais par me trouver mal.

Pâle, frissonnant, comme s'il eût attendu quelque mystérieuse catastrophe, M. de Clisson demeurait debout devant elle et continuait à la regarder.

Elle s'assit, car elle était restée debout jusqu'alors.

— Monsieur le marquis, reprit-elle, j'ai fait mon testament et je laisse ma fortune entière à cet enfant que je ne puis avouer, car je veux que la mémoire de M. Chatelain ne soit point outragée après ma mort.

— Cependant, madame, balbutia M. de Clisson, ce pauvre enfant...

— Ce pauvre enfant doit avoir un nom,

monsieur... et j'ai compté sur vous pour le lui donner.

M. de Clisson se méprit encore.

— Ah ! madame, dit-il, je suis prêt... et croyez bien que mon dévouement, mon amour pour vous...

Elle l'arrêta encore.

— Il ne s'agit point de moi, dit-elle.

Alors elle se leva péniblement et sa main atteignit un cordon de sonnette.

— Que faites-vous, madame? demanda le marquis stupéfait.

Une porte s'ouvrit.

Deux personnes franchirent alors le seuil de cette porte.

M. de Clisson recula et sentit ses cheveux se hérisser.

Les deux personnes n'étaient autres que Cardouan et sa nièce Marinette.

Et comme il les regardait avec une stupeur croissante, Mme Chatelain prit Marinette par la main.

Puis, s'adressant à M. de Clisson :

— Voilà une pauvre fille, dit-elle, que vous avez à moitié séduite autrefois et qui vous aimait. Elle a été mon sauveur et le vôtre,

monsieur. Elle a payé ma tranquillité du prix de son honneur ; elle a fait un pieux mensonge qui vous a sauvé la vie, car M. Chatelain vous eût tué !...

M. de Clisson roulait des yeux hagards.

— Comprenez-vous, enfin ? dit Mme Chatelain.

— Non, dit M. de Clisson.

— Et moi pas davantage, dit Cardouan, qui regardait tour à tour sa nièce, le marquis et Mme Chatelain.

— Monsieur, dit Mme Chatelain avec calme, si vous êtes un homme d'honneur, si vous aimez votre fils, si vous avez à cœur de réparer tout le mal que vous avez fait, vous épouserez Marinette.

M. de Clisson jeta un cri,

Un cri que lui arracha son orgueil de caste.

Mais à ce cri un autre répondit, un cri d'indignation et d'horreur.

Et ce cri, ce fut Marinette qui le poussa.

— Ah! madame, exclama-t-elle, vous ne savez donc pas?... Non, vous ne pouvez pas savoir... Mais cet homme que vous voyez là, ce marquis indigné à la seule pensée de donner son nom à une pauvre fille comme moi, vous ne savez donc pas qui il est ?

Et Marinette était pâle et frémissante, et on devinait qu'une révélation terrible allait jaillir de ses lèvres.

— Cet homme, reprit-elle, est le complice des assassins de M. Chatelain !

Le marquis, épouvanté, recula encore et se trouva acculé au mur.

Alors Marinette, superbe d'indignation, marcha vers lui la main levée :

— Misérable! dit-elle, que faisiez-vous donc une nuit, couché dans un fossé, avec le père Thomassin, trois jours avant la mort du pauvre M. Chatelain?

Et M. de Clisson perdant la tête, fou de terreur, s'élança vers la porte demeurée ouverte et disparut, tandis que Mme Chatelain se laissait tomber défaillante dans les bras de Marinette et de Cardouan.

XII

M. de Clisson avait donc fui.

Jamais peut-être il n'avait été pris d'une terreur semblable. Ce n'était plus de l'effroi, c'était de la folie, c'était du vertige.

Il traversa l'antichambre, il se trouva dans l'escalier, qu'il descendit quatre à quatre, il arriva dans le vestibule toujours courant, et trouva une porte ouverte.

Cette porte était celle qui donnait sur le parc.

M. de Clisson s'y précipita.

Où allait-il ?

Il ne le savait pas.

L'accusation formidable de Marinette retentissait toujours à ses oreilles.

Elle l'avait dit tout haut, avec l'accent de l'indignation et du mépris :

« Cet homme est le complice des assassins de M. Chatelain ! »

Ainsi donc, tout était perdu.

Mme Chatelain le méprisait, lui qui s'était bercé de l'espoir de l'épouser.

Marinette, dont il avait songé à faire sa maîtresse, Marinette ne voulait pas de lui pour mari !

Marinette avait horreur de lui !

Et elle avait parlé si haut, elle avait crié si fort que sans doute les gens de la maison avaient entendu.

Et tandis que le marquis fuyait, peut-être

que cette rumeur étrange courait du pavillon à l'usine, comme une traînée de poudre:

— C'est M. de Clisson qui a fait assassiner M. Chatelain!

Et le marquis courait toujours à travers le parc, et une terrible vision commençait à surgir devant lui!

Il voyait les forgerons s'armant de leurs terribles marteaux, s'élançant à sa poursuite, assiégeant son château, brisant les portes, pénétrant jusqu'à lui et l'assommant comme une bête fauve tombée dans une fosse.

Et sa terreur grandissait à mesure qu'il courait, et il courait plus fort encore, et il arriva ainsi jusqu'à cette petite porte du parc qu'il avait franchie naguère d'un pas triomphant.

Et quand il fut là, il s'arrêta une minute.

Non pour reprendre haleine, mais pour se demander où il irait.

L'allée de vieux ormes qui conduisait au Miramion était devant lui.

Mais le marquis lui tourna brusquement le dos.

Rentrer chez lui !

S'exposer à périr, dans quelques minutes, sous le marteau des forgerons !

Il n'y fallait pas songer!

Devant lui, les champs déserts et sombres ; au-delà, une ligne plus noire encore qui semblait fermer l'horizon comme une muraille d'airain :

Les sapinières !

Mais au delà des sapinières, une route, et une route qui conduisait à Theillay, la station du chemin de fer.

Et M. de Clisson oublia qu'il n'était point vêtu comme un voyageur, qu'il était sans manteau, sans bagages, presque sans argent.

Qu'importe ?

Il fallait fuir, fuir au plus vite.

Toute la nuit, il passe à Theillay des trains de chemin de fer, les uns courant vers le centre, les autres se dirigeant vers Paris.

Et où qu'il le conduisît, le chemin de fer c'était pour lui le salut !

M. de Clisson se lança donc à travers champs.

Il courait, courait toujours, sautant les fossés, déchirant aux ronces ses fines bottes vernies, bravant le froid de la nuit.

Certes, en ce moment, s'ils eussent assisté à cette déroute affolée, les généalogistes orléanais, qui lui déniaient toute descendance du grand chevalier Olivier de Clisson, eussent battu des mains.

La peur avait métamorphosé en lièvre ce fils des croisés.

Il arriva ainsi jusqu'aux sapinières.

Là il s'arrêta encore.

Un peu de présence d'esprit lui revint.

Il fouilla dans sa poche et trouva quelques louis.

Alors il combina sa fuite.

Il avait assez d'argent pour aller jusqu'à Paris. En prenant à Theillay le train de minuit, il arriverait au petit jour.

Là, M. de Clisson, était provisoirement sauvé.

Il avait quelque argent chez un notaire de Paris, — une somme suffisante pour passer en Angleterre et y attendre les événements.

M. de Clisson ayant pris à la hâte cette résolution, allait donc se remettre en route.

Il connaissait les sapinières comme sa poche, et en avait, le fusil sur l'épaule, suivi tous les sentiers.

Mais, comme il allait sauter le fossé qui les bordait du côté des champs, il s'arrêta court, la sueur au front, les cheveux hérissés.

A vingt pas de lui, au milieu d'un labourage, une silhouette noire s'était dressée tout à coup :

La silhouette d'un homme qui marchait, un

fusil en bandoulière, et paraissait se diriger vers lui.

Cet homme venait-il donc des Ardentes et l'avait-il suivi ?

Et le marquis fut repris d'une peur atroce et demeura immobile.

L'homme marchait toujours.

M. de Clisson crut que c'était Cardouan,

Cardouan qui venait venger M. Chatelain.

M. de Clisson était sans armes ; mais eût-il été armé que la terreur l'eût empêché de se défendre.

A dix pas de lui, l'homme s'arrêta.

— Hé ! monsieur le marquis ! fit-il d'un ton moqueur.

M. de Clisson fit un bond sur lui-même et retomba à la même place.

Cette voix qu'il venait d'entendre, ce n'était pas celle de Cardouan.

C'était la voix du père Thomassin.

Or, M. de Clisson ignorait que le vieux braconnier fût revenu dans le pays ; et on ne lui avait même pas dit que Thomassin, arrêté par les gendarmes et conduit à Romorantin, avait été relâché par le juge d'instruction.

Cet homme qui se dressait tout à coup de-

vant lui était donc une manière de revenant.

— Hé! monsieur le marquis! répéta Thomassin, vous avez de fines jambes, ma foi!

M. de Clisson essaya de parler et ne le put.

Alors le père Thomassin se remit en marche et arriva tout à fait sur lui, ajoutant :

— Voici un bon quart d'heure que je cours après vous.

— Ah! dit enfin le marquis d'une voix caverneuse.

— Où diable allez-vous donc à pareille heure? ricana le braconnier.

Cette question, si simple en apparence, calma un peu l'épouvante du marquis.

Il était évident pour lui que Thomassin ne venait pas des Ardentes et que, par conséquent, il ne pouvait savoir ce qui s'y passait.

— Où donc allez-vous comme ça? répéta le vieux braconnier.

— Je me promène, dit M. de Clisson d'un air égaré.

— A cette heure?... et en courant...

— J'avais froid.

— Et avec des souliers aussi minces?

M. de Clisson comprit que cet homme ne le laisserait pas aller ainsi.

D'ailleurs, le père Thomassin n'était-il pas l'assassin de M. Chatelain, et, par conséquent, son complice?

— Eh bien ! dit-il, je me sauve!

— Et pourquoi vous sauvez-vous?

— Parce que, misérable, dit M. de Clisson, tu m'as mis une mauvaise affaire sur les bras.

On m'accuse de m'être entendu avec toi...

— Rapport à Chatelain, peut-être? ricana le vieillard.

— Oui.

— Oh ! si l'on peut dire... Car enfin...

— Mais toi-même, dit M. de Clisson, comment as-tu osé revenir ?

— Peuh ! dit tranquillement le vieillard, je m'ennuyais, et puis j'avais envie de revoir ma femme.

Puis, regardant le marquis :

— Ah çà ! dit-il, est-ce que ça ne mord donc pas, la petite affaire ?

— Quelle affaire ?

— Dame! puisque M. Chatelain est mort...

— Il s'agit bien de cela! répondit le mar-

quis affolé; enseigne-moi plutôt le plus court chemin pour gagner la route.

— Quelle route ?

— Celle de Theillay.

— Bon ! prenez ce sentier à gauche; il mène tout droit à la Brillante. On a refait un pont depuis l'année dernière... Vous savez...

— Oui, oui, dit le marquis.

— De l'autre côté du pont, vous retrouverez un autre sentier qui tombe dans la route.

— Merci !

— Ah çà ! mais vous vous sauvez donc?

— Oui, fit le marquis.

Et il se lança par dessus le fossé et disparut dans les sapinières.

Le père Thomassin se prit alors à rire.

Puis il posa deux doigts sur sa bouche et fit entendre un coup de sifflet, ou plutôt une sorte de houhoulement qui ressemblait au cri d'un oiseau de nuit.

Était-ce un signal?

Peut-être...

A qui s'adressait-il?

Mystère!

Et le père Thomassin franchit à son tour le fossé et se lança dans les sapinières.

Mais, au lieu de prendre le sentier qu'il

avait indiqué au marquis, il en suivit un autre en murmurant :

— Tu as beau courir, mon bonhomme, j'arriverai toujours un quart d'heure avant toi.

XIII

M. de Clisson courait toujours.

Mais ce n'était plus là comme en plaine et les obstacles ne manquaient pas pour retarder sa marche.

En Sologne, on utilise comme on peut les terres ingrates.

On plante des sapins, mais on encourage les ronces.

Les ronces donnent de la broussaille pour allumer le four, et puis c'est une bonne remise pour le gibier.

Le lièvre et le lapin y pullulent ; le lapin surtout.

M. de Clisson s'embarrassait à chaque instant dans les ronces.

Il y déchirait ses habits de fête, il y écorchait ses bottes vernies.

Et puis le sentier indiqué par le père Thomassin était à peine tracé.

La nuit était noire, et M. de Clisson avait besoin de tous ses instincts de chasseur pour ne pas se perdre.

Cependant, nous l'avons dit, les sapinières lui étaient familières.

Il y avait chassé pendant toute sa jeunesse.

Mais il était une chose dont il lui fallait tenir compte : c'était son absence.

Une première fois, M. de Clisson avait quitté le pays.

Il était revenu juste à temps pour assister au drame des Ardentes.

Puis il était parti de nouveau.

Et il y avait bien deux ans maintenant qu'il ne s'était trouvé dans les sapinières en pleine nuit.

Enfin, en deux années, le bois changeait de physionomie.

On arrache par-ci, on coupe par-là ; les petits bourgeons grandissent.

Et puis encore, les charbonniers tracent de nouveaux sentiers, et ceux qu'ils abandonnent

disparaissent peu à peu sous l'herbe parasite qui pousse à l'ombre des arbres.

Un quart d'heure auparavant, M. de Clisson était bien sûr de trouver son chemin.

Maintenant il s'apercevait du contraire.

Le sentier qu'il suivait aboutit tout à coup à un large espace,

Un espace qu'il ne connaissait pas.

Heureusement ses regards s'étaient habitués à l'obscurité.

Et il finit par reconnaître qu'il avait devant lui, non pas le bord de la rivière, mais une clairière formée par une coupe blanche.

Il traversa la clairière.

Mais là deux sentiers pour un s'offrirent à lui.

Lequel était le bon?

M. de Clisson hésita encore.

Puis, au petit bonheur, il suivit celui de droite.

A cent pas sous bois, les ronces devinrent presque inextricables.

Il avait les mains ensanglantées et les vêtements en lambeaux.

Mais la peur le dominait toujours, et il marchait, il marchait sans cesse, n'ayant plus la force de courir.

Il marcha ainsi longtemps, pendant plus d'une heure peut-être.

Et alors il fut bien obligé de s'apercevoir qu'il avait dû se tromper, qu'il n'avait pas pris le bon chemin, que celui qu'il suivait infléchissait toujours vers l'est, au lieu de se diriger vers l'ouest, c'est-à-dire vers le bord de la Brillante; et, découragé, épuisé de fatigue, il se laissa tomber à terre.

Qu'allait-il faire maintenant?

Reviendrait-il sur ses pas jusqu'à ce qu'il eût rejoint l'autre sentier?

Ou bien continuerait-il sa route en avant dans l'espérance de trouver un autre faux chemin qui le ramènerait à la rivière?

Et comme il cherchait à mettre un peu d'ordre dans son esprit troublé, à reprendre courage, et à puiser de nouvelles forces dans cette vision terrible qui le poursuivait, des forgerons courant après lui avec leurs terribles marteaux, il crut entendre un léger bruit.

L'homme qui n'est pas chasseur, si courageux qu'il soit, est sans défense, la nuit, au milieu des bois.

Tout y est pour lui menace et mystère.

Le chasseur, au contraire, s'oriente, il a

l'instinct du pionnier et de la bête fauve; il reconnait chaque bruit, si faible qu'il soit; il distingue le bond du chevreuil du bruit que fait le lièvre en s'arrachant d'une touffe voisine.

Il sait qu'en appuyant son oreille contre terre et en prenant le vent, il entendra à une grande distance.

M. de Clisson fit ainsi.

Il se coucha à plat ventre et écouta.

Plus de doute. Le bruit qu'il entendait était celui d'un pas humain.

Ce pas semblait se rapprocher de lui, au fur et à mesure.

M. de Clisson en conclut qu'un homme suivait en sens inverse le même chemin que lui :

Quelque bûcheron sans doute, quelque braconnier peut-être...

Quelqu'un enfin qui, bien certainement, ne venait pas des Ardentes à cette heure.

Et cet homme, quel qu'il fût, remettrait M. de Clisson dans son chemin.

Les pas se rapprochaient toujours.

M. de Clisson n'avait plus maintenant besoin, pour entendre, d'appuyer son oreille contre le sol; il se releva donc.

Puis il se remit à marcher.

Tout à coup il se trouva en présence d'un homme qui lui dit :

— Vous vous êtes donc trompé ?

M. de Clisson jeta un cri.

— Thomassin! dit-il.

— Moi-même, répondit le vieillard, et je vous croyais déjà loin. C'est la fausse route qui vous aura fichu dedans.

— C'est vrai, dit le marquis; mais d'où viens-tu donc toi-même?

— Oh! moi, dit Thomassin, je suis allé, en vous quittant, donner un coup d'œil à des collets, par là-bas.

— Mais enfin où sommes-nous? demanda le marquis.

— En plein bois.

— Loin de la Brillante?

— Un quart de lieue.

— Cette fois tu vas me conduire.

— Bien volontiers.

Et Thomassin rebroussa chemin, ajoutant :

— Nous allons trouver à deux pas d'ici un faux chemin qui descend vers la rivière.

Puis, le faux chemin trouvé, il se mit à marcher à côté de lui.

— Ah çà! dit-il, la peur vous tient donc toujours?

— On m'accuse! dit le marquis.

— Une accusation n'est pas une preuve.

— C'est vrai, mais...

— Est-ce qu'on ne m'a pas accusé, moi?

— Oui, mais si on te prend, tu peux être sûr de ton affaire.

— Voilà ce qui vous trompe.

Thomassin prononça ces mots si froidement, avec un calme si parfait, que M. de Clisson s'arrêta brusquement :

— Hein! fit-il, que dis-tu?

— Je dis qu'on m'a déjà arrêté.

— Toi ?

— Voici cinq jours.

— Eh bien?

— Eh bien! on m'a relâché.

— Qui ça ? les gendarmes?

— Non ! le juge d'instruction.

— On t'a relâché !

— Oui, monsieur, faute de preuves... Alors...

— Alors? demanda M. de Clisson palpitant.

— Puisque moi je ne suis pas coupable, aux yeux de la loi du moins, vous l'êtes encore moins que moi.

— Ah !

— Dame ! puisqu'on vous accuse d'être mon complice.

— Et tu sais bien que ce n'est pas moi.

— Ça, c'est certain... si on veut...

— Comment! si on veut?

— Entre nous, dit Thomassin, vous saviez bien que nous voulions, mon fils et moi... assassiner Chatelain.

— Soit, je le savais.

— Et vous auriez pu le prévenir...

— Cela ne prouve rien...

— Ça prouve que vous n'étiez pas fâché que Mme Chatelain fût veuve.

— Tais-toi!

— Enfin, c'est une affaire manquée, et je vois bien, soupira Thomassin, qu'il faut que je fasse mon deuil de ma petite commission, mais...

— Mais quoi?

— A votre place je m'en irais tout de même, pour quelques jours.

— Ah!

— Crainte des forgerons, qui sont de mauvaises têtes.

M. de Clisson frissonna.

— Vous allez à Paris, n'est-ce pas?

— Oui, dit M. de Clisson.

— Eh bien, dans huit jours je vous écrirai

poste restante et je vous dirai ce qui se passe.

— Soit, dit le marquis.

Ils arrivaient en ce moment sur le bord de la Brillante, à cet endroit escarpé où les Thomassins avaient scié le tronc de sapin.

Le pont écroulé avait été remplacé par un autre.

— Voilà votre chemin, dit le braconnier, et ne manquez pas de passer sur le nouveau pont. Nous ne l'avons pas scié, celui-là, il est solide.

— Comment! tu me quittes?

— Je retourne à mes collets.

Et le père Thomassin ajouta en ricanant :

— C'est égal, vous étiez un peu notre complice, monsieur le marquis.

M. de Clisson voulut répliquer, mais le père Thomassin avait déjà disparu sous bois.

Alors M. de Clisson s'aventura sur le tronc de sapin.

Mais comme il arrivait au milieu et sentait le gouffre sous ses pieds, une sorte de géant se dressa de l'autre bout et marcha vers lui.

M. de Clisson jeta un cri et ses cheveux se hérissèrent.

Il voulut reculer, mais une force mysté-

rieuse le cloua immobile au-dessus de l'abîme.

Le géant marchait toujours, et M. de Clisson, paralysé par l'épouvante, ne pouvait faire un pas en arrière.

Enfin le géant arriva tout près de lui et lui mit la main sur l'épaule.

Alors M. de Clisson poussa un cri terrible et murmura un nom :

CHATELAIN !

XIV

Quel était donc ce géant avec lequel M. de Clisson se trouvait tout à coup face à face ?

Était-ce bien M. Chatelain ?

M. Chatelain dont le cadavre avait été trouvé au fond de l'écluse du moulin ?

M. Chatelain dont le marquis avait vu passer le convoi sous ses fenêtres ?

Les morts revenaient donc !

Ou bien, M. de Clisson était-il le jouet de quelque vision terrible?

Pour éclaircir ce mystère, il nous faut revenir sur nos pas, rétrograder de quelques heures et nous reporter au moment où Cardouan, revenant de Saint-Firmin en compagnie de Fabien, avait dit au garde-chasse :

— Eh bien tu vas tout savoir.

Et Fabien l'avait regardé avidement.

Alors Cardouan reprit d'une voix grave :

— On a tort d'accuser les Thomassin.

— Tort? dit Fabien.

— Oui.

— C'est pourtant bien eux qui ont assassiné mon pauvre maître!

— Non, dit Cardouan.

— Et qui donc veux-tu que ce soit?

— Personne.

Fabien haussa les épaules.

— Tu vas peut-être, dit-il, me faire croire que M. Chatelain s'est noyé tout naturellement?

— Non.

— Alors on l'a noyé?

— Non.

Et Cardouan prononçait ces *non* avec assurance.

— Cependant, dit Fabien, il y a une chose certaine.

— Laquelle?

— C'est que M. Chatelain est mort.

— Tu te trompes.

Et Cardouan dit cela tristement, mais avec l'accent de la conviction.

— Ah! mon Dieu! s'écria Fabien, voilà que le pauvre homme est fou!

Cardouan haussa les épaules.

— Je ne suis pas fou, dit-il, et je te le répète, Fabien : M. Chatelain n'est pas mort.

— Il n'y a qu'une chose, malheureusement, dit le garde-chasse, qui m'empêche de te croire.

— Laquelle?

— C'est que c'est moi qui ai repêché le cadavre.

— Et tu as reconnu M. Chatelain?

— Pardine!

— Tu dois pourtant bien te souvenir que le cadavre n'avait plus figure humaine?

— Oui, mais j'ai bien reconnu la veste de chasse de mon pauvre maître.

— Et même, dit Cardouan, tu as retrouvé sa bourse et son carnet dans la poche du pantalon?

— Oui.

— Eh bien ! cela ne prouve rien !

— Ah ! par exemple !... Et puis il n'y avait pas deux hommes dans le pays de la taille et de la force de M. Chatelain.

— Tu te trompes encore, il y en avait un.

— Qui ?

— Mon fils !

Et comme Cardouan prononçait ce mot, un sanglot lui déchira la gorge.

Fabien jeta un cri.

— Ah ! dit-il, c'est moi qui deviens fou, maintenant !

— Non, dit tristement Cardouan, tu ne deviens pas fou. Souviens-toi donc que, tout à l'heure encore, tu m'as vu agenouillé sur la tombe que tout le monde croit être celle de M. Chatelain.

— Et ce n'est pas la sienne ?

— Non, c'est celle de mon fils, et c'est pour cela que je pleurais, dit Cardouan.

Cette fois, la voix avait un tel accent de vérité, que Fabien lui prit vivement les mains.

— Il faut bien que tout cela soit vrai, puisque tu le dis, fit-il.

— Hélas ! soupira Cardouan.

— Mais, enfin, explique-moi... des choses que je ne puis pas comprendre...

— Oui, dit Cardouan, tu ne peux pas comprendre que le cadavre de mon fils fût couvert des habits de M. Chatelain.

— Non, dit Fabien.

— Écoute et tu comprendras.

Cardouan était, en ce moment, en proie à une telle émotion, qu'il fut obligé de s'asseoir sur un tronc d'arbre qui bordait le chemin creux qu'ils suivaient.

— Mon fils est revenu d'Angleterre sans que personne s'y attendît, reprit le résinier. Il est arrivé la nuit, et la première personne qu'il a vue, avec qui il a causé, c'est le père Thomassin.

— Ce brigand-là!

— Attends encore. Le père Thomassin lui a appris que Marinette avait un enfant et il lui a dit : Va-t'en demander à M. de Clisson quel en est le père.

— Ah! fit le garde-chasse.

— Mon fils, poursuivit Cardouan, est allé trouver M. de Clisson, qui lui a dit :

— Je te jure que le séducteur de Marinette, ce n'est pas moi!

Et mon fils s'est écrié :

« C'est donc M. Chatelain ? »

Alors M. de Clisson, qui est un lâche et un misérable, a baissé la tête sans répondre.

— Qui ne dit rien consent, comprends-tu ?

— Oui, dit Fabien.

— Mon fils, un couteau à la main, s'en est allé aux Ardentes pour tuer M. Chatelain.

— Après ? après ? dit le garde-chasse.

— M. Chatelain venait de quitter les Ardentes comme Pierre y entrait.

— Oui, dit Fabien, mon pauvre maître venait de donner dans le piége que Cadet Thomassin lui avait tendu.

— Oui ! dit Cardouan.

— Et tu ne diras pas, reprit Fabien, que ce n'est pas ces brigands-là qui ont scié le tronc de sapin ?

— C'est eux, dit Cardouan.

— Donc ils sont cause de la mort...

— De la mort de mon fils, reprit tristement Cardouan.

— Mais comment ? qu'est-il donc arrivé ?

— Mon fils rejoignit sur le tronc de sapin M. Chatelain, qui s'y était établi pour tuer plus commodément les deux loutres quand elles sortiraient de l'eau.

— Bon !

— Et comme, aveuglé par la jalousie et la colère, Pierre courait sur M. Chatelain étonné, le tronc d'arbre craqua et tous deux tombèrent dans le gouffre.

Pierre ne savait pas nager.

— Mais, observa Fabien, M. Chatelain nageait comme un poisson, lui.

— Aussi essaya-t-il de sauver mon fils.

Vingt fois il reparut à la surface, tenant Pierre dans ses bras.

Vingt fois ils disparurent tous les deux.

— Comment donc sais-tu tout cela? demanda Fabien.

— C'est le vieux Thomassin qui me l'a raconté.

— Il était donc là ?

— Oui ; à l'abri d'un rocher, ils assistaient, lui et son fils, à cette lutte terrible que le pauvre homme soutenait contre la mort.

— Et les bandits ne cherchèrent pas à lui venir en aide ! observa Fabien.

— Attends encore !...

Et Cardouan s'arrêta et regarda Fabien :

— Voici le moment, reprit-il, où il faut que je te confie un secret terrible.

— Parle...

— L'enfant que Marinette élève n'est pas à elle.

Fabien étouffa un cri.

— Marinette est une honnête fille, dit Cardouan, et c'est par dévouement qu'elle s'est déshonorée publiquement.

— Ah!... Mais enfin cet enfant...?

— Il est le fils de M. de Clisson.

— Mais sa mère...

— Sa mère, dit Cardouan, c'est Mme Chatelain.

— Mon Dieu! exclama Fabien.

— Maintenant, dit Cardouan, c'est le père Thomassin qui te racontera ce qui se passa alors.

— Thomassin?

— Oui; ne m'as-tu pas dit qu'il m'attendait au bord de l'étang?

— Sans doute.

— Eh bien! dit Cardouan, allons!

Et il se remit en route.

Fabien ne soufflait plus mot.

Le secret qu'on venait de lui confier l'étouffait.

Quand ils furent au bord de l'étang, ils virent se dresser le père Thomassin.

— Il y a du nouveau, dit le vieillard.

— Ah! fit Cardouan.

Puis, lui montrant Fabien :

— Tu peux parler devant lui, il sait tout.

— Eh bien! dit le père Thomassin, le nouveau est bien simple : M. Chatelain est revenu.

Fabien et Cardouan jetèrent un double cri.

— Il est arrivé cette nuit à la maison et il y est caché, dit le vieillard.

— Et il m'attend peut-être? dit Cardouan.

— Non, mais il veut savoir ce qui se passe aux Ardentes.

— Il s'y passe certainement quelque chose, dit Fabien, car Mme Chatelain...

— Mme Chatelain songe peut-être, se croyant veuve, à épouser M. de Clisson ; mais je suis là, moi!

— Alors, dit Thomassin, que faut-il donc que j'aille raconter à M. Chatelain?

— Rien encore, dit Cardouan ; il faut attendre.

— Où cela?

— Ici ; attendez-moi tous deux, et raconte à Fabien, toi, comment il se fait que M. Chatelain n'est pas mort.

XV

Fabien et le père Thomassin s'étaient donc trouvés seuls.

Cardouan avait pris, en courant, le chemin des Ardentes.

Fabien murmurait :

— Je ne suis pas bien sûr d'être éveillé, et je suis si étonné de tout ce que vous me dites, Cardouan et toi, que je ne pense même pas à être joyeux d'apprendre que mon pauvre maître, que j'ai tant pleuré, n'est pas mort.

— C'est comme moi, dit le père Thomassin, je ne puis pas me figurer non plus qu'après avoir voulu tuer M. Chatelain, lui et moi nous sommes devenus une paire d'amis.

— Mais enfin, dit Fabien, comment c'est-il arrivé ?

— Nous avons repêché M. Chatelain.

— De bonne volonté ?

Thomassin eut un rire narquois.

— Tu penses bien, dit-il, que ta volonté et moi nous ne faisons rien pour rien.

— Bon !

— Cardouan a dû te dire la chose.

— Quelle chose ?

— De Mme Chatelain avec le marquis.

— Oui, dit Fabien d'un rire sombre.

— Eh bien, comme M. Chatelain était en train de se noyer, je vins m'asseoir tout à fait sur le bord de la rivière et je lui criai :

— L'enfant n'est pas à Marinette, il est à ta femme, et le père c'est M. de Clisson.

— Canaille ! murmura Fabien.

— Je ne dis pas non, reprit le vieillard, mais je me suis rattrapé depuis, comme tu vas voir; et M. Chatelain m'estime beaucoup.

Fabien eut un sourire de dédain.

— Continue, dit-il.

— M. Chatelain entendit. Il laissa Pierre Cardouan, fit un effort désespéré, parvint à rompre le tourbillon et à gagner le bord de notre côté.

Alors, épuisé, il se cramponna à une touffe d'osier et nous cria :

— Si vous me tendez la main, votre fortune est faite.

— Qu'en penses-tu, père ? dit Cadet.

— Bah! répondis-je, nous sommes assez vengés comme ça. Il a pris un fameux bain.

Alors Cadet s'agenouilla, prit son fusil par le canon et tendit la crosse à M. Chatelain.

Il était temps, car ses mains crispées allaient lâcher la touffe d'osier.

Nous le hissâmes sur la berge.

Il nous regarda un moment d'un air égaré et finit par nous dire :

— Est-ce vrai ce que vous avez dit là?

— Et les preuves ne manquent pas, dit Cadet.

— Vous aviez donc des preuves? interrompit Fabien.

— Nous mîmes M. Chatelain au courant, et il n'y avait pas à douter, avec tous les détails que nous lui donnâmes.

— Et, dit encore le garde-chasse, quell mine faisait-il pendant ce temps-là?

— Deux ou trois fois, il eut envie de se rejeter à l'eau et d'aller rejoindre Pierre Cardouan au fond du gouffre.

Mais nous l'en empêchâmes, et tout à coup il nous dit :

— Je veux vivre, et vivre pour me venger!

Et le père Thomassin, après un silence, ajouta :

— Tu comprends le reste, hein?

— Mais non, dit Fabien.

— M. Chatelain avait son idée.

— Ah!

— Et son idée était de passer pour mort.

— Après? fit le garde-chasse.

— De temps en temps le tourbillon ramenait à sa surface le corps de Pierre Cardouan. On eût dit un haricot dans la soupe, qui vient au-dessus quand ça bout.

— Pauvre Pierre! dit M. Chatelain. Si je pouvais seulement avoir ses habits!

Cadet avait une hachette; il s'en alla tailler une branche d'arbre en manière de fourche, puis il avança sur le bord, et comme le corps de Pierre reparaissait de nouveau, il l'accrocha et le tira sur la berge.

Le pauvre Pierre était bien mort.

Et Chatelain lui prit ses habits, et nous habillâmes le cadavre avec les siens.

Puis il lui mit son portefeuille et sa bourse dans la poche et dit :

— Nous nous ressemblons trop de tournure pour qu'on ne le prenne pas pour moi.

— Mais, monsieur, lui dis-je, de tournure, c'est possible, je ne dis pas non, mais pas de figure.

— Pierre avait toute sa barbe comme moi.

— Bon ! mais le visage...

— Quand on repêchera le corps, le visage sera méconnaissable.

— Comment cela ?

— Parce qu'il va aller s'engrener dans les roues du moulin et s'y déchiqueter par lambeaux

— Et il avait raison tout de même, murmura Fabien, car tout le monde y a été pris ; mais vous autres...

— Nous, dit le père Thomassin, nous sommes partis la nuit même pour Paris, et nous nous y sommes arrêtés juste le temps dont M. Chatelain avait besoin.

— Pour quoi faire ?

— Pour se procurer de l'argent.

— Et après, où êtes-vous allés ?

— En Allemagne.

— Mais enfin, dit Fabien, il y a encore une chose que je ne comprends pas.

— Laquelle ?

— Quand tu es revenu, on t'a arrêté ?

— Tu le sais mieux que personne, puisque c'est toi qui es allé chercher les gendarmes.

— Sans doute, mais...

— Mais quoi ?

— Comment le juge t'a-t-il relâché ?

— Parce que je lui ai montré un bout de lettre.

— De qui ?

— De M. Chatelain.

— Ah ! c'est différent.

Fabien allait sans doute continuer ses questions, si le père Thomassin ne se fût levé brusquement.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Fabien.

— J'entends marcher ! Non, j'entends courir !

Et le vieillard, qui était leste comme un jeune homme, planta Fabien au milieu des ajoncs qui entouraient l'étang, et se mit à courir dans la direction du parc.

Il n'eut que le temps de se jeter derrière un arbre pour laisser passer M. de Clisson.

Le marquis, en proie à l'épouvante que l'on sait, passa tout auprès de lui sans le voir.

Le père Thomassin, voyant le marquis prendre la fuite, se dit :

— Il y a du nouveau ! Ce serait drôle tout de même qu'il allât se jeter dans la gueule du loup.

Et il se mit à le suivre.

On sait comment il avait abordé M. de Clisson, ce que celui-ci lui avait dit, et le conseil qu'à son tour il lui avait donné de gagner le

chemin de fer et d'aller attendre à Paris les événements.

Donc M. de Clisson avait pris le chemin indiqué par Thomassin, s'était trompé, avait tourné quatre ou cinq fois sur lui-même et s'était retrouvé face à face avec lui.

Thomassin lui avait bien dit qu'il revenait de vérifier ses collets.

Mais Thomassin avait menti.

Il s'en était allé en droite ligne à sa maison, dans laquelle était caché M. Chatelain.

Et il lui avait dit :

— Cette fois, monsieur, je crois bien que l'heure de votre revanche est venue !

Et, farouche, M. Chatelain s'était levé du grabat sur lequel il était couché.

XV

Ainsi donc, M. de Clisson n'était le jouet ni d'un rêve ni d'une fantastique apparition.

C'était bien M. Chatelain, le colossal maître de forges, que le marquis avait devant lui.

Et M. Chatelain avait posé sa robuste main sur l'épaule du marquis et lui disait :

— A nous deux !

Le marquis jeta un cri.

— Prenez donc garde ! lui dit le maître de forges d'un ton railleur; si le pied vous manquait, vous vous noieriez.

Et il répéta :

— A nous deux !

— Vivant! vivant! balbutiait le marquis, ivre de terreur.

— Parfaitement vivant, et mieux portant que vous, ricana M. Chatelain.

Alors le marquis vit luire la pointe d'un couteau,

Et il fit un pas en arrière, disant :

— Vous voulez donc m'assassiner?

— C'est ce qu'un homme a voulu faire ici, il y a un an, à cette même place où nous nous balançons tous les deux sur le gouffre.

— Pierre! balbutia le marquis.

— Oui, Pierre Cardouan, dit Chatelain ; Pierre, dont vous avez armé le bras; Pierre, dans l'esprit duquel vous aviez fait entrer une calomnie infâme!

Pierre, enfin, qui est mort assassiné par vous, misérable!

Et M. Chatelain secouait le marquis et répétait :

— Misérable!

Le danger rendit quelque présence d'esprit à M. de Clisson.

— Monsieur, dit-il, si vous avez à vous plaindre de moi, je suis prêt à vous donner satisfaction.

— Ah! oui, ricana M. Chatelain, ce serait commode, en vérité!

On déshonore un homme en lui prenant sa femme, on essaye ensuite de le faire assassiner; et puis, un beau jour, quand on se trouve face à face avec lui, on se souvient qu'on est gentilhomme, qu'on est marquis, qu'on est une fine lame, et on propose de vider la querelle l'épée à la main.

Ah! ah! ah!

Et M. Chatelain avait un rire farouche qui glaçait d'épouvante M. de Clisson.

— Regardez bien ce couteau, poursuivit-il, c'est celui avec lequel Pierre Cardouan a voulu m'assassiner.

Prenez-le!

Et en même temps M. Chatelain tira un autre couteau qu'il ouvrit.

— Le mari outragé, poursuivit-il, a le droit de tuer comme un chien l'homme qui lui a pris son honneur.

Cependant, je n'userai pas de ce droit.

Nous nous battrons au couteau, ici, sur cette planche de deux pieds de large, afin que le vaincu trouve une tombe toute creusée sous ses pieds.

Allons, monsieur, défendez-vous!

Et M. Chatelain leva son couteau.

Instinctivement M. de Clisson serra le sien dans sa main crispée et se mit en défense.

. . . .

A vingt pas, de l'autre côté de la rivière, le père Thomassin s'était assis sur un rocher et regardait.

Il regardait le duel à mort qui venait de commencer, et bien qu'il ne fût pas excessivement sensible, le vieux bandit, il se mit à faire des vœux pour M. Chatelain.

En ce moment, un bruit se fit derrière lui.

Le père Thomassin se retourna et vit Fabien.

Le garde-chasse l'avait suivi.

— Silence! dit Thomassin, regarde donc

— Que fais-tu là ? demanda Fabien, qui ne voyait rien encore.

— Vois ton maître.

Fabien regarda, et aperçut M. Chatelain debout avec un autre homme, au milieu de la rivière, sur la planche de sapin.

— Mon Dieu! fit-il.

— Tais-toi donc! répondit Thomassin.

— Ah!

— Faut pas leur donner des distractions.

— Mais que font-ils donc?

— Ils se battent.

— A coups de poing?

— Non, au couteau.

Fabien frissonna.

— Mais regarde donc! fit le vieux Thomassin émerveillé.

En effet, la lutte avait un caractère de sauvagerie solennelle.

Ces deux hommes, enlacés l'un à l'autre, comprenant que le moindre faux pas pouvait les précipiter dans le gouffre, frappaient et paraient tour à tour, sans relache, avec fureur.

— Si mon maître succombe, dit Fabien, le marquis n'en ira pas mieux.

— Que veux-tu dire? demanda Thomassin.

— Je lui envoie une balle entre les deux yeux.

— Tu n'auras pas cette peine, dit Thomassin.

En effet, en ce moment on entendit un grand cri.

Puis M. de Clisson recula, leva les bras, battit l'air un moment et s'abattit tout à coup.

Il venait de tomber dans la rivière et d'y disparaître pour toujours.

M. Chatelain demeura un moment immobile au milieu du pont ; puis il le passa lentement et vint sur la rive où Fabien et Thomassin avaient assisté palpitants à cet étrange duel.

Et M. Chatelain mit une main sur l'épaule de son garde-chasse.

— Bonjour, Fabien, dit-il.

— Monsieur ! exclama Fabien en se jetant sur les mains de M. Chatelain et les baisant avec transport.

— Thomassin a dû te recommander d'être muet ?

— Muet ! exclama le garde-chasse.

— Oui, je suis toujours mort.

— Mais, monsieur, vous ne reviendrez donc jamais aux Ardentes ?

— Je ne sais pas, dit tristement M. Chatelain.

Et il s'éloigna en étouffant un sanglot.

. . . .

XVII

C'était un soir de la fin d'avril.

Le printemps était venu de bonne heure cette année-là, et il faisait chaud comme en été.

Le soleil s'était couché dans un lit de nuages pourpres derrière les sapinières, et la nuit approchait.

Deux hommes étaient assis à la lisière du parc des Ardentes et causaient.

C'étaient Cardouan et Fabien.

Ils causaient tout bas, tristement, secouant parfois la tête, comme des hommes qu'étreint un découragement profond.

— Comment va madame aujourd'hui ? demanda Fabien.

Cardouan leva les yeux au ciel.

— La fin approche, dit Cardouan.

— Est-ce possible ?

— Dans huit jours elle sera morte, répondit le résinier ; voici un mois qu'elle ne sort plus de sa chambre, et elle crache le sang, la pauvre femme, il faut voir...

— Sait-elle que M. de Clisson est mort ?

— Non, elle croit qu'il est parti, voilà tout.

— C'est encore heureux que les choses aient tourné ainsi, dit Fabien.

— Que veux-tu dire ?

— Sans doute, on n'a pas retrouvé le cadavre, et personne n'a rien su.

Cardouan ne répondit pas.

— Mais, reprit Fabien, je ne comprends pas mon pauvre maître...

Cardouan tressaillit et regarda Fabien.

— Oui, continua celui-ci, M. Chatelain est revenu, il a tué cette canaille de marquis, c'était son droit, et puis, au lieu de monter chez lui et de pardonner à sa malheureuse femme, il est reparti après nous avoir fait jurer que nous ne trahirions pas son secret.

— Ah ! tu ne comprends pas cela, toi ? fit Cardouan.

— Ma foi, non !

— C'est que tu n'as jamais aimé une femme, mon pauvre ami.

— Au fait! c'est peut-être vrai... murmura Fabien pensif.

Puis, après un silence :

— Et madame mourra sans savoir la vérité.

— Peut-être bien...

Et Cardouan soupira.

— Enfin, reprit Fabien, où est-il allé, M. Chatelain? Est-ce qu'il est retourné en Angleterre?

— Non.

— Tu sais où il est?

— Oui.

— Ah! dit Fabien d'un ton de reproche, tu n'as guère confiance en moi, camarade!

Cardouan prit la main du garde-chasse :

— Eh bien! écoute, fit-il, M. Chatelain n'a jamais quitté le pays.

Fabien étouffa un cri.

— Où est-il donc? fit-il.

— Toujours caché dans la maison du vieux Thomassin.

— Mais pourquoi?

— Pour avoir chaque jour des nouvelles de

sa femme, qu'il aime toujours, qu'il aime encore...

— Pauvre cher homme!

— Et pour la voir quelquefois.

Fabien eut un nouveau geste de surprise.

— Comment peut-il la voir, puisqu'elle le croit mort? dit-il.

Cardouan se prit à sourire :

— Je vais te le dire, fit-il. La pauvre madame ne dort guère, comme tu penses. Elle souffre nuit et jour comme une sainte, comme une martyre, sans jamais se plaindre, et on dirait qu'elle attend l'heure de la mort comme une délivrance. Il y a de la lumière dans sa chambre toute la nuit, et sa chambre est au rez-de-chaussée maintenant.

— Ah! oui, dit Fabien, elle a voulu habiter le cabinet de travail de monsieur.

— Quand la nuit est bien noire, dit Cardouan, quand tout le monde est couché, je fais le guet, et puis je m'en vais au bout du parc, et là, je donne un coup de sifflet; et M. Chatelain, qui est venu jusqu'au bord des sapinières, accourt, et il s'approche sans bruit du pavillon; et il regarde à travers les persiennes.

— Pauvre homme!

— Et puis il s'en va en pleurant.

— Ainsi donc, dit Fabien, il aime toujours sa femme ?

— Oui.

— Et il lui a pardonné

— Sans doute.

— Alors pourquoi ne revient-il pas?

— Ne l'as-tu donc point deviné?

— Non, dit naïvement Fabien.

— S'il se montrait à sa femme, elle mourrait peut-être sur le coup.

— Ah! c'est bien possible cela!...

Et Fabien devint tout songeur.

Tout à coup une voix de femme se fit entendre dans le parc, appelant :

— Mon oncle! mon oncle!

C'était la voix de Marinette.

Cardouan se leva précipitamment.

— Que me veut-elle? murmura-t-il tout ému.

Et il courut à la rencontre de sa nièce.

Fabien le suivit.

Marinette était toute pâle et fort agitée :

— Ah! mon oncle, mon oncle, disait-elle, venez vite! venez!

Cardouan comprit. Il se mit à courir.

— Madame est mourante, ajouta Marinette... Mon Dieu ! on dirait que c'est fini...

Cardouan, Marinette et Fabien arrivèrent à la maison.

Mme Chatelain était étendue sur un lit de repos et venait de tomber en syncope.

Auprès d'elle la vieille mère de M. Chatelain se désolait et appelait au secours.

La malade avait les lèvres frangées d'une écume sanglante, et sa main crispée tenait encore le mouchoir que tout à l'heure elle portait à ses lèvres.

C'était là, du reste, l'unique signe d'existence qu'elle donnât.

Ses yeux étaient fermés, son corps immobile, et son visage d'une pâleur mate qui ressemblait à la mort.

Cardouan et Marinette s'empressèrent autour d'elle.

Le fermier lui frotta les tempes avec du vinaigre, l'autre lui fit respirer des sels.

Enfin Mme Chatelain poussa un long soupir et rouvrit les yeux.

Puis ses lèvres décolorées ébauchèrent un sourire :

— Ah ! vous êtes là, mes amis ! dit-elle.

— Madame ! balbutia Cardouan, qui se mit à lui baiser les mains.

— Ma bonne maîtresse ! murmura Marinette.

— Ah ! mes amis, reprit Mme Chatelain, j'ai cru tout à l'heure que j'étais morte.

— Chère maîtresse, ne parlez donc pas ainsi ! supplia Marinette.

— Et j'ai vu une étrange chose... ajouta-t-elle d'une voix mourante.

Après un moment de silence, Mme Chatelain reprit d'une voix qui allait s'éteignant de plus en plus :

— J'ai vu mon mari, mon pauvre mari, cet homme si bon que j'ai méconnu ; mes amis, je l'ai vu là, auprès de moi... tenant ma main et me disant : Héva, ma bonne Héva, je ne suis point mort... mais c'est toi qui vas mourir... Eh bien ! meurs tranquille... je te pardonne...

Et comme elle disait cela, se croyant seule avec Cardouan et Marinette, elle aperçut sa belle-mère et Fabien.

— Ah ! fit-elle en portant la main à sa poitrine.

Et ses yeux se fermèrent de nouveau et l'évanouissement la reprit.

— Mon Dieu ! murmura Cardouan, qui s'arrachait les cheveux.

Et il regardait la vieille Mme Chatelain.

Celle-ci dit alors :

— Mon fils a eu tort de ne pas revenir. Il s'est sauvé !

La pauvre mère, on le voit par ces paroles, était dans le secret de son fils, — mais elle l'avait pieusement gardé.

Et comme elle disait cela, la porte s'ouvrit et un homme entra.

C'était M. Chatelain.

Le colosse ne prononça pas un mot, il vint s'agenouiller auprès du lit de repos, prit dans sa large main la main déjà froide de sa femme et la porta à ses lèvres.

Ce fut comme le contact du fer rouge.

Mme Chatelain fut agitée convulsivement; tout son corps tressaillit, ses yeux se rouvrirent...

Et elle regarda M. Chatelain sans surprise, avec une joie mêlée d'extase :

— Ah ! dit-elle, je le savais bien que tu n'étais pas mort !...

— Héva, dit M. Chatelain, je vous pardonne...

— Oh ! tu es bon, dit-elle, et je prierai Dieu pour toi là-haut !

Alors elle fit un effort suprême et se souleva à demi... Puis elle prit la main de Marinette et la main de M. Chatelain, dont le visage était baigné de larmes; elle les attira l'une vers l'autre et les réunit; puis, les regardant tous deux :

— Vous serez heureux, n'est-ce pas? dit-elle.

Puis elle retomba, un souffle souleva sa poitrine, et ce fut tout.

La femme adultère était morte pardonnée ; un ange emportait son âme au ciel.

. . . .

Si vous passez jamais par les Ardentes, entrez à la forge. Vous y retrouverez M. Chatelain au milieu de ses ouvriers. Souvent il tient un enfant par la main, un bébé de cinq ans, frais et rose, qui l'appelle papa.

Derrière eux, grave et sereine, marche une jeune femme qui a conservé la coiffure de velours des filles de son pays.

C'est Marinette, devenue la femme de M. Chatelain.

Elle aime son mari et son mari la rend heureuse ; mais souvent une larme brille dans ses

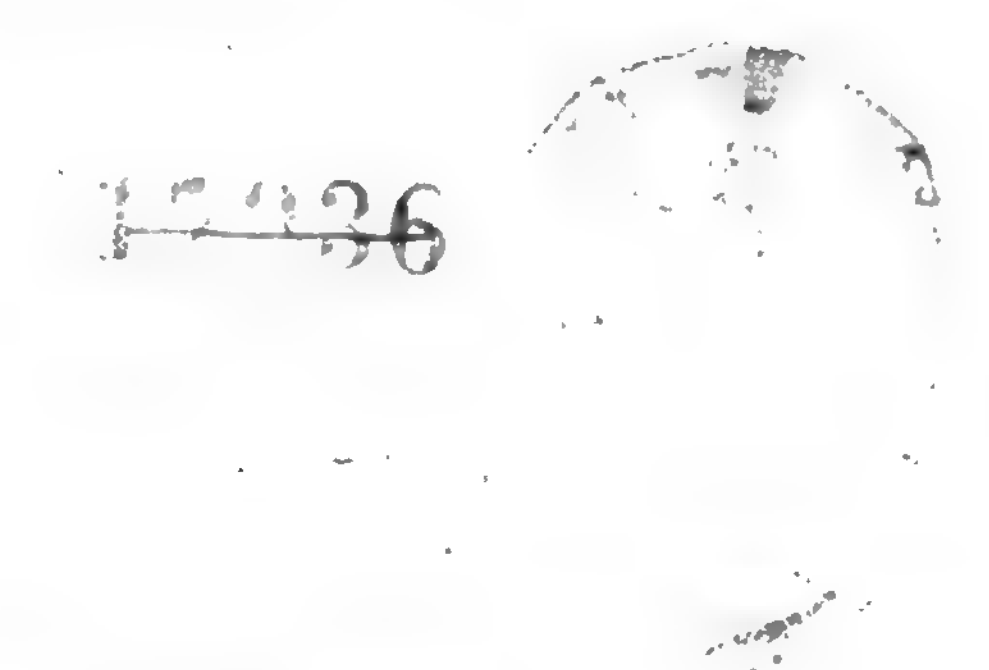
yeux, et un nom lui vient aux lèvres quand elle est seule avec son oncle, le vieux Cardouan.

Marinette se souvient de celle dont elle a pris la place.

Et M. Chatelain aussi s'en souvient.

Car plus d'une fois, le soir, on l'a vu se diriger vers Saint-Firmin, entrer furtivement dans le cimetière et s'agenouiller en pleurant sur la tombe de la femme adultère, morte de repentir !

FIN DU DEUXIÈME ÉPISODE



Paris. — Typ. A. POUGIN, 13, quai Voltaire.

